LIBRARY

37e Année. N° 17. 1er Septembre 1930.

OCT 1 1930

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
mmanuel Bove	*Journal écrit en hiver. — I*	5
an Tourguénev	*Quelques Personnages en quête d'un roman.*	28
erre Francastel	*Le Château de Versailles sous Louis-Philippe.*	52
arcel Dunan	*La Consolidation de l'Autriche*	79
ndré Malraux	*La Voie royale. — II*	103
-Colonel de Thomasson.	*Les Variations de Schlieffen*	136
aurice Caullery	*Réaumur à travers ses papiers inédits*	148
aude Gevel	*Madame de Saint-Balmont*	168
erre Bernus	*Le Projet d'Union européenne*	181
ené Bax	*Sur les pentes de la Chaîne annamitique*	198
aurice Muret	*Deux romans sur l'Autriche*	224

Marcel Thiébaut : Une biographie du Cardinal de Retz.

Copyright 1930 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1930

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement :*

Merlin l'Enchanteur

par ALEXANDRE ARNOUX

Les Aveux complets

par JACQUES CHENEVIÈRE

Falk

par JOSEPH CONRAD

La Vie de Mazeppa

par ELIE BORSCHAK et RENÉ MARTEL

Une grande dame anglaise de France :

Lady Bolingbroke

par FERNAND BALDENSPERGER

Henri Lerolle et ses Amis

Souvenirs de MAURICE DENIS

General
Terg.
8

JOURNAL ÉCRIT EN HIVER

7 octobre.

Madeleine aime à paraître ignorer l'éloge que l'on a pu faire d'elle. Lui répète-t-on qu'une de ses amies la trouve belle qu'elle simule la surprise. Madeleine semble ne pouvoir croire que c'est vrai, alors que, la veille, ces paroles lui ont déjà été rapportées. Elle ne craint pas que l'interlocuteur soupçonne qu'elle feint l'ignorance. Comme si elle était absolument sincère, elle va jusqu'à demander des précisions. C'est ce qui est arrivé aujourd'hui. Dans la soirée, nous avons reçu la visite de Jacques Imbault. Au cours de la conversation il a dit à ma femme qu'il avait vu sa photographie dans un magazine. « Je ne savais pas, a-t-il ajouté ironiquement, qu'on vous avait engagée comme modèle. » Jacques Imbault se croit excessivement spirituel, et, pour qu'on s'en rende compte, il parle, entre autres, continuellement d'engagements. Ainsi, il y a quelques jours, je l'ai rencontré aux abords d'un vestiaire de théâtre. J'avais égaré mon numéro et comme il me voyait attendre la fin de la distribution pour rentrer dans mon bien, cela distraitement, un peu comme si j'étais chargé de surveiller la bonne marche du service, il me dit en riant : « Ma parole, la direction vous a engagé comme surveillant! »

Bien que Madeleine m'ait montré hier ce magazine, en pestant contre les photographes, en menaçant même de faire un procès au directeur, non sans trahir d'ailleurs un certain contentement, elle a fait l'étonnée. « Mais dites-moi,

Jacques, quel est ce journal? Il faut que je le fasse acheter immédiatement? » Le plus fort est qu'après avoir posé de nombreuses questions à notre ami, elle s'est brusquement souvenue de tout. C'est surtout ce recouvrement de mémoire qui m'a paru ridicule. Que l'on joue l'étonnement quand un ami vous dit avoir appris un de vos gestes généreux, c'est encore admissible, mais que, aussitôt après, on se rappelle avoir eu ce geste, c'est intolérable. Le plaisir de planer sur les propos tenus à son sujet étant passé, Madeleine pense qu'après tout il n'est plus nécessaire de continuer. Elle avoue alors, mais sans songer une seconde que son interlocuteur pourra trouver bizarre ce changement. Car s'il est une chose qui semble impossible à ma femme, c'est qu'on puisse deviner ses pensées. Elle peut tout insinuer, jamais il ne lui viendra à l'esprit que l'on découvrira ce qui la conduit. C'est par ce point qu'elle est le contraire de moi. Alors que ma principale préoccupation est de peser mes mots, de peur de laisser paraître un sentiment intéressé, mesquin, ou plein de vanité, Madeleine, elle, se croit tellement cachée qu'elle peut se permettre les plus invraisemblables revirements sans le moindre risque. En se souvenant aujourd'hui, après avoir semblé l'ignorer, que sa photographie avait en effet paru dans un hebdomadaire, il ne lui est pas venu à l'idée que Jacques ait pu croire qu'elle se le rappelait avant. Et ce qui m'est pénible, c'est que, quand j'essaye de la corriger, quand j'essaye de lui montrer en quoi telle manière prête à l'ironie, elle se fâche comme si je ne voyais en elle que des petits côtés. Elle m'accuse d'être jaloux, de croire que le monde est méchant, sans qu'une seconde elle distingue ce qu'il y a de vrai dans mes observations, de profondément amoureux dans le désir que j'ai qu'elle ne soit pas la risée de nos amis. Elle ne comprend pas que je ne cherche qu'à la défendre. Elle croit au contraire que je m'ingénie à découvrir en elle un mal que personne ne remarque.

11 octobre.

J'avais peur de tout dans mon enfance, ce qui agaçait ma mère, dont un des excellents principes était de ne jamais lever la main sur un enfant. Elle ne comprenait pas, ne

m'ayant jamais battu, que je fusse craintif. Cela lui était d'autant plus désagréable que, devant tant de frayeur, on pouvait supposer qu'elle me frappait. « Mais ne sois donc pas si peureux, mon enfant. Tout le monde s'imagine qu'on te martyrise. » Et à force de m'entendre reprocher que j'avais peur, je finissais par redouter d'avoir peur, ce qui me rendait doublement timide et me faisait éclater en sanglots pour un rien, car, au fond de moi-même, sans que je m'en rendisse compte, il me semblait que les larmes cachaient tout, comme si elles eussent été des broussailles. Ce fut alors contre mes larmes que ma mère s'éleva. On ne m'accusait plus d'avoir peur de tout, mais de pleurer comme si j'étais malheureux, alors qu'en réalité c'était la frayeur qui me plongeait dans ces transes. Un rien me faisait trembler. Mais ces riens ne venaient jamais de l'extérieur; ils venaient de moi-même. Renversais-je un objet que tout de suite il me semblait que j'avais commis une faute effroyable. Oubliais-je d'embrasser mon père que je n'osais plus reparaître devant lui. Il m'apparaissait à chaque instant que j'avais fait quelque chose de répréhensible, pour quoi il allait me punir, bien que jamais on ne m'eût puni. La crainte de la punition, de la semonce, me paralysait. Il arrivait même que, lorsque je jouais avec des enfants de mon âge et que je m'oubliais au point de rire et de courir, je me souvenais tout à coup d'une chose insignifiante que j'avais faite, une tache à ma blouse, une égratignure à ma jambe, et je tremblais comme si on allait me punir de m'être sali ou d'être tombé. En grandissant, cette anxiété, au lieu de disparaître, s'accrut.

Lorsque j'eus atteint ma quinzième année, mon père décida, pour tremper mon caractère, pour me donner plus de défense dans la vie, de me mettre en pension. Un matin il me conduisit lui-même à Oloron. La veille on avait fait des préparatifs. Cependant que ma mère s'affolait dans la crainte d'oublier quelque chose, j'avais déjà ressenti une impression d'isolement, car il n'y a rien qui fasse mieux naître le sentiment de la solitude que lorsque chez les êtres qui vous sont chers paraît s'éloigner et le sentiment de la séparation pour laisser place au dévouement, aux préparatifs, aux soins que dicte pourtant l'amour. Je regardais ma mère aller et venir

et je pensais : « Pourquoi s'occuper tellement des choses et si peu de moi? » Par instant, comme je demeurais inactif, elle me faisait gentiment une observation. Tant de fois auparavant elle m'avait fait ces mêmes observations, mais accompagnées de cette menace : « Tu verras que tu changeras lorsque tu seras à Oloron », que ce soir-là je ne pus m'empêcher de songer qu'on me témoignait de l'affection parce que c'était le dernier jour. Quand on abandonne une habitation pour une autre, une certaine tristesse vous saisit à voir les pièces se dégarnir, les meubles de chambres différentes se côtoyer, un objet qui vous est cher, faute de place, subitement glissé dans une malle indifférente et, de tout ce tohu-bohu, de tout cet appartement soudain désert, alors que le prochain n'est pas encore occupé, naît une impression pénible de dépaysement. Mais lorsque tout demeure, que ce n'est que nous-mêmes, qui partons, que nos objets que l'on assemble, que l'on va chercher dans les pièces diverses où, après les avoir enlevés, ils ne causent aucun vide et que l'on sent qu'une fois loin, la vie continuera sans nous comme par le passé, le sentiment de tristesse s'accroît encore. Je ne bougeais pas, mais le soir, quand je me retrouvai seul dans ma chambre, où il ne restait rien sur la table ni dans les armoires, et que je me fus couché, je me sentis tellement malheureux que je me mis à pleurer. La tête cachée dans les draps je pleurais en silence, sans songer à mes larmes qu'en une autre circonstance j'eusse voulu essuyer. A me laisser ainsi aller, avec pour seule obligation le silence, qui était au contraire un excitant délicieux, j'éprouvais une sorte de désespoir joyeux. Je ne pensais à rien, et, quand, par moments, je sentais que j'allais me calmer, je songeais : « Je vais être malheureux » et de nouveau je sanglotais de plus belle. Mais, soudain, j'entendis la porte de ma chambre s'ouvrir. Je levai les paupières. A travers les draps je vis une lumière jaune pâle. Alors j'éprouvai une telle impression de honte d'être surpris que je restai comme pétrifié, à la faveur de quoi je simulai le sommeil sans même y songer, avec l'espoir insensé qu'on ne s'apercevrait de rien. Mon corps qui me trahissait sous les couvertures par ses soubresauts, se couvrit de sueur. Alors j'entendis au-dessus de moi la voix de mon père. Elle me

causa, je m'en souviens encore, cette crainte étrange d'être achevé que l'on ressent lorsque l'on est tombé et que le monde se presse au-dessus de vous pour vous sauver. Elle dit avec douceur : « Il ne faut pas pleurer ainsi, Louis, tu es un grand garçon maintenant. Si tes camarades te voyaient, que penseraient-ils? » Car mon père, en homme excessivement indulgent, aimait à paraître préférer que son fils se conduisît bien vis-à-vis de ses camarades plutôt que vis-à-vis de lui. Ce fut à cet instant que j'éprouvai un sentiment étrange dont il est nécessaire que je parle afin d'éclaircir mon caractère. En entendant ces mots, d'un seul coup mon sang se glaça. Dans mon âme d'enfant il se passait ceci de singulier que je me demandais continuellement comment on pouvait deviner ce que je faisais. J'étais caché sous des couvertures et mon père savait que je pleurais. Cela me bouleversait comme lorsque, revenu de l'école en ayant fait un détour, mon père me disait sans paraître le moins du monde faire une découverte, simplement parce qu'il savait qu'à cause de certains magasins, les enfants aimaient à prendre ce chemin : « Tu sais, Louis, je n'aime pas que tu rentres par cette rue. » J'étais alors frappé de stupeur qu'il eût deviné. Et toujours il avait des divinations semblables qui me surprenaient. Mon père, ce soir-là, en me disant, bien que mon visage fût invisible : « Ne pleure pas... » avait encore agi de la même façon. C'était ce que je ne supportais pas. Les paupières rougies, tremblantes à la lumière, les joues encore humides, je m'assis et dis d'un trait : « Je ne pleure pas... je ne pleure pas. — Mais ce n'est pas grave de pleurer, répondit mon père. Tu peux pleurer. Je ne te le reproche pas. »

Aujourd'hui, tout cela est fini. Mais je ne suis pas encore un homme semblable aux autres hommes bien que j'agisse comme ils le font en face des événements. Je ne redoute plus de perdre ma liberté. Pourtant il m'arrivait encore, il y a quelques années, avant mon mariage, de m'engager vis-à-vis d'une femme que je connaissais à peine, exactement comme un jeune homme. Malgré mon âge, je n'ai aucune prudence, aucune expérience. Je sais bien que je ressemble un peu à un retardataire, à un enfant, et que j'accumule sans doute les pires maux pour mes vieux jours. Est-ce ma faute? Dois-je

faire retomber la responsabilité de cet état sur quelqu'un, sur mon pauvre père, qui a tout tenté pour faire de moi un homme armé pour la lutte, au point de m'obliger, en même temps que je préparais ma licence, à me rendre une heure par jour chez un menuisier?

Ce besoin de posséder ce que possède autrui, d'imiter, cette croyance de supposer que parce que quelqu'un fait quelque chose, tout le monde le fait sauf moi, tout cela est nettement d'un jeune homme. Les jours de fête, par exemple, sont pour moi un supplice. Tout me sollicite et il me semble que je suis privé de tout, puisque je ne puis faire qu'une chose. Il ne me vient pas à l'idée que tous ceux que j'envie, que tous ceux que je regarde, sont exactement dans ma situation et qu'ils ne font, eux aussi, qu'une chose à la fois. Tous réunis, ils me font croire qu'ils font tout. Ils font tout, c'est vrai, mais ils ont besoin d'être des milliers pour le faire. Et moi, au lieu d'en suivre un seul du regard, de ne pas le quitter, de l'observer avec attention pour découvrir combien il est semblable à moi, j'en suis encore à les regarder tous.

Mais revenons à ce qu'a été ma vie. Quand je vois les jeunes gens d'aujourd'hui, je suis étonné par leur précocité. Peut-être est-ce parce que je les regarde tous au lieu de les regarder isolément. Je suis frappé par leur vivacité, par la force qui se dégage d'eux, et surtout par ce qu'il y a déjà d'ordre en eux. Quand je songe à ce que j'étais à dix-huit ans, à vingt ans et même à vingt-cinq ans, il m'arrive de rougir de honte. Je demande parfois à des hommes de mon âge s'ils se souviennent de leur enfance, de leur jeunesse et quand l'un d'eux lève la main au ciel avec l'air de dire qu'il était la bêtise même, j'éprouve un profond soulagement. Mais pour un qui lève la main au ciel, combien regrettent leurs qualités de jadis. Oui, quand je me revois jeune homme, je me demande par quel miracle je puis avoir aujourd'hui quelque intelligence, par quel miracle il ne m'est point arrivé de catastrophe. A vingt ans, je ne savais rien de la vie et je ne cherchais même pas à savoir. Le moindre événement me remuait. Le mal n'existait pas à mes yeux. J'étais sur terre comme si j'eusse été éternel, comme si la mort ne devait jamais venir. Me défendre contre autrui me paraissait d'une bassesse extra-

ordinaire. J'ai gardé très tard cet état d'esprit. Lutter, marchander, ne pas croire ce que la moindre personne m'affirme, tout cela m'a longtemps semblé impossible. J'étais fait pour n'avoir aucune ruse, pour avoir confiance en tout le monde. Je ne pensais ni à aimer ni à être aimé. A l'âge où la plupart des jeunes gens ont leur première maîtresse, j'étais ainsi. Puis, petit à petit, je devins plus dur. Si je rêvai de me marier, de fonder un foyer, c'était plus parce que j'éprouvais le besoin d'imiter mon père, d'avoir comme lui une autorité familiale que par véritable penchant. Tellement était enracinée en moi l'idée de famille que durant des années je ne pus croire que cette ambition était réalisable. Dans les constructions de mon esprit, il n'y avait jamais tout ce qu'il y avait eu dans ma jeunesse. J'essayais, par exemple, de comparer les amis que j'aurais à ceux que j'avais toujours connus à mes parents. Quelque chose de moins stable émanait des miens. Tout ce qui était à moi rendait un son moins solide que ce qui appartenait à mes parents. N'était-ce pas également d'un jeune homme cette impossibilité de croire aux événements présents, cette certitude que le passé est beaucoup mieux et beaucoup plus important, cette incapacité de comprendre que M. Guizot, par exemple, l'ami de mon père, ne lui avait pas été plus cher que le ne serait Étienne, ce camarade que j'aime beaucoup, à ma femme et à moi?

13 octobre.

Après le dîner, comme Madeleine se plaignait d'une migraine, je lui ai demandé la permission de rendre visite aux André Mercier. « Va où cela te fait plaisir, mon pauvre garçon », m'a-t-elle répondu. Lorsque je quitte ainsi ma femme le soir, je sais que je ne lui cause aucune peine. Pour exciter quand même sa jalousie, je vais jusqu'à jouer la comédie de la joie de sortir, pour tirer d'elle au moins un cri, quelque chose qui me montre que je ne lui suis pas complètement indifférent. Mais à la longue, elle a fini par croire que je n'avais pour elle aucun sentiment profond, et ce qui m'agace, ce qui me pousse à exagérer encore cette attitude, c'est que loin de se rebeller contre moi, elle semble en prendre son parti. Mais laissons mes préoccupations. Mercier est un brave commerçant avec

lequel j'entretiens des relations amicales, quoique je sois plutôt sauvage. Je n'ai que très peu d'amis et j'ai tort de le dire et de m'en vanter. Ainsi il arrive entre Mercier et moi cette aventure assez amusante. Tout en nous prodiguant une foule d'attentions, nous nous avouons chaque fois que nous rencontrons n'avoir confiance en personne et cela sans que jamais l'un de nous ose demander à l'autre si notre amitié échappe à cette règle.

Il y avait à peine quelques minutes que j'étais arrivé chez les Mercier, lorsqu'on introduisit Maud Bringer. Cette jeune femme était, il y a une dizaine d'années, un être absolument délicieux. Imaginez une jeune fille belle, pleine de fraîcheur, de fantaisie, de charme, traversant l'existence sans remarquer l'attention dont elle est l'objet. Les hommages et les compliments avaient beau déferler sur elle, elle ne leur prêtait pas la moindre importance. Fermée à tout ce qui vient de l'extérieur, elle ne faisait que répandre sa grâce. A ce moment nous nous aimions beaucoup et lorsque je lui causais quelque peine, il ne lui venait pas à l'esprit de m'en garder rancune. Elle ne songeait même pas à témoigner une attention plus grande à la multitude de jeunes gens qui l'entouraient. Et c'était un spectacle touchant que celui que donnait cette jeune fille qui n'eût eu qu'un geste à faire pour me rendre le plus malheureux des hommes : elle ignorait sa puissance et souffrait entièrement par moi.

Ma jalousie avait pourtant été infernale. Elle se manifestait dans les détails les plus infimes, et bien que j'en fusse conscient, je ne faisais rien pour la combattre. Je reprochais tout à Maud, de parler à son père, de sortir avec son frère, de prononcer un prénom d'homme, de savoir que mon cousin s'était brouillé avec un camarade ou gagnait à tous les jeux, d'admirer des poètes, des peintres. Sans cesse je revenais à la charge. Il suffisait qu'elle aimât quelque chose, des fleurs, une ville, pour que je les détestasse et pour que, sans répit, à des semaines d'intervalle, je lui en dise du mal, attendant comme une délivrance qu'elle cédât et qu'elle n'aimât plus ces fleurs ni cette ville. Elle accepta pourtant ma jalousie comme une preuve d'amour. Et je tremblais qu'elle n'apprît que j'avais été aussi tyrannique avec des

femmes qui m'étaient indifférentes. Elle supportait mes volontés, mes désirs les plus saugrenus avec une patience extraordinaire, et, lorsque, après une colère, je me souvenais des paroles qu'elle avait prononcées pour m'apaiser, je m'émerveillais de tant d'indulgence et de sagesse.

Ces accalmies ne duraient pas. Dès que j'avais le plus petit souci, je recommençais. Peu à peu, mes exigences devinrent telles qu'aujourd'hui je me demande comment elle put les accepter. Un jour, je la suppliai de ne plus embrasser son père. Je ne sais quelle comédie je jouai pour lui faire comprendre à quel point cela m'était intolérable qu'un homme, fût-il son père, posât ses lèvres sur ses joues. « Mais, c'est impossible! » répondit-elle. Je me rendais bien compte en effet que c'était impossible, mais je n'en persistai pas moins dans ma volonté, allant jusqu'à jurer que je ne la verrais plus jamais si elle ne m'obéissait pas. Car j'usais continuellement de chantage. Pour une vétille, dès qu'elle ne voulait pas s'incliner, je la menaçais de partir pour je ne sais quel lointain pays. Elle pâlit. Je sentis qu'un dilemme terrible se posait en elle. Pourtant, ce quelque chose qu'il y a en moi de méchant, cette sorte de dureté que je ne suis pas encore parvenu à chasser complètement, me retinrent de la rassurer. Cruellement, je restai sur mes positions. Elle se mit à pleurer. Ce n'est que lorsqu'elle se fut calmée d'elle-même que j'implorai son pardon.

Le lendemain, pourtant, ce fut plus fort que moi de recommencer la même scène. Brusquement, après une heure délicieuse passée avec elle, je me souvins qu'elle se refusait à prier son père de ne plus l'embrasser. Une sorte de colère monta en moi. De nouveau je la harcelai sans pitié jusqu'à ce qu'elle pleurât.

Quelques mois avant que j'eusse connu Maud Bringer, j'avais flirté avec une de ses amies, la sœur d'un camarade, Simone Charavel, qui, au contraire de Maud, était coquette et délurée. A seize ans déjà, elle inventait des histoires pour retrouver des garçons a la sortie du cours. Bien que les sentiments qu'elle m'inspirait fussent loin d'être aussi profonds que ceux que j'eus par la suite pour Maud, je la tourmentai de la même façon. Je l'aimais moins, pourtant je souffrais

davantage. Elle riait de mes prétentions. Un jour, je lui dis : « Vous verrez. Simone, que je serai le plus fort et qu'un jour viendra où je vous défendrai même d'embrasser votre père. » Elle éclata de rire. D'avoir si peu d'emprise sur elle fit que je me détachai. Ce fut à ce moment que je fis la connaissance de Maud.

Le lendemain d'une dispute d'une violence inouïe, Maud ne vint pas. D'un seul coup mon audace disparut. J'eus peur de la perdre, d'avoir été trop loin. Je lui téléphonai sous un vague prétexte. Ce fut sa mère qui me répondit, mais sèchement. Une journée entière, je me postai devant sa maison. Elle ne sortit pas. J'étais affolé, je n'avais plus qu'un désir : la voir. Je téléphonai de nouveau. Cette fois, ce fut son frère qui me répondit. Il m'apprit gentiment que Maud n'était pas très bien et qu'elle ne sortirait pas avant trois ou quatre jours. Cela me rassura et je courus chez moi avec l'espoir de trouver un mot d'elle. Mais il n'y avait rien. Je passai ces quelques jours dans l'anxiété. Malgré la gêne où j'étais de me trouver en présence d'une famille de laquelle j'avais dit tant de mal, je ne pus me retenir davantage de me rendre chez elle. Après m'avoir fait longuement attendre, elle parut enfin. Son visage était changé, amaigri. Elle me regarda tristement puis, comme je me taisais, dit : « Nous nous reverrons plus tard, quand nous serons libres l'un et l'autre. Cela vaudra beaucoup mieux pour vous, Louis, comme pour moi. » J'étais bouleversé. Je lui demandai pardon à voix basse. Je ne savais que faire pour la reconquérir. Mais aussi patiente avait-elle été, aussi décidée était-elle devenue. Depuis, je ne l'ai jamais revue. Tout ce que j'ai appris sur elle, c'est qu'elle s'était mariée.

En me trouvant brusquement en sa présence chez les Mercier j'ai été profondément ému. Elle n'était pas différente de la jeune fille que j'avais connue. A ma vue, elle ne laissa paraître aucun trouble. Mais à un moment où je me trouvais à l'écart, elle s'approcha de moi. Après avoir échangé quelques paroles banales, elle me demanda si je me souvenais de notre amitié de jadis. Puis elle ajouta en tremblant légèrement : « Ne croyez pas, Louis, que je vous en veuille encore. Au contraire, c'est à moi que j'en veux. J'ai été injuste envers vous. »

Comme elle prononçait ces paroles, j'eus une impression pénible. Elle parlait avec émotion, comme si elle eût été encore imprégnée du passé et, pendant ce temps, je me surprenais à constater que sa voix n'éveillait en moi aucun regret. Elle s'adressait, elle, au jeune homme que j'avais été, comme si aucun intervalle ne m'eût séparé de lui. Ces paroles, il me sembla qu'elle eût aussi bien pu les prononcer une semaine après sa grande décision. Tout était resté intact en elle. Le mariage n'avait rien effacé. Et ce qu'il y avait peut-être de plus triste encore, c'était qu'à présent elle croyait avoir été injuste, qu'elle éprouvait du remords à la pensée qu'elle m'avait fait souffrir, alors que moi, le véritable coupable, j'avais tout oublié.

16 octobre.

Nous avons dîné au restaurant. Il y a quelques années, lorsque Madeleine se trouvait en un lieu où on la servait, il fallait toujours qu'elle facilitât le service. Mais depuis qu'un garçon bien stylé a refusé qu'on l'aidât, elle en a été tellement honteuse, elle en a tellement rougi qu'elle demeure à présent de pierre devant tous les domestiques. Cela lui semble même, depuis cette leçon, une forme de la distinction de ne jamais seconder un serviteur, de le gêner même dans son travail. Je pourrais d'ailleurs citer mille détails semblables. Ils proviennent de son éducation. Elle aimait, par exemple, à donner des pourboires exagérés, à les donner à ceux qui n'ont pas l'habitude d'en recevoir et de qui je craignais toujours un refus. Elle avait également le goût d'appeler les gens par leur profession. Lorsque nous avons été à Nice, elle a dit : « Contrôleur, gardez-nous deux places. » Il est possible que les contrôleurs ne s'en formalisent pas, mais cela me gêne terriblement. Dans les endroits fermés, elle avait heureusement un peu peur. Mais dans la rue, il n'était pas rare qu'elle s'approchât d'un sergent de ville et qu'elle lui parlât ainsi » « Pouvez-vous m'indiquer, agent, où se trouve la rue X...? : Ce trait me fait songer à notre séjour à Nice. Dans toute « station climatique », il est une façade et un revers, mais beaucoup plus visibles que dans une grande ville. Derrière la lignée d'hôtels qui donnent sur la mer, il y a toujours une

rue des Belges, une rue des Serbes. C'est dans ces coulisses que viennent prendre pension les hivernants modestes. J'aurais préféré un bon hôtel du centre de la ville, mais Madeleine insista pour que nous choisissions une de ces pensions. En se mariant il ne lui était pas venu à l'idée que sa vie changerait et c'était exactement comme elle eût été obligée de le faire, si elle était venue seule à Nice, qu'elle voulait que nous vivions tous les deux. Madeleine aimait justement ces endroits où elle pouvait, par l'aisance qu'elle montrait, laisser deviner qu'elle était venue là par désir d'être comme en famille, qu'elle appartenait au monde, mais qu'elle préférait la paix de ce coin retiré aux grands hôtels bruyants. Elle y semblait très amusée par les habitudes des pensionnaires. Elle poussait des exclamations étonnées chaque fois qu'un rite différait de ceux auxquels elle était habituée, comme si dans son esprit, la seule différence qu'il y eût entre la pension et le grand hôtel n'était point tant le luxe et la perfection du service que la tranquillité, comme si les nouvelles habitudes n'étaient non pas plus mauvaises que les siennes mais différentes. Pourtant on pouvait discerner, ne fût-ce qu'à son étonnement, qu'elle les trouvait plus mauvaises. Avec gentillesse elle se plia à des règlements sévères laissant à peine paraître qu'elle savait qu'il en était autrement ailleurs. Les pensionnaires, de leur côté, semblaient dupes. Ils finissaient par croire que nous étions intelligents et que, en dehors de toute question de prix, nous préférions les déjeuners et les dîners de mademoiselle Davis à ceux des grands hôtels. Mademoiselle Davis, d'ailleurs, entretenait cette croyance et ne manquait jamais de raconter que, l'année précédente, un certain prince avait quitté, écœuré, l'hôtel des Anglais, pour venir chez elle. Tous ses clients à l'entendre avaient été moins bien ailleurs. Après bien des déboires, ils avaient enfin trouvé mademoiselle Davis.

Je ne sais pourquoi je pense à présent que Madeleine me disait alors que, si un jour nous avions un enfant, il faudrait lui acheter des meubles, une baignoire, une bicyclette à sa taille. Cela lui souriait infiniment que les enfants eussent un monde à leurs proportions. Inutile de dire que je trouve cela ridicule. Je pense aussi aux promenades que nous faisions au bord de la mer. Madeleine, qui n'a aucun discernement, qui

croit se trouver devant l'homme le meilleur de la terre alors que c'est un chenapan, se voyait soudain pourvue des plus beaux dons d'investigation lorsqu'il s'agissait de dévoiler la part de vice chez le baigneur qui, sur la plage, se déshabille complaisamment. « Il faut observer les hommes, disait-elle, quand ils tournent en maillot, essuient dix fois leurs jambes, touchent à leurs vêtements sans les mettre, et voir finalement avec quel regret ils décident de s'habiller. » Car il suffisait que le hasard plaçât devant ses yeux un spectacle indécent pour que les acteurs l'eussent voulu. Se fût-elle, par exemple, trompée de porte, et eût-elle pénétré dans une chambre où se trouvait un homme qu'immédiatement dans son esprit se serait glissée la pensée que, en fermant mal sa porte, l'homme avait espéré que quelqu'un l'ouvrirait. Je me souviens encore d'avoir plongé Madeleine dans la stupéfaction en lui montrant une baigneuse. « Tu vois, avais-je dit, après lui avoir demandé de démêler ce que cette inconnue avait de disgracieux et de beau, tu vois, elle a les coudes pointus, ce qui est très laid, mais regarde ses pieds comme ils sont jolis. Comme dans les statues grecques, le deuxième doigt est plus long que l'orteil. » Et Madeleine en demeura longtemps étonnée, car, dans son esprit, les doigts, pour être jolis, devaient aller en se rapetissant régulièrement.

18 octobre.

Hier soir j'ai eu le tort de conduire Madeleine chez Désiré Durand, un ami, une relation plutôt à qui on ne refuse pas une invitation, tellement il est visible que c'est pour faire nombre qu'on a pensé à vous. Se rendre chez cet homme d'affaires, c'est à peu près se rendre à un spectacle amusant.

En arrivant rue Pierre-Levé, nous nous trouvâmes, ma femme et moi, tout de suite, en sa présence. Il nous reçut avec une rondeur, une familiarité, qui firent que dès que je fus seul avec Madeleine, je la regardai en souriant ironiquement. Mais son visage demeura sévère. Elle ne parut pas s'expliquer mon sourire. « Je ne comprends pas, dit-elle, que tu puisses accepter une pareille invitation. » Lorsque Madeleine se trouve dans un endroit où l'on s'amuse, elle se déplaît aussitôt. La joie chez autrui lui fait mal. Elle accuse

toutes les femmes de flirter, de se faire faire la cour, de se dire du mal les unes des autres, et les hommes, d'être superficiels, de se croire irrésistibles, de se vanter de leurs bonnes fortunes. Elle ne prononce plus une parole. Avant de sortir, elle s'était préparée comme si elle devait être la seule femme belle, un peu comme la seule invitée à un déjeuner d'hommes, c'est-à-dire avec simplicité et raffinement. Elle avait mis à son corsage deux gros œillets mais en arrivant, à la vue des couples qui dansaient, qui riaient, elle les ôta pour les garder à la main. Elle qui savait que presque toujours on la remarquait, elle avait souffert de ne faire aucune sensation apparente, alors qu'elle était certaine à des signes que seules les femmes discernent, que tout le monde l'avait en réalité aperçue. Pourtant, elle eût été profondément déçue si j'avais refusé cette invitation. Elle avait voulu venir, mais à peine arrivée, elle s'était repliée. J'ai fait pourtant tout ce qui était en mon pouvoir pour qu'elle passât une bonne soirée. C'était machinal en moi d'introduire Madeleine dans les conversations. Elle disait un mot, puis se taisait. Je ne me décourageais pas et, aussitôt après, je lui posais une question, tâchant de la rendre sympathique pour qu'elle fût heureuse. Dans ces circonstances, rien ne me cause plus de joie que les succès qu'elle peut remporter, non pas que j'en tire la moindre vanité, mais parce qu'elle est transformée quand elle plaît. Lorsqu'un invité lui parlait avec froideur, je souffrais. Je me montrais le plus gentil que je pouvais avec elle pour que ce tiers comprît que j'aimais Madeleine et pour qu'il fût plus aimable. Mais elle conservait un visage glacé. Dès que je supposais qu'elle prenait plaisir à la compagnie de quelqu'un, je m'éloignais et de loin, faisant semblant de m'intéresser prodigieusement aux propos du premier venu, je la regardais, guettant anxieusement sur son visage un sourire qui m'eût rempli de bonheur. Mais, si son interlocuteur cherchait à s'éloigner, elle restait muette faisant semblant de ne rien remarquer. Car elle est de ces femmes qui ne retiennent personne, mais qui, dès qu'on les quitte, sont froissées. Je revenais alors auprès d'elle. Pendant l'instant où nous restions seuls, j'éprouvais une gêne pénible.

Du monde arrivait toujours et dans le hall et dans le grand

salon on pouvait à peine se mouvoir. Sans rien me demander, Madeleine se dirigea brusquement dans un coin, et, faisant face aux invités, elle prit l'attitude d'un être supérieur regardant les misérables ébats de l'humanité. Je la suivis. Pour qu'on n'interprétât pas mal cette attitude, je pris un air bon enfant. C'est lamentable, dit Madeleine. — Mais qu'est-ce qu'il y a de lamentable? demandai-je. Que t'importe que tous ces gens soient ainsi? Il faut les prendre pour ce qu'ils sont. Cela n'a absolument aucune importance. » Madeleine garda le silence. A ce moment j'aperçus Durand qui, de loin, me faisait signe de venir. Je voulus que Madeleine m'accompagnât, mais elle refusa. J'étais indécis, ne sachant pas si je devais la quitter ou non. « Je reviens tout de suite, dis-je machinalement, je ne veux pas être impoli. Mâis viens avec moi. — Non, je ne veux vraiment pas. » Madeleine avait pris un visage de martyre. Elle ajouta : « Mais si tu as envie d'y aller, je ne t'en empêche pas. Amuse-toi. Ne t'occupe pas de moi. » Je m'éloignais. « Ah vous voilà enfin, cher ami, me dit Durand. Je voulais justement vous présenter à madame Barrère qui a beaucoup entendu parler de vous et à madame Chaumier. » L'homme d'affaires avait avec moi, quoi qu'il fît pour le cacher, un certain air protecteur. L'air de celui qui, même lorsqu'il a besoin de quelqu'un, rend service à celui de qui il a besoin. Ainsi ce n'était pas Ceccaldi qui l'avait obligé en lui faisant gagner son procès, mais lui, qui avait rendu service à Ceccaldi en le choisissant. Il arrive un moment où la fortune dépasse à un tel point toutes les qualités que le médecin auprès de certains n'est qu'un petit anonyme, dont la science n'a qu'une valeur d'avis et de conseil. Durand m'avait en quelque sorte présenté en ami de l'un de ses obligés à ces deux femmes. Finalement il s'éloigna avec l'une d'elle et me laissa seul avec madame Barrère. Cette dernière était très jolie et parut tout de suite me porter un grand intérêt. A ce moment, j'aperçus ma femme qui me regardait avec une telle détresse dans les yeux, que j'en fus bouleversé. Brusquement, je quittai madame Barrère et rejoignis Madeleine qui me dit ces seuls mots : « Rentrons. J'ai à te parler. » Dans le taxi qui nous ramenait, elle ne desserra pas les dents. Comme je voulais lui embrasser

les mains, elle eut un tel mouvement de dégoût que j'en restai stupéfait. « Qu'as-tu? » demandai-je en sachant très bien que tout cela provenait de ce que j'avais parlé à madame Barrère. Elle ne répondit pas. Elle souffrait profondément. C'était donc cela l'homme à qui elle avait donné sa jeunesse. Tout s'écartait d'elle. Personne ne la comprenait. Énervée par cette soirée, par le rôle effacé qu'elle avait eu, elle se sentait envahie par une haine profonde contre moi. Brusquement elle me dit : « Je ne veux pas rentrer. Il est trop tôt. — Mais que veux-tu faire? — Je veux m'amuser. Je ne suis pas plus mal que toutes ces femmes qui passent leur vie à flirter. Je veux m'amuser. J'ai encore du succès, tu t'en apercevras... » Nous nous rendîmes dans une boîte de nuit. Il y n'avait que peu de monde, comme il n'était pas tard, et, vers onze heures du soir, la salle avait un vague air matinal. « Commande... » dit Madeleine. Devant la gentillesse des garçons, des chasseurs, des maîtres d'hôtels, devant les regards extasiés de quelques clients, elle s'était remise et sentait renaître en elle la bonne humeur. Elle respirait avidement. Mais moi, je l'observais avec inquiétude. Je savais par expérience que cette gaîté était fausse et cachait quelque chose. Madeleine, quand elle est en colère, commence toujours par simuler l'indifférence et une sorte de soif de liberté. On eût dit qu'elle voulait me montrer qu'elle avait son existence propre, que, puisque je ressemblais aux autres hommes, elle ressemblait aux autres femmes. Mais il suffit de s'occuper d'elle, d'être particulièrement empressé, pour qu'elle oublie tout momentanément.

Des soupeurs commençaient à arriver et presque chaque homme la dévisageait. « Tu vois, dit-elle, ce n'est pas partout la même chose. » Elle se fâcha pour qu'on lui apportât des cigarettes. Elle était heureuse. Et pourtant, au fond d'elle-même, je sentais une colère sourde contre moi. « Et si je te demandais de me laisser seule? » dit-elle brusquement. J'eus sans doute un air effrayé. « Non, n'aie pas peur, tu peux rester. Tu ne me gênes pas. Cette dame peut attendre. » Elle avait dit cela sur un ton de sincérité ironique, comme si elle ne demandait qu'une chose, que je fusse heureux avec madame Barrère. Elle était de plus en plus nerveuse. Instinctivement

je n'osais la contredire, et je la laissais parler avec l'espoir qu'elle se calmerait d'elle-même. L'orchestre jouait sans interruption et déjà quelques personnes ivres se lançaient des serpentins. Tout à coup elle se tourna vers moi et me dit : « Tu sais que je suis encore jolie. Tu vas t'en apercevoir tout à l'heure. » A peine eut-elle prononcé cette parole qu'elle se leva brusquement. « D'ailleurs, j'en ai assez. Je rentre chez mon père. Comme cela tu pourras faire ce que tu voudras tout seul. » J'essayai de la calmer, mais ce fut en vain. A peine dans la rue, au contact de l'air froid, elle se mit à pleurer, puis à gémir. La raison de cette nervosité n'est en réalité pas du tout la jalousie. Madeleine n'est pas jalouse de moi. C'est son amour-propre qui a été mis à une rude épreuve au cours de cette soirée. Elle s'est vengée sur moi de la prétendue indifférence qu'on a paru lui témoigner.

19 octobre.

A la première heure, j'ai téléphoné au père de Madeleine. Il allait justement me demander de venir le trouver d'urgence. J'éprouve pour M. Curti une sorte de sentiment respectueux. Il a vraiment supporté avec philosophie les coups du sort. Ce n'est pas lui qui eût fait comme son ami Diéghera qui, sentant ses affaires compromises, tenta toutes les démarches possibles, comme s'il eût été question de sa propre vie, allant jusqu'à supplier en pleurant des inconnus d'intervenir en sa faveur, interventions qui eussent nui profondément à ces derniers. Notez qu'il n'eût pas levé le petit doigt pour venir en aide à quelqu'un. Il avait perdu toute dignité, dans sa peur d'être ruiné.

C'était d'ailleurs un drôle de personnage que ce Diéghera. Il lui arrivait de froisser ses meilleurs amis, et lorsque ces brouilles prenaient des proportions inattendues, il ne savait plus qu'inventer pour qu'on lui pardonnât. Il se répandait en regrets disproportionnés à la faute, ce qui ne l'empêchait pas, une heure après, de se conduire insolemment avec celui même auprès de qui il venait si théâtralement de s'excuser. Pour un rien, il se plaçait dans l'état d'un condamné qui, conduit sur le lieu de l'exécution, supplierait les bourreaux, son avocat, le prêtre, les spectateurs de le sauver. On conçoit ce que put

être son attitude au moment où il perdit sa fortune. Tout autre fut celle de M. Curti. Il accepta sa ruine comme une maladie, sans qu'une seconde la pensée lui vînt d'en rendre responsable qui que ce fût. Comme après une séparation, lorsque brusquement on songe à celle ou à celui que l'on a quitté, il lui avait semblé qu'il était victime de son imagination, que rien ne s'était passé, que cela ne pouvait continuer ainsi, que, par un moyen qu'il ne prévoyait pas, tout retomberait dans l'ordre de jadis. Mais quand, à la réflexion, il s'apercevait de la réalité des choses, il éprouvait le sentiment douloureux de son impuissance. Tout était bien fini.

Souvent Curti est appelé à rencontrer des gens dont la situation présente est aussi importante que fut la sienne. Il ne montre alors rien qui puisse trahir son ancienne condition, cela en dépit de sa femme Jeanne, qu'il a épousée bien après, et dont le désir était, au contraire, que l'on sût ce qu'avait été son mari, allant même jusqu'à laisser planer une sorte de confusion sur le passé afin que l'on pût penser que ce n'était pas seulement Curti qui avait été ruiné, mais elle aussi. Certaines femmes sont très à l'aise dans ce genre de confusion, car les biens que l'on a pu posséder avant de les connaître, elles s'imaginent qu'ils leur sont volés. Ainsi, de son opulence Curti avait malgré tout gardé quelques vestiges, entre autres quelques tableaux sans grande valeur commerciale. Pour Jeanne, ils étaient sacrés. Or, il arriva qu'un jour Curti promit un de ces tableaux à Diéghera qui l'avait trouvé tellement à son goût que chaque fois qu'il rendait visite à son ami, avant toute chose, il demandait la permission de le contempler. Jeanne avait assisté à ce don. Elle n'avait pas soufflé mot et s'était même offerte à emballer le tableau. Mais à peine Diéghera fut-il parti, qu'elle entra dans une violente colère. « Comment, dit-elle, non content de m'avoir privée de toutes ces belles choses, il faut que tu donnes les misérables restes! Il faut que tu montres ta bonté à mon détriment! » Car Curti, par une sorte de coquetterie, lui dont la générosité n'avait rien eu de particulier, est à présent extraordinairement prodigue. Il est incapable de refuser quoi que ce soit. N'ayant plus que des biens insignifiants en regard de ceux qu'il possédait jadis, il éprouve une sorte de plaisir à ne tenir à rien, à

laisser supposer qu'il est encore plus gêné qu'il ne le paraît, à partager ce qu'il possède comme si ce qui lui reste n'avait plus aucune importance. Il semble toujours dire que les biens de ce monde sont illusoires et c'est en partie sincère, car si grâce à une opération magique il était rentré en possession de sa fortune, il eût vraisemblablement conservé l'attitude détachée qu'il avait appris à avoir sans elle. Justement une des conséquences de sa ruine est de lui avoir appris qu'il ignorait la valeur de l'argent. Toute son indulgence repose sur cette connaissance. On lit sur son visage que le mauvais sort n'a pas été si cruel, puisqu'il lui a permis d'acquérir une intelligence de la vie qu'il n'eût pas eue sans lui. Il s'applique maintenant à ne rien laisser paraître de son habitude de la richesse, et même encore à acquérir des manières plus humbles, au grand désespoir de sa femme. Ainsi, quand il me quitte, si je lui demande s'il veut que je lui fasse chercher une voiture, il me répond qu'il préfère rentrer en tramway, qu'il y est accoutumé, que cela l'ennuie d'aller contre ses manies. Jeanne voyait en cela un besoin ridicule d'humiliation, qu'elle transformait vite en désir de la rabaisser elle-même. Elle lui reprochait d'avoir fait des présents à ses maîtresses de jadis. Elle avait d'ailleurs ceci de particulier qu'elle ne reprochait jamais à son mari ses fredaines passées, mais l'argent qu'il avait pu dépenser avec d'autres femmes. D'origine modeste, elle était une de ces femmes pour qui la bénéficiaire d'une prodigalité ne peut être qu'aimée. Une sorte de colère montait en elle chaque fois qu'elle songeait que d'autres avaient connu Curti sous un jour plus avantageux. Quand son mari, par mégarde, parlait de sa jeunesse, des vacances qu'il avait passées avec sa famille à Florence, une sourde rage naissait en elle et brusquement elle s'écriait : « Moi aussi, je veux aller à Florence; je ne vois pas pourquoi je n'irais pas. — Nous irons, répondait Curti. — Nous irons, eh bien! partons. J'en ai assez de toutes tes promesses. Partons, partons... » Son mari la calmait toujours par sa patience. Il ne s'emportait jamais. Ou bien, cédant, il arrivait que tous deux partaient réellement pour Florence. Il serait trop long de s'étendre sur ces voyages. Il faut dire pourtant qu'ils étaient difficiles; Curti refaisait

pour sa femme, mais avec des moyens réduits, ce qu'il avait fait jadis en grande pompe; pendant que Jeanne s'acharnait à savoir si c'était bien dans l'hôtel où ils étaient descendus que jadis son mari avait séjourné, celui-ci essayait de lui faire comprendre le peu d'importance que cela avait.

Curti redevient lui-même quand les circonstances le mettent en présence d'un homme qui, comme lui, a été victime du sort. Ainsi que ces gens qu'une même et unique préoccupation réunit, les deux hommes se parlent alors avec une extrême politesse, en faisant attention de ne pas s'éloigner du point où il est si agréable d'être pleinement d'accord. Curti s'étend sur les événements qui ont provoqué sa ruine, sur la règle de vie qu'il s'est imposée par la suite, cela avec ce ton du technicien qui surprend par exemple chez un médecin que l'on est habitué à voir en dehors de sa profession et qui, un beau jour, est amené à faire un diagnostic devant vous. On comprend alors que Curti n'a pas oublié, qu'il y a au fond de lui-même une zone où tout le passé est resté intact. La gravité subite qui se dégage de lui, laisse apercevoir, non sans qu'on éprouve de l'étonnement, qu'il a des rancunes, des ennemis, des souffrances qui lui sont propres et dont il ne parle jamais. Lorsque Jeanne assistait à un entretien de cet ordre, elle était ravie car elle avait ceci de commun avec la plupart des femmes qu'elle croyait qu'il suffit de vouloir pour retrouver ce que l'on a perdu. Elle s'appliquait à faire des deux hommes des complices, des victimes qui n'avaient qu'à s'unir pour devenir plus fortes, qui devaient, à partir du lendemain même, tout mettre en œuvre pour tenter de récupérer des biens qui n'existaient plus. Selon elle, rien n'était jamais définitivement perdu.

J'ai dit que j'éprouve pour Curti une sorte de respect. C'est vrai. En sa présence, j'ai même cette attitude qu'ont les jeunes gens quand ils parlent à des hommes célèbres. C'est pourtant un peu différent en ce sens qu'il n'y a aucune timidité de ma part, mais au contraire un besoin d'approuver, de trouver tout ce qu'il dit bien, de manifester une certaine indépendance de jugement lorsqu'il s'agit de questions de goût. La raison de cette admiration vient de la grande dignité

devant l'adversité dont fait preuve Curti, de sa modestie, de son effacement et du fait que jamais il ne parle de sa splendeur passée. Je dois ajouter que dans ma gentillesse il y a un peu le désir que Curti devine combien j'apprécie sa discrétion.

En arrivant, je craignis qu'il ne fût mécontent et ne me fît quelque reproche. A peine ai-je été mis en sa présence qu'il eut, au lieu de l'air sévère que j'attendais, un sourire : « Il faut arranger cela. C'est tellement enfantin de se disputer pour des choses pareilles. » J'étais gêné comme on l'est quand notre interlocuteur, par délicatesse, semble ignorer le motif d'un de vos actes et qu'on ne peut alors se justifier. Curti parlait avec douceur comme s'il eût ignoré ce que sa fille reprochait à son gendre et pourtant il ne pouvait l'ignorer puisqu'il m'avait fait venir. J'étais intimidé et je n'osais amener la conversation sur la nervosité de Madeleine, nervosité dont le père paraissait ne pas connaître l'existence. Pourtant je ne pus m'empêcher de dire sur le ton que l'on prend dans les entretiens d'homme à homme : « Mais Madeleine est tellement sensible, imaginative, qu'elle se figure des choses qui n'existent pas. » Curti ne tint pas compte de cette appréciation. Il était visible que, pour lui, sa fille était parfaite et que, ne voulant pas savoir la vérité, il préférait ne pas comprendre. « Il ne faut pas, continua-t-il, que des incidents ridicules puissent vous diviser ainsi. » Curti ne prend jamais parti pour personne, Il en est souvent ainsi chez ceux qui ont de grandes amours et qui ne veulent pas être déçus. Curti était de plus en plus aimable avec moi pour ne rien apprendre qui pût lui faire de la peine. A ce moment Madeleine parut. Elle était remise et reposée. A sa vue, son père dit : « Voilà, très bien, il faut être raisonnable Madeleine. Il ne faut pas t'emporter pour des enfantillages. » Il dit cela en donnant imperceptiblement tort à celle qu'il aimait, dont il était sûr —, pour n'avoir rien à apprendre de moi, tâchant ainsi de se concilier l'amitié de son gendre qu'il feignait de juger plus importante que l'amour de sa fille. Madeleine, comme je lui souriais, me regarda avec cet air des gens qui se réconcilient avec un être qu'ils n'aiment pas. « Mais ce n'est rien, dit-elle, j'étais simplement nerveuse. On voit mieux les

choses le matin. — Je suis content, dit Curti, mais prometsmoi de ne plus recommencer. » Madeleine, en réalité, était indifférente. Il s'était passé ceci que la colère évanouie, le sommeil avait tout effacé. Elle était à présent comme la veille au matin et un peu confuse de son acte.

En rentrant, je me montrai plein de prévenances pour elle. Mais elle faisait semblant de ne pas le remarquer. A peine arrivée à la maison, elle éprouva le besoin impérieux de faire des observations désagréables à la femme de chambre pour montrer que son absence n'amoindrissait en rien son autorité. Elle était de plus en plus nerveuse. Pour ne pas faire de peine à son père, elle lui avait obéi, mais elle était furieuse à la pensée que je pusse croire que c'était pour moi qu'elle était revenue.

20 octobre.

Je me suis demandé si une vie sans affection, sans but, une vie qu'on remplit de mille riens afin d'en rompre la monotonie, une vie pleine d'êtres vivants que l'on recherche pour ne pas être seul et que l'on fuit pour ne pas s'ennuyer, si une vie semblable n'est pas ridicule, s'il ne vaudrait pas mieux faire n'importe quoi. Je me suis demandé cela en me promenant ce matin cependant qu'il faisait un temps idéal. Pas un nuage dans le ciel. L'été semblait renaître. Le soleil avait une chaleur douce. Toutes les extrémités des branches dénudées se balançaient légèrement dans l'air bleu, et moi, sans amour, sans femme à qui dire combien je trouvais belle cette matinée, je me sentais vieux. Au lieu de me laisser envahir par la joie, je pensais à moi-même. Et pour me soulager, j'en suis arrivé à m'imaginer que j'étais peut-être le seul homme aussi délaissé, aussi malheureux. Il y a pourtant en moi, comme en tout le monde, une grande soif d'amour mais, et c'est ce qui m'attriste le plus, il y a aussi une impossibilité profonde de plaire, d'être aimé. Je suis fait pour vivre seul, mais je ne puis rester seul. Il me faut des visages autour de moi, des amis. J'ai constaté qu'aux minutes qui précèdent le moment où je dois rencontrer quelqu'un de mes camarades, je suis heureux. Je me sens alors semblable aux autres hommes et mon désespoir disparaît. Un rendez-vous avec la plus insignifiante des

relations éclaire ma journée comme si c'était un être aimé que je devais rencontrer. Mais dès que les formules de politesse sont échangées, je me sens tout à coup tomber dans un grand vide. Je n'ai plus qu'une pensée : partir. Mais je n'en ai pas la force, tellement me fait horreur le moment où je vais me retrouver seul. S'il arrive que ces gens, qui m'ennuient, que je trouve ridicules pour une raison ou une autre, sont obligés de me laisser plus tôt que je ne l'avais prévu, je souffre profondément. J'essaie alors, par tous les moyens, de les suivre, au risque de passer pour indiscret. Je leur propose de les accompagner, de les attendre. Je leur demande si réellement je suis de trop. Et quand, sous le prétexte de ne pas m'obliger à une corvée, ils se débarrassent de moi, il m'arrive, devant le fait accompli, de pousser un cri de joie.

EMMANUEL BOVE

(A suivre.)

QUELQUES PERSONNAGES

EN QUÊTE D'UN ROMAN

« On peut naître à la vie sous mille aspects et de mille façons différentes. On peut naître arbre, caillou, cruche, papillon... ou femme. On peut naître aussi personnage de théâtre », — ou, dirons-nous encore, personnage de roman. C'est ainsi que Luigi Pirandello a fait débarquer sur une scène italienne six personnages en quête d'un auteur. Tourguénev, lui, nous a ménagé la surprise de découvrir, dissimulé dans un mince cahier bleu, tout un petit groupe d'êtres vivants, « plus vivants que bien des êtres qui respirent et figurent sur les registres de l'état civil », compagnie bariolée, des étrangers pour la plupart, curieux passants de la vie parisienne, pittoresquement campés, prêts à parler et comme brûlant d'étaler leur vie secrète. Il ne leur manque, pour accomplir leur destinée, que l'espace et l'air d'un roman. Leur auteur les avait oubliés au fond d'une armoire : — nous les rendons au jour.

Ces personnages se présentent d'abord comme sur le programme d'une pièce de théâtre, en déclinant leur âge et qualité. La scène est à Paris, dans l'été de 1867. L'Exposition qui illustra cette année forme le fond du décor. Et l'auteur fait comparaître l'un après l'autre chacun des personnages : il nous dit leur ascendance, ce qu'ils sont, ce qu'ils croient être, quels rapports les unissent. Défilé lent, minutieux, avec des digressions et des retours, mais qui nous laisse une impression vive et tenace.

Certaines figures nous obsèdent, comme, visiblement, elles ont obsédé l'écrivain lui-même. Ce sont ces Monaldeschi, qui mêlent en eux trois sangs, italien, russe et français, et que nous suivons, hommes et femmes, durant trois générations : nichée d'artistes et d'aventuriers, les hommes impulsifs, géniaux et décevants, les femmes

belles et visionnaires, gens d'ateliers et de coulisses, demi-talents côtoyant la misère. Auprès de l'héroïne, Sabine, qui vit sous la garde d'une négresse dévouée comme une esclave, un vieux financier juif, à la fois sentimental et viveur, et un cabotin de province, parasite qui finira par devenir un assassin. Les autres personnages ne sont que de pâles comparses : la demoiselle russe pour roman de province; la mère, au tournant de la quarantaine, qui hésite à voir dans le jeune premier un mari pour sa fille ou pour elle un amant; le jeune premier, enfin, fils de famille déjà mûr, aussi insignifiant que bellâtre. On n'aperçoit qu'à l'arrière-plan les silhouettes d'un général français « culotte de peau » et du correspondant d'un journal réactionnaire de Moscou, — et plus loin encore, dans le royaume des êtres à venir, le fantôme de la « jeune fille française », à qui Tourguénev a négligé d'insuffler la vie. Tout ce monde est là, qui attend, — et nous avec lui...

Où est le roman attendu? Tourguénev l'avait : il ne nous l'a pas donné. C'était, il est vrai, un roman à la Dostoievski : l'enfance de Sabine, le début au théâtre, l'apprentissage chez un magnétiseur, les relations équivoques avec Preuss, la liaison avec Charles, l'assassinat de Preuss, — tout un coin d'humanité saisissant, un milieu original plein d'odeurs de Paris. Tourguénev tenait là un sujet neuf. Il l'a rejeté dans le passé et comme avant le lever du rideau. Au roman parisien il a préféré un roman russe à sa manière. Et c'est pourquoi dans la société palpitante de vie des Monaldeschi il a introduit quelques marionnettes moscovites d'une espèce banale, et qu'il avait déjà maintes fois évoquées. Puis il a établi le scénario qui règle les démarches et les rencontres de ces êtres venant de coins de l'horizon si différents. Les personnages ont été mis en présence suivant la formule la plus familière à Tourguénev : celle de l'homme pris entre deux amours, et qui hésite entre la douce jeune fille et la femme fatale. Aucune étincelle n'a jailli. Comme « le fils » dans la pièce de Pirandello, ils ont gardé le silence, faute d'avoir rien à se dire. Tous sont repartis, chacun de son côté, et l'auteur s'est vu réduit à nous informer que deux d'entre eux s'étaient mariés et avaient beaucoup d'enfants. N'attendons plus le roman, et rentrons aussi chez nous : Tourguénev ne l'a pas trouvé, ou plutôt il l'a laissé passer.

C'est qu'à dire vrai, pour Tourguénev, la trame du roman n'a jamais été que chose secondaire. Il n'éprouve nul embarras à emprunter tel sujet, comme celui de *A la veille* (ou *Un Bulgare*), non plus qu'à traiter tel autre à plusieurs reprises. S'il avait écrit le roman qu'attendent encore ces personnages abandonnés, il nous eût seulement présenté une fois de plus le désarroi sentimental qu'il avait peint déjà dans *Roudine*, dans *Nid de seigneurs*, et dans *Fumée*, et encore dans *Eaux printanières*. On imagine qu'il aurait sans doute fait sienne cette confidence de René Boylesve dans ses *Opinions sur le roman* : « Il ne saurait me venir à l'idée d'accommoder une série de faits de

manière à établir ce qu'on appelle *une situation*, qui fasse palpiter le lecteur dans l'attente d'un événement ou d'un dénouement. Une seule chose m'intéresse, c'est le trait qui marque un homme, celui qui détermine une société... »

Telle est bien aussi la préoccupation à laquelle répondent les notices individuelles du petit cahier bleu. Et les notices de cette sorte marquent le stade auquel Tourguénev s'attardait volontiers le plus longtemps dans la genèse de ses romans, — si longtemps même que, dans le cas présent, il n'est pas allé plus loin. Elles sont faites d'éléments empruntés à la réalité de toutes parts; elles donnent l'impression continuelle de choses vues, entendues, sinon vécues; des personnes sont nommées, et nous avons parfois le portrait complet de l'une d'entre elles, comme le journaliste Chtcherban. Tourguénev aimait vivre des mois entiers avec ces compagnons imaginaires. L'ombre de son cabinet de travail en était peuplée : ils venaient le tenter tour à tour. C'est à eux qu'il devait la joie durable de créer, et il n'avait garde de l'abréger en organisant trop tôt l'action qui les enlèverait à son rêve intérieur. Il leur devait aussi la partie la plus sincère, la plus vivante de ses romans, et, de fait, nous retrouvons sans peine, dans la plupart de ceux-ci, reproduites en leur entier ou dispersées en divers endroits, des notices toutes pareilles à celles de ces quelques personnages. Au fond, nous touchons ici le tuf solide de l'œuvre de Tourguénev.

ANDRÉ MAZON

I. — LES PERSONNAGES

Personnages du nouveau roman :

La scène est à Paris et dans les environs.
L'action se passe en 1867, en été.

1. — SABINE MONALDESCHI, née en 1840 (vingt-sept ans).
2. — SANTA MONALDESCHI, sa tante, née en 1800 (soixante-sept ans).
3. — HIPPOLYTE IVANOVITCH TRAVINE, né en 1836 (trente et un ans).
4. — SOPHIA ALEXÊEVNA LANINA, née en 1827 (quarante ans).
5. — MACHA, ÉLISABETH ou BETSY, sa fille, née en 1850 (dix-sept ans).
6. — Le général DE VALCOURT, né en 1810 (cinquante-sept ans).
7. — TCHOUBKO, né en 1832 (trente-cinq ans).
8. — CHARLES, né en 1837 (trente ans).
9. — JUDITH, négresse, née en 1827 (quarante ans).

Nota bene :

Le père de Sabine : DEMETRIO MONALDESCHI, né en 1781, mort en 1857.
Sa mère : CÉLINE BOUDOIS (1823-1843).
Msieu Preiss : PREUSS (1795-1863).

1. Hippolyte Ivanitch Travine
(né en 1836 : trente et un ans).

Belle apparence extérieure, comme celle du frère de M. Griset. Traits réguliers; cheveux bruns; grands yeux langoureux, nez droit, lèvres un peu fortes, dents minces, longues et blanches; rire aigu, mais agréable; sourit des yeux plus que des lèvres; joues molles. L'expression du visage est celle de feu Satine et de Verevkine l'aliéné, impassible et digne, sans beaucoup de personnalité, pas très intelligente, mais pas bête non plus, celle d'un homme cultivé. Taille au-dessus de la moyenne; le corps est bien fait, avec un léger embonpoint. Toilette très soignée, et toujours propreté irréprochable. Jolies mains.

C'est un homme tout à fait indépendant. Seul au monde : tous les siens sont morts; il a été élevé par son oncle le sénateur, homme excellent et d'habitudes régulières. Il est propriétaire dans le gouvernement de Toula : son bien était d'abord au régime de la redevance, puis il a été racheté et rapporte 10 000 roubles d'argent.

Épilepsie dans la famille; une cousine de la mère était folle. — Sa vie s'est déroulée suivant le cours normal : une bonne pension, puis l'Université, d'où il est sorti licencié. Dès sa première année d'études, il se rendait à l'Université dans son propre équipage, vêtu d'un long manteau au col de castor.

Tempérament sans passion, mais sensuel, avec quelque timidité. — Il aime un peu la musique, la poésie, la littérature. Bon et honnête, ce qui ne lui coûte nullement. — Accessible au mysticisme, religieux.

Son oncle le sénateur l'avait fait entrer par recommandation dans un ministère, mais il avait quitté bientôt le service pour s'installer à la campagne, où il possède une gentille maison. Pendant l'hiver, il venait à Saint-Pétersbourg (son oncle est mort) et surtout à Moscou qu'il préférait (il est de tendance slavophile). Il cherchait à se marier, mais ne trouvait jamais de parti à sa convenance.

1854-1858 : à l'Université;
1858-1861 : fonctionnaire;
1863-1866 : maréchal de la noblesse du district.

Il avait été élu maréchal de la noblesse du district en 1863. Il plaisait aux hobereaux, bien qu'il ne vécût pas assez largement et ne jouât pas aux cartes (il aimait les échecs). Il chassait au fusil sans ardeur, s'occupait de jardinage et faisait des embellissements à sa maison. La deuxième ou la troisième année seulement, il ne se soucia plus d'être réélu et partit pour l'étranger. Il avait déjà rencontré les Lanine à Moscou, et avait remarqué Betsy (Lisa). Nature terriblement molle, à laquelle il faut de la santé, de la richesse et du calme. Quelque peu accessible pourtant au mysticisme, ce qui devait manquer de le perdre.

2. Sophie Alexêevna Lanina
(née en 1827 : quarante ans).

Elle est née princesse Életskaïa. Demoiselle moscovite, de famille aristocratique ancienne, mais peu fortunée. Elle a épousé à vingt-deux ans un propriétaire de fabrique assez riche, Lanine, de qui elle a eu un fils (quinze ans) et une fille (dix-huit ans). Le fils est au Lycée Katkov. Lanine vivait à Moscou de façon assez large; il s'était lancé dans les affaires, mais prudemment. Mort en 1866. Madame Lanina est bien de sa personne, mince, élégante, blonde, aux traits délicats, pas sotte, mais au fond d'âme assez vulgaire; quelque peu rusée et paresseuse (dans le genre de madame Skobéléva). S'habille bien et décore un appartement avec goût. A des relations à Saint-Pétersbourg aussi bien qu'à Moscou. Sait tirer bon parti de sa fortune. Après la mort de son mari, elle est venue se distraire à Paris, où il y a justement une exposition. Elle a emmené sa fille avec elle pour lui faire voir « un bout d'Europe[1] ».

Elle parle bien le français, avec l'accent de Moscou. Assez coquette et sensuelle. A eu deux amants depuis son mariage, mais discrètement. Personne ne s'en doute. Pourquoi, malgré ses quarante ans, n'en aurait-elle pas un troisième, à la condition que celui-là aussi fût discret? A Moscou, déjà, Travine leur rendait visite. Elle le trouvait à son goût. Pourquoi pas quelqu'un comme lui? A moins qu'elle n'en puisse faire un mari pour sa fille...

1. En français dans l'original.

Nature banale, mais non sans charme. Elle sait très bien recevoir. On se sent chez elle à l'aise, dans une atmosphère de confort. Elle a pris un délicieux appartement à l'Hôtel Vouillemont. Raffole des théâtres. Parfaitement fermée d'ailleurs à tout ce qui est art, musique, etc. Son corps, très attirant, éveille le désir sensuel. Elle sait faire l'amour de façon étonnante, et avec quelle pudeur! Son mari ressemblait à Arkadi Karpov.

3. Élisabeth Pavlovna, fille de Sophie Alexêevna (née en 1850 : dix-sept ans).

Gentille jeune fille russe (prendre le visage de la princesse Élisabeth Lvova). Droite, réservée, quelquefois pensive, religieuse avec un léger penchant poétique. Sincère, mais se tenant un peu sur ses gardes. Silhouette haute, forte, qui ne semble pas entièrement dégrossie. Le nez grand, de beaux yeux gris, peu mobiles mais expressifs, la bouche assez forte, la voix douce et virginale (sa mère a une petite voix aimable, un peu trop claire, un peu « à la femme de chambre[1] »). De grandes dents. Elle rit de la gorge, avec agrément, mais rarement. Elle rougit facilement, et son sourire a je ne sais quoi d'étonné. Très impressionnable, bien qu'elle ne le montre point. Pas du tout sensuelle. Sera une bonne mère et nourrira elle-même ses enfants. Sa santé n'est pas très solide.

4. Tchoubko (Pantélêï Pantélêitch) (né en 1832 : trente-cinq ans).

Faire le portrait de Chtcherban... Sale, rabougri; cheveux gras et houppe; joues sales, comme bariolées de peinture, légèrement gonflées; moustaches raides, cirées; voix mince et enrouée. Mauvaise langue, roublard, Petit-Russe, quémandeur, avare, capable en cachette de toutes les infamies. Il fait le complaisant, écrit des correspondances dans les journaux, s'imagine connaître la France et le français (il grasseye à la française). Il vit avec une fille qui lui sert à la fois de cuisinière et de blanchisseuse, et qu'il traite comme une esclave. Il sent le linge porté trop longtemps et pue

1. En français dans l'original.

des pieds. Mains rouges et toujours moites. N'est pas rossé, parce qu'il sait s'esquiver à temps. Des coups de pied quelque part lui sont pourtant parvenus à destination. Il se croit très fin, pénétrant et instruit. Quand il le peut, il est grossier et même cruel.

5. Général de Valcourt
(né en 1810 : cinquante-sept ans).

Dans le genre du général Rey[1] que j'ai rencontré chez M. Delener. Sérieux, onctueux, bouffi, poli, capable avec cela de faire mitrailler la foule sur les boulevards. D'idées étroites, « culotte de peau, bonapartiste[2] », mais avec des manières graves qui en imposent. Très aimable avec les dames. Grand nez, petit front, petite tête aux cheveux blancs, les narines farcies de tabac. Voix de général, enrouée et telle que l'ont ceux qui prisent. Moustaches tombantes; — un pli transversal à la nuque —; pantalons avec des sous-pieds; gros, mais le ventre bien sanglé, une ample redingote, la rosette, un chapeau à huit reflets.

6. La négresse Judith
(née en 1827 : quarante ans).

Noire comme une botte, dodue, mamelue, les traits ronds, fidèle comme un chien, fourbe et même méchante envers tout autre que sa maîtresse, pour qui elle est prête à mourir — et à tuer, s'il est besoin. Avec cela, très gaie, crédule et superstitieuse. Elle a été au service de Preuss et pourtant n'a pas pleuré sa mort, mais elle étranglerait Charles de ses mains. N'a-t-il pas perdu, ou failli perdre sa maîtresse?

7. Charles
(né en 1837 : trente ans).

L'aspect physique de ce docteur, avec qui j'ai dîné et que l'on a ensuite fait chanter. Croquer Kapich sur le vif. Beau, adroit de ses membres, souple, absolument dénué de moralité

1. Orthographe purement hypothétique : d'après la transcription russe, *Rey*, ou *Reille*, ou *Reilhe*.
2. En français dans l'original.

ou de conscience. Une bête de proie avide et magnifique. Doit demeurer au second plan.

8. Santa
(née en 1800 : soixante-sept ans).

Jadis un type merveilleux de beauté italienne : nez aquilin, yeux noirs éblouissants, cheveux épais et bouclés, le corps de complexion maigre, mais admirable, la peau fine et satinée, des dents pareilles à des perles, la bouche de la Junon Ludovisi... Maintenant ridée, presque toute blanche, desséchée, la peau grisâtre. Elle est sourde et parle d'une voix éteinte.

De neuf ans plus jeune que son frère. Elle a grandi à Naples dans la maison extravagante de son père, Angelo Monaldeschi (1765-1815 : beau comme Antinoüs, fripouille, ivrogne, mauvais peintre, mauvais acteur, mauvais chanteur, Don Juan de bas étage, francophile qui s'affichait sous Murat, fort en gueule, entrepreneur de spectacles, affairiste, etc.). A quinze ans, l'année de la mort de son père, Santa a débuté comme danseuse : elle dansait très mal, mais affolait tout le monde par sa beauté. Elle s'est laissé enlever par le fils d'un prince opulent qui voulait l'épouser, puis l'a abandonnée. Ensuite elle s'est trouvée prise comme dans un tourbillon : femme entretenue tantôt dans tout l'éclat du luxe, tantôt dans la misère; elle paraissait sur diverses scènes, essayait même de chanter, disparaissait, revenait sur l'eau; elle a reçu une fois un coup de poignard presque mortel; elle a contracté une terrible maladie, et la voilà à quarante ans ayant déjà l'air d'une vieille.

Brusquement, en 1840, elle tombe comme un aérolithe chez son frère, alors que celui-ci était dans la misère et mourait de faim à Paris, le jour même de la naissance de Sabine : « Reçois-moi par pitié, je suis nue, je suis vieille, je meurs de faim ». Son frère, qui ne l'avait pas vue depuis quinze ans, ne la reconnaît pas d'abord. Se rappeler la scène du revoir entre madame G... et son frère : Santa, elle aussi, a été brûlée au sein par une marmite d'eau bouillante; elle montre sa poitrine à son frère. Son frère la recueille : d'abord parce qu'elle est sa sœur, et aussi parce qu'il a besoin de quelqu'un pour

soigner sa femme malade et sans forces, et enfin parce que Santa lui est arrivée en un jour extraordinaire. Depuis lors, elle est restée chez son frère, et ensuite chez sa nièce, à laquelle elle a, de son mieux, servi de bonne d'enfant.

Nota bene : Il lui est resté de ses grandeurs passées deux portraits, deux ou trois bracelets et une chaîne d'or qu'elle arbore dans les grandes occasions.

Son frère Demetrio, né en 1791, a émigré à Paris en 1825, — s'est mis en ménage avec Céline en 1839. Santa arrivée en 1840, morte en 1860.

Nota bene : Sabine s'enfuit en 1858. Conversation entre Santa et son frère à ce propos.

Nature dégradée par la vie, bornée, fantasque. Elle vit avec les fantômes du passé et voit des fantômes. Soupçonneuse, croit apercevoir partout des présages. Chaque visage nouveau lui apparaît comme effrayant et énigmatique. Sympathie, antipathie; divination par les cartes, par les chapelets. On ne peut dire qu'elle aime sa nièce, mais elle se cramponne à son nid, fébrilement, comme si elle craignait que tout à coup il ne s'effondre et disparaisse.

Nota bene : A la vue d'un visage inconnu, ses yeux, d'ordinaire contractés et éteints, se dilatent et deviennent immenses.

Nota bene : Cartomancie. Il y a des jours déterminés où elle ne doit rien faire, et elle s'habille alors de façon étrange avec un châle en croix sur la poitrine. Une fois même elle était apparue en scène de la sorte, sans corsage : applaudissements frénétiques.

Nota bene : La mère de Santa était la femme légitime d'Angelo, mais il devait l'abandonner de bonne heure, et elle mourut peu après. Santa s'enorgueillissait de ses origines. Son aïeul Monaldeschi lui apparaissait quelquefois, mais sous un accoutrement étrange qui n'avait aucun rapport avec le costume traditionnel du XVIIe siècle.

9. Sabine
(née en 1840 : vingt-sept ans).

D'abord l'aspect physique : de petite taille, de complexion souple et harmonieuse, la ligne des hanches de M.... Très

beaux cheveux, blond clair, fins, abondants, longs, aux pointes dorées; le teint pâle, mais qui rosit facilement et reste rose; les yeux bruns, lumineux, larges, extraordinairement mobiles, aux cils brillants. Le regard légèrement inquiet, énigmatique, souvent comme hésitant. Le front blanc, petit, bombé, non pas de haut en bas, mais en sa longueur; les sourcils fins et haut placés, plus sombres que les cheveux. Le nez beau, bien qu'un peu crochu; les lèvres comme celles de D..., mais plus pâles. Elle les mordille souvent; au repos, elles sont charmantes, mais, lorsqu'elle parle ou rit, leur ligne s'amincit trop. Son rire est grêle, trillé, un peu cruel. Ses lèvres restent souvent entr'ouvertes. Petites dents à l'éclat nacré. Menton aigu, cou mince, avec un collier de Vénus, joues un peu creuses. Le visage, en son ensemble, est délicieux et un peu étrange. Il retient l'attention, mais il n'attire pas. Les bras admirablement beaux, pareils à ceux des statues florentines; les mains fines, petites, aux doigts légèrement crochus, très effilés à leur extrémité. Démarche rapide et onduleuse. Elle aime à rester étendue, mais ses mouvements sont souples, presque vifs. Le timbre de voix un peu sourd : celui des personnes très nerveuses. Elle s'habille avec quelque recherche, se parfume à l'héliotrope musqué.

Ment et croit à ses mensonges. Son caractère est un mélange d'aventurière et d'enthousiaste, à la fois menteur et sincère, avec de la grandeur d'âme, mais sans bonté; par surcroît, un léger coup de marteau. Terriblement impressionnable, superstitieuse et soupçonneuse. Facilement amoureuse, mais peu sensuelle (prendre quelques traits à la comtesse Tolstoï). Insensible à l'art, elle aime pourtant la grande poésie, presque la rhétorique; elle lit volontiers les vers de Lamartine.

Beaucoup de volonté et peu de constance. Elle croit à la fatalité, à la prédestination. Profondément éprouvée par sa vie passée. A la fois lasse et désabusée. Sans aucune illusion sur ses talents. Elle a essayé ses forces sans succès : il lui reste l'amertume et le doute. Elle s'est moins éprise de Travine qu'elle n'a cru reconnaître en lui l'homme à qui elle était destinée. Beaucoup d'amour-propre : elle ne peut supporter la pensée d'être dédaignée, méprisée. Elle a un élan d'audace,

puis, soudain, tout se brouille devant ses yeux, et la voilà prête à se dérober, à disparaître.

Nature malheureuse, étrange, séduisante et peu sympatique. Très ignorante, elle sait à peine lire, mais elle a tourné beaucoup de pensées dans sa tête; grosse écriture inégale.

Elle hait fortement et profondément Preuss, Charles, et quelques autres.

Elle est née à Paris dans le pauvre appartement de son père, rue Montorgueil, au quatrième étage. Lui, à ce moment, se débattait déjà dans la misère. La mère : une jolie ouvrière timide (elle était blanchisseuse, « lingère[1] »); elle était morte alors que sa fille n'avait pas neuf ans, et Sabine était tombée dans les mains de Santa.

Nota bene : Santa était catholique comme une vraie Napolitaine. Le père était à sa façon « libre penseur », tout en croyant à une fatalité qui le poursuivait, etc.

Le père voulait faire de Sabine une grande pianiste, mais elle n'avait pas de dispositions. De bonne heure il avait pris l'habitude de la considérer comme un être extraordinaire (côté surnaturel : elle revoyait en rêve sa mère morte; elle avait même dessiné son visage, et le père conservait ce dessin d'enfant dont il devait aller jusqu'à s'inspirer pour faire un buste). Sabine montrera tout cela à Travine. Jusqu'à quinze ans, elle avait souffert, elle aussi, d'un dénuement qui n'allait pas jusqu'à la faim, mais qui côtoyait sans cesse la famine. Pas de relations. Le père cherchait éternellement des commandes, mais, trop orgueilleux, ne savait pas faire les démarches qu'il fallait pour en obtenir. Sa spécialité était de sculpter des aigles — et (il le cachait soigneusement) des statuettes libertines pour les boutiques du Palais-Royal.

A quinze ans, Sabine fait la connaissance de Preuss. D'abord sous l'aspect d'un bienfaiteur qui apporte un peu d'aisance ou tout au moins d'allègement dans cette existence misérable et renfermée. Il s'était mis à venir régulièrement. Il jouait au bésigue ou au piquet depuis son enfance. Santa continuait à se tenir à l'écart, farouchement.

— Qu'est-il, — disait-elle : — un juif, un luthérien? Elle

1. En français dans l'original.

l'appelait *il malsicuro*. Preuss s'était épris, déjà vieux, de Sabine.

Il veut la faire entrer au théâtre; il prépare la chose en secret. Sabine s'enfuit peu avant la mort de son père, qui, lui, ne voulait pas entendre parler de théâtre, et c'est le jour même où il meurt qu'elle débute sur une petite scène, dans un rôle d'opérette gai, mais de second plan. Aucun succès, bien que sa beauté soit très remarquée. Elle avait espéré revenir vers son père couverte de lauriers : déception.

Elle vit avec la négresse Judith dans un appartement que Preuss a loué pour elle. Il ne la touche pas, et même ne lui demande rien. Il la fait engager au théâtre de Lyon. Il l'accompagne là-bas. Débuts nouveaux, sans plus de succès, mais cette fois elle reste au théâtre quelques mois. Fait la connaissance de l'acteur Charles. Elle s'éprend de lui passionnément, se donne à lui. Preuss balbutiant une protestation, elle le menace d'un revolver.

Nota bene : Il faudra dessiner soigneusement le caractère de Preuss et bien définir ses relations avec Sabine. Charles, un peu plus tard, était devenu amoureux d'une dame riche et avait abandonné Sabine. Elle en a manqué mourir, puis a quitté le théâtre et s'est mise à courir le monde, comme autrefois Santa.

Période sombre de sa vie : la faim, le froid, mais pas la débauche. A Rouen elle s'est liée avec un magnétiseur (rappeler cette figure de femme que j'ai vue à Luc-sur-Mer), et elle a passé une année avec lui, voyageant et donnant des séances. La part de tromperie, inséparable du métier (une part seulement), lui répugnait, et elle est revenue à Paris sans un sou. Elle ne voulait pas retourner auprès de Santa et songeait à se noyer.

Rencontre avec Preuss, annoncée par un pressentiment. Il l'invite à venir habiter chez lui. Elle consent. Mais elle ne lui accorde rien. Gentil hôtel du côté de l'Étoile, près de Passy. Il lui fait cadeau de 30 000 francs. Elle les reçoit, mais n'accorde toujours rien. Visite imprévue de Charles. Il fait la connaissance de Preuss, qui devine bien quelle sorte d'oiseau c'est là, mais le supporte pourtant. Il finit même par lui permettre de venir souvent, de passer la nuit dans

une aile du logis. Charles se propose comme secrétaire. Puis, finalement, un jour, il étrangle Preuss, le vole, et s'enfuit.

Il propose à Sabine, qui ne sait rien, de fuir avec lui, mais celle-ci le repousse avec horreur. Elle a le sentiment que ces mains ont tué.

Nota bene : Sabine le menace, s'il ne disparaît pas immédiatement... Avant cela Santa, pour la première fois, est venue faire visite à sa nièce. Sa rencontre avec Preuss. Les obsèques de Preuss. Personne ne sait qu'il a péri de mort violente.

Sabine, avec Judith, retourne chez Santa. Elle veut se lancer dans la littérature, écrire un roman. Elle ne réussit pas. Voyage à l'étranger, à Baden-Baden. Se promène à cheval, seule, autour de la ville. Au cours d'une de ces promenades, elle rencontre Travine.

Nota bene : Maladie mystérieuse, visions, coups frappés comme dans la scène avec Travine : un coup est frappé..., et elle reconnaît..., et ensuite elle ne sait pas d'où[1]...)

Rencontre avec Preuss en 1862.

Entre au théâtre en 1857. Au théâtre jusqu'au début de 1859.

Période trouble : toute l'année 1859 et le commencement de 1860.

Quitte Preuss au début de 1863.

Rencontre avec Preuss en février 1863. Vit chez lui jusqu'en avril 1865.

En 1866 part pour l'étranger.

En 1867, rencontre avec Travine.

A Travine (*Nota bene* : — Vous voulez me tuer? »).

Nota bene :

Demetrio Monaldeschi (né en 1791, mort en 1857).

Son père, Angelo Monaldeschi : 1765-1815.

Liaison avec la princesse Khovanskaïa : 1790-1791 (la princesse : 1766-1793).

La princesse, pour échapper à la révolution, s'était enfuie de Paris à Moscou avec son mari, secrétaire de l'ambassade russe en France.

Éclate le scandale de la liaison avec Angelo. Le mari chasse

1. Passage inintelligible.

sa femme et part pour Moscou, — et elle revient plus tard mourir à Moscou.

Jusqu'en 1811, à Naples querelle avec le père.

1820 : à Rome, à Milan (répub. carb.).

1822 : émigré à Paris.

1839 : épouse Céline Boudois.

1843 : il devient veuf.

Il prend part au mouvement de 1848.

En 1854, fait la connaissance de Preuss.

En 1857, il meurt.

En 1830, avait combattu sur les barricades, fait un voyage en Russie pour revoir ses parents, et aussi dans l'espoir d'y remporter quelques succès artistiques; là encore, fiasco.

1798 : Championnet, Ruffo, Ferdinand IV.

1806 : Conjuration de Naples, roi Joseph. Joachim Murat 1808.

1820 : Essai de constitution.

1821 : chute.

Nota bene : La princesse Khovanskaïa était d'origine géorgienne.

Lui, sculpteur raté. Dans sa vieillesse, qui commença de bonne heure, il avait un visage hâlé et maigre, le grand nez à la géorgienne, un petit front étroit sous de longs cheveux noirs bouclés et mêlés de quelques fils gris, les yeux bruns, pas très grands, rappelant ceux des tsiganes.

Nota bene : frac couleur de cannelle, cravate blanche nouée négligemment; allure brouillonne et vêtements en désordre; mains noueuses, aux veines saillantes. Un air pauvre et peu soigné. Sombre, irritable, soupe au lait, renfrogné. Son éducation a été faite sans méthode et mal. Orgueil démesuré, il se croit le rival de Canova (dit « qu'il a gâté l'art pour au moins mille siècles![1] »). Brouillé avec son père. Il se sentait un aristocrate du côté de sa mère. Il s'était affilié aux carbonari et haïssait la dynastie, les curés. Devenu libre penseur... A couru le monde : rien ne lui a réussi (il a même été en Russie et s'en est vu expulser comme aventurier). En 1820 et 1821, il a essayé d'être « constitutionnel[1] », enfin il s'est enfui à Paris.

1. En français dans le texte.

En 1830, il a combattu sur les barricades. Et avec cela, ni commandes, ni talent : il a fini par se poser en incompris; il croyait à son mauvais destin; il luttait contre la pauvreté en modelant des statuettes médiocres, quelquefois obscènes. En 1855, il obtint commande de deux aigles à sculpter pour des casernes parisiennes (lui qui haïssait tellement les Bonaparte!). Il racolait des amis pour leur montrer ses aigles.

Il aimait sa fille, mais la tourmentait, bien qu'il crût voir en elle un être extraordinaire. Il découvrait sur ce front d'enfant comme un reflet du monde céleste. Croyait au surnaturel.

Au fond, il avait le cœur bon, et même noble. Dans son désordre, il conservait certains restes d'élégance, de la race.

Il avait beaucoup aimé la jeune fille qu'il épousa; elle avait seize ans, et lui cinquante-huit. Sa perte le rendit encore plus farouche, et il menait une existence étrange près de sa vieille sœur, sourde et bizarre. Au café on l'appelait : le vieux carbonaro. Mouvements saccadés, presque ceux d'un polichinelle. Il détestait le théâtre, à cause de son père et de sa sœur, bien qu'il aimât sans réserve Alfieri et tout ce qui était romain, ce qui était grand! Michel-Ange, Sertorius et Mucius, *Sertorio e Muzio... e Muzio.* Le dénuement l'amena parfois à s'abaisser, alors il devint misérable, geignard et profondément triste. Il ne voyait presque personne et fuyait ses compatriotes. D'éternels pantalons noirs, un gilet large et court, un jabot, parfum de tabac, toujours quelques bouts de galon qui pendaient. Récriminations continuelles contre l'injustice des hommes.

Il a fait la connaissance de Preuss au jeu d'échecs, au Café de la Régence. Il ne buvait que de l'eau; très sobre. Il toussait sans cesse. Il eut longtemps le projet de faire une statue de Brutus méditant sur le poignard destiné à immoler César. De la bravoure physique; enthousiaste et rhéteur, mais sans don de parole; il criaillait d'une voix larmoyante, ou bien se taisait obstinément des journées entières. Il se souvenait qu'il descendait de Monaldeschi et des rois de Géorgie. Se voyait comme une victime de l'intrigue et de la fatalité.

Le ventre en bateau, les pied plats, le dos voûté.

Décrire sa mort. Sa conversation avec Preuss, ses soupçons.

Le médaillon de son père. Et le médaillon fait d'après un buste de Raphaël (avec inscription latine).

Abel Preuss
(né à Bonn : 1795-1865).

Petit juif sorti d'une famille nombreuse et assez cultivée (à la manière sentimentale). Il est resté orphelin de bonne heure et a été élevé par son oncle, petit banquier à Paris en 1811, au moment de l'apogée de la puissance napoléonienne. Preuss, dès cette époque, s'est francisé. L'oncle lui a imposé comme fiancée sa fille aînée, Rachel, qui était plus âgée que lui d'un an, rousse et laide. Il fut son mari un an ou deux, dirigeant le *Geschäft*, mais elle mourut bientôt, et il demeura alors comme un être inutile, toujours heureux pourtant, à un degré presque comique, dans ses affaires d'argent.

Il aimait beaucoup l'indépendance, la flânerie, pas l'art, mais toutes les « curiosités[1] »; il était « poussé dans tous les petits théâtres[2] »; ni avare, ni prodigue non plus.

La sécheresse et la mesquinerie des affaires d'argent l'ennuyaient, tout juif qu'il fût; pour les grandes spéculations il manquait de souffle. Épicurien prudent. Le cœur parfaitement bon, même tendre, mais une amoralité absolue. Personne ne connaissait les limites de son libertinage, pas même lui. Seule, sans doute, la crainte de ruiner sa santé le retenait... Cependant on l'avait aperçu vers quatre heures du matin à ...[3], avec une branche de camélia suspendue dans le dos.

C'est sur la petite Sabine qu'il avait concentré tous ses sentiments affectueux. Elle lui était à la fois une fille et une mère, un être sacré, une parente, une amie, tout. Il n'avait aimé personne avec autant de passion.

Quand il la rencontra pour la première fois, elle avait à peine treize ans (en 1853), et lui cinquante-huit. Il possédait une très belle fortune, une maison à Passy (avec jardin, etc.), délicieusement meublée (voiture, deux chevaux), et 55 000 francs de revenu. Il était de petite taille, gros, le visage entre Cré-

1 et 2. En français dans le texte.
3. Un nom illisible, sans doute celui d'un quartier de Paris.

mieux et Schlesinger, rasé, des rides, une perruque blonde, les yeux chassieux, bien que parfaitement propre de sa personne; il nasillait, avait les dents noires, et des doigts courts et rouges aux ongles blancs, qui faisaient penser à de petites écrevisses.

Preuss était un admirateur de Meyerbeer. Il subissait aussi l'influence mystique de Sabine et de son entourage, et il éprouvait pour toute cette famille on ne sait qu'elle considération particulière.

Nota bene : En persuadant Sabine de s'enfuir, il obéissait partie à des calculs sensuels, partie à des espoirs artistiques. Les mots « le beau, le beau idéal [1] » le faisaient sourire et lever les yeux au ciel, ému jusqu'aux larmes.

Tenace, en relations avec tous les petits journalistes (il en nourrissait quelques-uns). Habitué de l'Hôtel Drouot. Quoique juif et parisien, il était confiant. Ainsi il se fiait à Charles. Son étonnement et son regret de la vie alors que Charles l'étrangle.

Sa vénération pour Monaldeschi : « le grand artiste méconnu ».

Céline Boudois
(1823-1841).

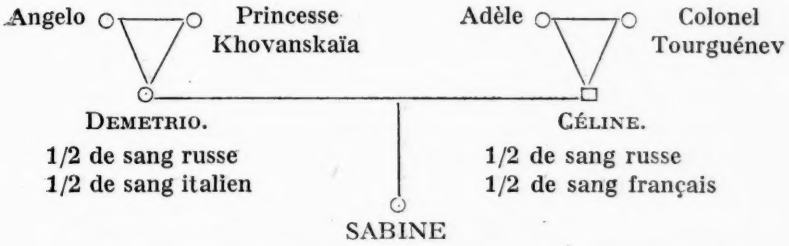
C'était une fillette blonde et toute charmante, comme la pauvre Lise Khrouchtchova... : on la disait née d'un officier russe de passage à Paris; mais sa fille seule savait ce qu'il en était. La mère était lingère; parisienne intelligente et bonne, ayant toutes les qualités, morte trop tôt.

Souvenir : une croix de Saint-Georges montée en broche.

L'auteur, qui sait tout, nous a dit que le père de Céline n'était autre que son propre père, le colonel S. N. Tourguénev, de passage à Paris en 1822, et qui avait la réputation d'un Don Juan [2] :

1. En français dans le texte.

2. Il s'agit du propre père d'Ivan Tourguénev : le colonel Serge Nikolaévitch Tourguénev, né en 1793 et, par conséquent, âgé de vingt-neuf ans en 1822. L'écrivain l'a mis en scène, comme on sait, dans la nouvelle intitulée *Premier amour*, qui est tout entière d'inspiration autobiographique.



1/4 de sang russe et 1/4 de sang russe = 1/2 de sang russe
1/4 de sang italien et 1/4 de sang français.

NOTES.

Travine ressemble au frère de M. Griset.

Sabine, née Monaldeschi, blonde avec de grands yeux lumineux et mobiles, petite bouche, petites oreilles, nez fin et recourbé, lèvres fines, légèrement entr'ouvertes, belles dents blanches, petites mains aux doigts blancs et un peu crochus, démarche vive.

Sa servante : la mulâtresse Judith.

A la promenade : la mouche et l'araignée[1].

Sabine a été quelque temps chez un magnétiseur.

Son père, vieux sculpteur. C'est un Italien, qui est venu vivre à Paris : il y modelait des statuettes libertines.

Sa mère, repasseuse, mourut de bonne heure; c'était une Française.

Sabine a vécu chez son père jusqu'à dix-sept ans. Il meurt... Séduction...

II. — L'ÉBAUCHE DU ROMAN

A. — DÉBUT DU ROMAN D'APRÈS LE CANEVAS PAR CHAPITRES.

Ce canevas par chapitres est inachevé. Il est précédé d'une liste de personnages, à la suite de laquelle on lit cette note : *Introduire une jeune fille française.*

1. Cette note se trouve expliquée plus loin par un passage du canevas sommaire : Travine, pris sous le charme de Sabine, sera comparé à la mouche prisonnière d'une araignée (voir pp. 23-24).

CHAPITRE I

Le 20 juin (nouveau style) de l'année 1867, à 2 heures de l'après-midi, Travine revenait par le chemin de fer de Fontainebleau à Paris. Dans le même wagon que lui se trouvent Sabine et le général de Valcourt. Sabine est en face de lui. Travine est troublé par ce voisinage; cette femme éveille en lui le désir sensuel, et en passant sous un tunnel il se dit : « Ce serait le moment de l'enlacer et de baiser ces lèvres! » A la sortie du tunnel, Sabine est debout, toute pâle et bouleversée, et elle dit aux autres voyageurs (en dehors du général de Valcourt, il y a encore un personnage insignifiant et une vieille dame) : « Ce monsieur (montrant Travine) s'est permis de m'insulter! » Travine se trouble, le général s'emporte : « Les gens bien élevés ne se conduisent pas ainsi. Madame, vous pouvez déposer une plainte, — et vous, Monsieur, vous voudrez bien descendre à la prochaine station; c'est moi, général de l'armée française, qui vous le dis » (ce général, d'ailleurs, est lui-même un libertin fieffé). Travine s'efforce de se justifier, — et n'y réussit pas. Il regarde Sabine comme éperdu, et elle, ayant changé de place, est assise, toute blanche encore et comme incertaine, sans prononcer une parole. Aux offres de service du général, elle ne répond qu'en hochant la tête.

Arrivée à Paris. Le général répète sa sévère remontrance. Travine s'enfuit à toute vitesse et sans relever les yeux... Sabine descend rapidement derrière lui. En rentrant chez lui, Travine a l'impression que Sabine le suit.

CHAPITRE II

Travine arrivé chez lui, se souvient qu'il a promis de dîner chez les Lanine. Description de cette famille. Comment il en a fait la connaissance à Moscou. Description de Travine lui-même. — Chapitre biographique.

CHAPITRE III

Dîner chez les Lanine. Madame Lanine fait la coquette. La silhouette de Betsy. Elles ont reçu une loge pour le Théâtre Français, envoyée par une relation nouvelle, le général de

Valcourt. Ce n'est pas la loge du général, mais celle d'une cousine à lui. Travine se rend lui aussi au Théâtre français, au parterre, puis il monte dans la loge, et le général de Valcourt le reconnaît. Saisissement de Travine. Le général venait justement de raconter l'histoire du wagon. Rires, qui n'ont d'ailleurs rien de blessant. Le général en aurait fait autant lui-même, et madame Lanine aussi trouve la chose toute naturelle. Betsy est choquée. A la sortie du théâtre, madame Lanine invite Travine à venir prendre le thé.

CHAPITRE IV

Le thé à l'hôtel Vouillemont. Conversation. Détails biographiques complémentaires sur Travine, madame Lanine et Betsy. Arrive le général qui entame une anecdote scabreuse. Betsy se retire. Tous se séparent. Travine passe une mauvaise nuit.

CHAPITRE V

Le lendemain matin, 21 juin, de bonne heure, Sabine apparaît chez Travine.

Elle aussi était la veille au théâtre, dans une loge grillée. Pourquoi? A l'en croire, elle aurait eu le pressentiment certain que Travine se trouverait là, et elle a tout vu. Elle croit fermement que Travine est amoureux de Betsy. Explication étrange, un peu fantastique même. Sabine propose d'écrire à madame Lanine une lettre par laquelle elle s'accusera (« bien qu'en vérité, mentalement, vous m'ayez enlacée »). Travine, un peu vexé, lui raconte les moqueries du général. Sabine lui confie quelques détails sur elle-même. Elle le prie instamment de venir la voir : « Oh ! si vous saviez... Je suis votre compatriote, bien que je ne parle pas russe; les sons de votre langue me sont si familiers, etc... ».

Elle s'en va soudainement, lui laissant une forte impression.

B. — Suite et fin du roman d'après le canevas sommaire

Madame Lanine suppose que Travine s'est laissé séduire par Sabine, et elle n'attache pas grande importance à la

chose si Travine doit devenir son amant, — mais s'il veut devenir le mari de Macha, c'est une autre affaire. « Je sens sa pensée m'envelopper comme une étreinte. Si vous saviez! »

Sabine prie instamment Travine de venir la voir. Elle s'en va.

Paraît Tchoubko, grand colporteur de potins, « fureteur[1] », qui a rencontré Sabine dans l'escalier. Il parle d'elle à Travine, sur qui Sabine a produit une impression singulière, mais forte (courte biographie de Travine).

Travine se rend chez les Lanine. Il trouve seulement la mère. Cigarettes. Il lui répond sans la regarder. Elle laisse entendre dans la conversation qu'il ne lui déplairait point... — mais Macha! Travine la quitte « très incertain[1] ».

Vers le soir survient Tchoubko... : il a appris quelques détails nouveaux. Entre autres, celui-ci : Sabine aurait été l'assistante d'un somnambule. Il emprunte de l'argent et se sauve (Sabine n'est pas une cocotte : elle a de l'argent; on dit qu'elle veut faire du théâtre, mais elle est dénuée de tout talent). Un vin mêlé de parfums.

Un jour passe, une absurde journée d'été.

(*Nota bene* : L'exposition... Travine s'y promène avec les Lanine. Décrire l'auberge russe, etc... Rencontre avec le général.) Le matin suivant, billet de Sabine (écriture étrange). C'est la négresse qui l'apporte. Devise caractéristique : au delà.

Il se décide à aller chez elle. Décrire l'appartement. La tante Santa. Souvenirs de Cipriano.

Grande conversation entre Sabine et Travine. Elle devine en partie sa vie (« vous êtes orphelin[1], etc. »). Elle lui raconte sa propre vie. Le garde à dîner. Vin mêlé de parfums, mets italiens surprenants. Il part à une heure avancée... Elle a pleuré, s'est conduite de façon étrange, mais il n'y a pas eu d'intimité. Elle évoque le souvenir de sa grand'mère, « princesse russe[2] » (les steppes russes).

Ensuite divers épisodes singuliers, hallucinations. La tante Santa : sa présence silencieuse, son attitude encourageante pour Travine. La négresse debout sur le seuil, accoudée, et la joue posée sur sa main. Odeur d'épices dans la chambre. Quand Travine part, il est comme enivré. Il promet à Sabine

1 et 2. En français dans le texte.

de faire avec elle, le lendemain, une promenade en voiture dans les environs.

Ici introduire la véritable histoire de Sabine. Son père est un sculpteur raté (les aigles et les statuettes clandestines) : quelques mots sur la mère. Santa sourde et presque muette (le royaume des fantômes). Sa vie.

Comment Sabine a connu « Monsieur Preuss »[1]. Juif rhénan, francisé à la façon de Schlesinger. Ses propositions à Sabine. Elle s'enfuit de chez elle. Diverses aventures. Puis elle tombe chez un somnambule (dans le genre d'Albert). Elle fait la connaissance de Charles (me définir à moi-même cet oiseau). Terriblement beau, et méchant avec nonchalance. Mort du père. Retour de Sabine avant cette mort. De nouveau, M. Preuss. Propositions. Elle les accepte. La scène de l'argent : — « Tenez, voilà, voulez-vous? »[1] Elle le repousse sans un mot. Vie à la villa. Idées de suicide incessantes. Santa suspecte tous les flacons. La clef des songes. Charles apparaît. Elle le reçoit secrètement.

La nuit du meurtre (Charles étrangle Preuss). Les obsèques. Ils veulent fuir ensemble. Charles vient en visite presque officielle, et Santa : *Chi e?* (*Nota bene* : paroles de Santa à Charles); mais Sabine, après un regard vers les mains de Charles, est saisie d'horreur. Elle entrevoit confusément quelque crime. Elle s'enfuit de nouveau avec Santa et vit dans un trouble continuel (ainsi elle sent passer Charles dans le voisinage et pâlit). Elle a déjà fait quelques allusions à cela dans une conversation avec Travine.

Le matin suivant. Un dimanche. Travine à l'église avec les Lanine (Macha la silencieuse), et Sabine est là aussi, mais il ne la voit pas. Un peu d'aigreur dans les rapports avec madame Lanine.

Promenade avec Sabine hors ville (jour heureux qu'avaient annoncé de bons présages). Comme chez Fredro. Et elle se montre exceptionnellement séduisante. Raconter la promenade en détail. Elle prouve à Travine qu'il n'aime ni Macha, ni madame Lanine. Il tombe sous le charme. Grands amis. Dîner dans un petit restaurant. Mais... à une conquête inutile de penser. Sabine n'admet pas qu'on y pense : aucune coquetterie sen-

1. En français dans le texte.

suelle. Travine revient chez lui dans un étrange état d'agitation.

Une semaine se passe en hésitations. Travine se dispose sans cesse à faire visite aux Lanine, et finit toujours par se rendre chez Sabine, de qui il finit par s'éprendre sans retour. Raconter ses visites. Finalement, il propose à Sabine de l'épouser. A son grand étonnement, elle refuse même cette proposition, ou tout au moins elle ne dit pas oui. Elle voudrait pourtant voir la Russie.

Diverses hallucinations. Une soirée surtout doit être étrange. Elle frémit, pâlit. C'est sans doute Charles qui passe à proximité. Visions.

Santa étonne Travine en devinant que dans sa famille il y a de l'épilepsie (mais ne le lui avait-il pas dit lui-même?). Sabine parle à Travine de la mère qu'il a perdue, et lui raconte aussi comment sa mère, à elle, est morte. Elle lui montre le portrait dessiné par elle de cette mère qu'elle n'a jamais connue, un portrait que son père a trouvé extraordinairement ressemblant et a même utilisé pour un buste.

Elle lui parle des rêves (les tables tournantes la font rire; par moments, elle doit paraître d'un scepticisme presque cynique).

Travine, lui, croit vivre dans un rêve (scène au cours de laquelle il assomme à moitié Tchoubko : ne pas l'oublier). *Nota bene* : Tchoubko a toujours les joues sales, un toupet gras et pommadé, et il grasseye quand il parle français, comme Chtcherban.

Influence de Sabine sur Travine. Elle ne permet jamais qu'il paye pour elle. *Nota bene* : Conversation de Travine avec Santa la sourde, qui lui conseille d'épouser Sabine. Promenade au Bois de Boulogne : il voit une petite araignée verte tenant une grosse mouche jaune. Rencontre, imaginaire, mais ayant toute la force d'une rencontre réelle, avec Charles.

Travine cesse de savoir quand elle ment ou ne ment pas. Elle-même ne le sait pas toujours. Rêve de Travine à propos du meurtre. Un soir, conversation qui achève Travine. Sa terreur : « Ne me prenez-vous pas pour Lady Macbeth? Vous pouvez baiser ces mains ». Il les prend, mais ne les baise pas, et il la regarde avec surprise et non sans effroi (raconter ici, ou avant, comment Charles regardait le cou de Preuss).

Travine quitte Sabine dans une sorte de stupeur alanguie.

Le lendemain matin, lettre de Sabine. Elle annonce qu'elle part en voyage : « Je ne suis pas une aventurière, vous en savez quelque chose[1] ». *Nota bene* : Ne pas oublier que lui-même croit à la *fatalité* qui l'a poussée vers lui. Un bracelet, la seule chose qu'il ait payée et qu'elle ne renvoie pas.

Il sort pour aller chez elle, regarde de la rue les persiennes fermées, et il ne se décide pas à entrer. Flâne toute la journée à l'Exposition pour voir s'il ne rencontrera pas les Lanine. Rencontre avec Tchoubko, avec le général. Les Lanine ne se montrent pas.

Le lendemain, nouvelle lettre de Sabine (ironique : l'araignée lâche la mouche, etc. Santa vous salue, et elle vous répète son conseil : voyager dans le midi, vous purifier soigneusement de tout ce qui vous a été nuisible, — et, là-bas, prendre une décision).

Travine va chez les Lanine. Elles viennent de quitter Paris. Travine part aussi.

Un an plus tard, à Moscou, il retrouve madame Lanine et Macha. Il épouse Macha. « Vous cesserez de m'aimer, mais, moi, je ne cesserai jamais de vous aimer ». Bonne jeune fille russe, dans le genre de la princesse Lvova. Il reçoit la veille de son mariage le bracelet de Sabine. « Pour votre femme, et, si elle n'en veut pas, — pour les pauvres[2] ».

Rencontre avec Tchoubko. Sabine vit maintenant avec le prince V. — tout le monde le sait. Auparavant Tchoubko a pourtant raconté que, sur le point de quitter Paris, il a déjeuné chez la comtesse N..., et qu'elle lui a montré sa correspondance avec Travine. Travine ne sait que croire, et il répète : « Qui est-elle? que fait-elle?... » Mais, à ce moment, sa femme entre, un bébé dans les bras, et il pense seulement : « Eh, que le bon Dieu la bénisse! ». Et, depuis ce jour, il n'a jamais plus pensé à Sabine.

IVAN TOURGUÉNEV

(Traduit du russe par ***[3]).

1 et 2. En français dans le texte.

3. Le texte russe vient d'être publié pour la première fois d'après le manuscrit conservé à Paris : voir *Manuscrits parisiens d'Ivan Tourguénev, notices et extraits*, Paris, Champion, 1930.

LE CHÂTEAU DE VERSAILLES

SOUS LOUIS-PHILIPPE

Il est incontestable — toutes réserves faites sur les questions de goût et d'esthétique — qu'une partie de l'intérêt grandissant du public pour Versailles est éveillée par la présence, dans la majestueuse mais un peu lointaine demeure de la Monarchie, du musée historique consacré, par le roi Louis-Philippe, « A toutes les Gloires de la France ».

L'idée de réunir, dans cet incomparable monument, un ensemble d'ouvrages, évocateur impartial et complet de tous les fastes de notre passé, est de celles dont la réelle grandeur ne se discute pas : elle reste, après un siècle bientôt, généreuse, féconde et même originale sans conteste possible. Malheureusement, la réalisation de cette pensée fut loin d'être également heureuse; le Roi et ses conseillers firent preuve de plus d'intelligence que de goût en la circonstance. Dans l'ensemble, cependant, on se montre plutôt indulgent en leur faveur, compte tenu de l'intention et du mérite généralement attribué par l'opinion à Louis-Philippe d'avoir sauvé le Palais de la ruine.

D'autre part, l'œuvre de la Monarchie de juillet est loin d'être demeurée intacte jusqu'à nous. Elle est insensiblement entrée à son tour dans le passé et les changements apportés, depuis trente années, ont abouti à la création d'un nouveau musée historique, très différent de l'ancien; il semble qu'on attribue parfois les mérites certains de l'actuel au précédent.

En réalité, l'histoire connue du Palais de Versailles s'arrête

aux jours tragiques de la Révolution et les jugements courants ne reposent, depuis lors, que sur des traditions où le sentiment et les raisons subjectives tiennent lieu d'informations. S'il existe peut-être, en effet, d'autres monuments du passé qui, plus que Versailles, inspirent une admiration enthousiaste et lyrique, qui l'emportent peut-être en émotion et en séduction, il n'en est point assurément qui nous donnent davantage le sentiment de la beauté parfaite, ni surtout qui, par un singulier privilège, soient demeurés ainsi perpétuellement associés à la vie intellectuelle et artistique des générations; et le dernier secret de Versailles est apparemment cette merveilleuse harmonie qui a survécu non seulement aux ruines du temps, mais à la collaboration incessante et souvent peu discrète des époques les plus opposées dans leur goût.

Quoiqu'il en soit, on demeure surpris du petit nombre d'ouvrages jusqu'ici publiés sur le Palais de Versailles au XIXe siècle. Pour le Musée, un seul catalogue, d'ailleurs excellent — en dépit des erreurs inévitables — celui d'Eudore Soulié, mais non réimprimé et, depuis longtemps, épuisé; il illustre l'album de Gavard et les deux ensemble nous permettent de reconstituer le Musée de 1837. Mais, pour le bâtiment, rien...

Il s'en faut, cependant, que les sources fassent défaut. Des centaines de liasses, conservées tant aux Archives Nationales qu'au service d'architecture du Palais, permettront sans doute un jour de faire, conjointement avec les mémoires et journaux, l'histoire du domaine depuis 1789; mais, à l'heure actuelle, elles sont toutes inédites et même inexplorées; il est vrai que leur caractère technique les rend d'un accès assez difficile et qu'elles ne sauraient être utilisées que par des travailleurs déjà familiers avec le Palais de jadis et d'aujourd'hui.

Cependant, au cours de longues recherches, nous avons eu nous même l'occasion de rencontrer un document d'un intérêt particulier, en ce qu'il unit à la précision documentaire un tour original et souvent fort piquant; c'est un journal tenu, de 1833 à 1848, par Frédéric Nepveu, architecte de la liste civile, chargé en cette qualité de la conduite des travaux de Versailles.

A partir du mois d'août 1833 et jusqu'aux derniers jours de son règne, le roi Louis-Philippe vint à Versailles ordonner et contrôler par lui-même chaque détail des travaux en cours; peu d'œuvres furent à ce point dirigées par un souverain; le monarque ne se contentait pas de tracer des programmes et de juger, il entrait personnellement dans les plus menus détails. En quinze ans, il passa sur les chantiers de Versailles plus d'une année entière; ce fut son plus cher délassement. Or, à l'issue de ses trois cent quatre-vingt-dix-huit visites, l'architecte Nepveu rédigea un procès-verbal détaillé de toutes les décisions prises sur les lieux, consignant non seulement les faits, mais tous les incidents un peu notables et surtout rendant compte des raisons qui avaient motivé chacun des arrêts du Roi. Cette pièce était officiellement destinée au directeur des bâtiments de la liste civile — M. Dubuc pendant presque tout le règne — mais elle passait également sous les yeux du Roi — ainsi qu'en témoigne plusieurs fois Nepveu — désireux de réfléchir à loisir, entre ses visites, aux problèmes en suspens. Cette correspondance revêt une importance administrative particulière parce qu'elle est destinée à fournir la justification de demandes de crédits considérables, les nombreux ordres donnés par le Roi entraînant fréquemment des modifications sensibles dans les prévisions des budgets; et comme il s'agit de la fortune propre du Roi aucun contrôle ne s'exerce sur ses décisions.

En administrateur ordonné et prudent, M. Nepveu ne manqua pas de conserver par devers lui un double strictement conforme de ses rapports. Malgré cela, ni l'un ni l'autre de ces documents ne figure dans des archives publiques. C'est Nepveu lui-même qui, dans des conditions mal définies, prit soin de leur conservation. L'original, qu'il avait repris en sa possession — on ne sait par suite de quelles circonstances — fut offert ensuite par sa veuve au duc d'Aumale et entra ainsi à Chantilly; la minute, demeurée la propriété personnelle de Nepveu, fut léguée par lui avec sa bibliothèque à son ancien collaborateur au château de Versailles, l'inspecteur Favier; elle est heureusement venue ensuite entre les mains d'un collectionneur versaillais aussi généreux

qu'averti, M. Henri Grosseuvre, et, grâce à lui, elle fera retour au service d'architecture du Palais.

L'ensemble de ces rapports constitue quatre gros volumes in-folios. Nepveu avait la plume facile, d'ailleurs pittoresque et il se plaisait à multiplier d'une part les formules solennelles, à accumuler d'autre part les plus menus détails; son journal n'est pas une sèche énumération d'ordres reçus, mais un tableau vivant, et souvent passionné, des longues visites royales.

Il ne faudrait d'ailleurs pas conclure de cet intérêt incontestable que les documents Nepveu sont d'un abord agréable et facile. Les traits significatifs s'y trouvent noyés parmi d'infinies et futiles considérations; les renseignements documentaires y paraissent sans autre ordre que le hasard des visites; en outre l'architecte écrit non pour le public, mais pour quelqu'un qui dispose de nombreux documents et qui est supposé connaître parfaitement les aîtres, de telle sorte qu'à chaque pas, il convient d'interpréter des textes fort complexes, par là même de choisir et souvent de juger...

A défaut d'une publication intégrale impossible, nous avons nous même entrepris de donner ailleurs — ce sera l'objet d'un très prochain fascicule de la *Revue de l'Histoire de Versailles* — une analyse aussi fidèle et complète que possible de ces textes : les futurs historiens de Versailles disposeront ainsi d'une source abondante et fidèle de documentation; mais nous avons pensé en outre que, dès à présent, et en dépit du manque de documents publiés, il ne serait pas sans intérêt de tenter, avec toute la prudence et la modération nécessaire, de tracer une esquisse de ce qui se fit sous le Roi Louis-Philippe à Versailles pour la création du Musée Historique ainsi que des conséquences qu'eut ce noble dessein pour la conservation du monument.

Dans le courant de l'été de 1833, le roi des Français entreprit un voyage à travers les riches provinces de la Normandie; après un long circuit par la vallée de la Seine, le Calvados et le Cotentin, parmi l'accueil enthousiaste de ces populations laborieuses et loyales, il se rendit à Cherbourg, pour y passer solennellement en revue la flotte française reconstituée. C'est aussi de cette ville que fut daté l'acte solennel qui destinait

Versailles à une renaissance véritable. Le 1er septembre, le Roi plaça sa signature au bas d'un long rapport de M. de Montalivet, intendant général de sa Liste civile, et il approuva les grandes lignes d'un plan de conversion du monument en musée et bibliothèque.

Pour donner plus d'éclat à cette décision, on inséra le dit rapport au *Journal Officiel* du 5 septembre, bien qu'à vrai dire Versailles, affecté par la Loi constitutionnelle du 2 mars 1832 à la jouissance personnelle du Roi, ait été rattaché, sous son seul contrôle, à l'administration de sa Liste civile et qu'en réalité il n'ait pu s'agir en l'espèce que d'une détermination particulière. Quelques réserves qu'appellera d'ailleurs le bilan de l'œuvre accomplie, c'est un point qu'on ne saurait à aucun moment perdre de vue; des erreurs graves ont pu être commises, le désintéressement du Roi doit être mis à son actif.

Ces lourds sacrifices, ainsi que l'éclat particulier dont s'entoure dès le début l'entreprise, témoignent de la haute portée qui s'attache pour le souverain à ce grand dessein. Il s'agit vraiment à ses yeux d'un don fait par lui à la France; Versailles, siège de la Monarchie, berceau de la Révolution est destiné à devenir non seulement un des trésors artistiques de la nation, mais le symbole visible de la réconciliation nationale; en outre le Roi vise un troisième but, particulièrement important à ses yeux, il s'efforce de dégager ici les sources profondes de sa dynastie dans le passé.

Dessein habile autant que généreux, mais en somme tout à fait légitime, aucune discussion ne saurait s'instituer sur ce point. Il n'en va pas de même malheureusement des moyens adoptés pour le remplir.

En quinze années, aucune partie du Palais ne demeura intacte; progressivement, tout le bâtiment se trouva pris dans un vaste système de salles de musée modernes. Sur plus de quinze millions dépensés à Versailles de 1833 à 1848, la part des travaux d'entretien et de sauvegarde est tout à fait minime, c'est de conversion et de transformation qu'il est partout question dans les rapports Nepveu et non de conservation. Aucune ambiguité sur ce point dans les volontés du Roi, il a nettement assumé la responsabilité des travaux accomplis.

Il fallut quelques tâtonnements pour mettre au point le vaste programme qu'on ne parvint qu'à peine à remplir, faute de temps et surtout de ressources. Les premières prévisions fixaient à neuf mois et à 250 000 francs les prévisions de travaux; le chiffre des dépenses monta d'ailleurs en quelques semaines à 730 000 puis à 1 100 000 francs — qui font bien dix millions de nos jours — et c'est quinze ans et quinze millions qu'il faudra... pour ne pas achever. De tout temps Versailles a été un morceau de Roi. « Qui disait Versailles, disait de l'or » suivant l'expression de Nepveu.

Le premier dessein fut de placer dans le Palais un musée de peinture et de sculpture uniquement consacré aux faits militaires; à ce moment, en 1833, c'est la future Galerie des Batailles qui fait le centre du projet et l'Aile du Midi seule doit être convertie en Musée, le Corps central est sans destination bien définie et l'Aile du Nord paraît devoir abriter des dépôts de livres ou d'archives. Le parti de commémorer par l'image tous les fastes de l'Histoire de France ne se dégagera que plus tard — on songeait d'abord à se contenter d'un petit nombre de tableaux et à inscrire les noms des grands hommes de guerre sur des tables de marbre ou de bronze —, lorsque le Roi, encouragé par ses premiers essais, verra se préciser à la fois son dessein général et ses conceptions en matière de présentation de salles de Musée. Prévue d'abord pour 1834, remise à 1835, ajournée jusqu'en 1837, l'inauguration ne marquera plus qu'une étape, suivant l'expression même du Roi, qui déclarera à l'architecte, le soir de cette fête, que « malgré tous les travaux exécutés il ne devait pas songer à se reposer de ses fatigues et qu'il n'y avait encore que les deux tiers de la besogne de faite ».

On était donc parti en 1833 sur un programme restreint; à vrai dire même, les premiers ordres qui parvinrent à Versailles, dans les derniers jours d'août 1833, furent seulement des ordres de démolition : la suppression de tous les planchers d'entresol, du rez-de-chaussée de l'Aile du Midi. En même temps que cet ordre, donné le 29 août, le Roi faisait part de son intention de venir personnellement sur place, au retour de Cherbourg, le 12 septembre, afin d'arrêter sur les lieux le parti définitif à prendre. La transformation de la

Salle des Gardes (future Salle du Sacre) au premier étage était en outre prescrite suivant des dessins approuvés.

Tout rempli de l'importance de sa mission, l'architecte prenait la plume, dès le 8 septembre, pour rendre compte à son chef de la rapidité de ses travaux. En moins de huit jours, toute l'Aile du Midi avait été débarrassée des boiseries, glaces, ferronneries, qui l'encombraient, on avait pris, « autant que possible », les précautions nécessaires pour que « les démolitions accélérées » soient accomplies avec le plus d'ordre possible; bref, le Roi pourrait juger de l'état des gros murs, qu'il conviendrait sans doute de conserver.

On répète parfois que ce qui a ainsi disparu — les boiseries ayant été par la suite presque toutes brûlées — était d'une valeur d'art médiocre. Il s'agissait pourtant ici d'appartements affectés à des Princes du sang et de nombreux textes de mémoires vantent la beauté des pièces qu'ils occupèrent au Palais. Qu'on lise d'autre part, quelques années plus tard, dans le journal de Nepveu, le récit, encore plus bref, de la suppression des boiseries dans le Grand appartement de la Reine, ou celui de la suppression des petits appartements placés, dans ce qui forme aujourd'hui la Galerie basse, au rez-de-chaussée du corps central, ou encore la destruction des boiseries de l'attique Richelieu — où trois pièces conservées de l'appartement de madame de Pompadour, témoignent encore de la qualité des intérieurs supprimés — pour se convaincre de l'étendue des pertes subies pour la connaissance des arts décoratifs du XVIIIe siècle.

Aucun fait n'est de nature à accuser davantage l'abîme qui sépare deux points de vue, celui du Roi et de ses conseillers et le nôtre, en matière de respect et de conservation des monuments. C'est une idée qu'il faut avoir sans cesse présente à l'esprit. Nous traitons aujourd'hui les monuments suivant des méthodes érudites, non d'artistes mais d'archéologues, dont la définition est précisément, par un singulier paradoxe, la conquête de cette même époque qui ravagea Versailles.

Des documents Nepveu se dégage ainsi nettement cette notion essentielle que l'origine des bouleversements formidables qui transformèrent radicalement Versailles est le résultat de l'application impitoyablement logique d'une cer-

taine conception des nécessités particulières à un Musée. De philosophique et abstrait notre sentiment de l'histoire s'est fait pittoresque et sensible; au lieu de poursuivre une représentation rigoureusement ordonnée des événements nous sommes sollicités désormais par les objets pittoresques qui nous permettent d'évoquer l'atmosphère fugitive de chaque époque. Aussi bien, avant de distinguer fallut-il raisonnablement reconnaître et classer, et le sentiment historique n'a pas fini, sans doute, d'évoluer. Détruisant le Palais pour réaliser leur dessein, le Roi et ses conseillers nous paraissent comme atteints d'une véritable aberration, mais il faut bien voir encore qu'ils étaient tout simplement dans la tradition d'une époque que nous jugeons aujourd'hui seulement révolue. Louis XV et Gabriel détruisant, en 1749, le degré des Ambassadeurs, s'apprêtant à raser la moitié du Palais, ne nous semblent dignes de plus d'indulgence que parce qu'à leur tour, et surtout ailleurs, ils furent créateurs de beauté. Fontaine et Nepveu étaient, en tant que techniciens, dans l'état d'esprit des hommes du grand siècle qui brisèrent les vitraux des cathédrales gothiques, placèrent dans le chœur des autels rococo, au talent près... Il est vrai qu'en art, au contraire de la morale, il n'y a que les résultats qui comptent.

Un autre point d'ordre général se trouve également éclairé par le journal de Nepveu. Une opinion assez courante est que, si le Musée prête à certaines réserves, Louis-Philippe a du moins le mérite d'avoir sauvé Versailles. A cet égard le témoignage non suspect de l'architecte est formel, il révèle ce qu'une connaissance même très sommaire des archives inédites démontre, à savoir l'excellent état où les précédents régimes avaient laissé les bâtiments. Nous n'ignorons rien des projets redoutables de l'Empire, du moins doit-on proclamer que c'est lui qui consacra des budgets importants à la sauvegarde de Versailles, restaurant, malgré l'erreur du Pavillon Dufour, les couvertures et les façades sur le Parc — travail considérable — à ce point que Louis-Philippe put consacrer toutes ses ressources aux embellissements. De son côté la Restauration avait reconstitué les intérieurs, au moins dans tout le corps central. Il faut laisser à chacun sa juste part.

Faute de pouvoir ici raconter quelle suite d'expériences

et de tâtonnements répétés permit au Roi de dégager d'une manière définitive ses idées en matière de muséographie, nous voudrions du moins, avant de dresser le bilan des transformations opérées, définir encore les quelques grands principes suivant lesquels se poursuivit bientôt l'ouvrage : ils laissent deviner la forme abstraite et idéale suivant laquelle le Monarque entendit refondre l'immense demeure. Il y en a trois essentiels, qui ont trait : à l'éclairage, à l'encastrement des tableaux dans les murs et à la constitution de galeries aussi développées que possible.

Le premier de ces principes fut découvert et formulé par l'architecte dès les premiers jours. Lors des toutes premières études, Nepveu, soucieux d'aménager dans les galeries de pierre de l'Aile du Midi des salles de sculpture aux différents étages, avait envisagé la nécessité d'améliorer l'éclairage de ces longs corridors jusqu'à ce moment réservés au service des appartements sur le parterre. Il avait suggéré, au mois d'août 1833, une mesure décisive, qu'il mettra plusieurs fois encore en avant par la suite : l'arasement, au niveau des cordons du premier étage, de tous les corps de bâtiments situés sur la rue de la Surintendance (aujourd'hui rue Gambetta). Cette solution, un peu radicale, fut ajournée en prévision surtout du moment où l'on pourrait créer sur ce point, parallèlement à la Galerie des Batailles, une Galerie du Mérite Civil. On se contenta, durant l'hiver de 1833, de substituer aux croisées à petits carreaux, qui règnaient partout jusqu'alors, des menuiseries modernes à grands carreaux. On essaya d'abord sur quelques fenêtres, puis on étendit l'opération à des parties considérables du Palais : toute l'Aile du Nord sur le Parc (remise cette année même à petits bois) par quoi une fâcheuse disproportion fut introduite dans l'ordonnance si parfaite des façades. D'une manière générale d'ailleurs on ne tient pas compte de l'effet produit du dehors par les travaux; on est tout au Musée.

La substitution des grands carreaux aux petits n'apportait qu'une solution de fortune au problème de l'éclairage. La création de verrières laissant tomber le jour de haut apparut très tôt désirable. Primitivement la galerie militaire qui allait occuper le premier étage de l'Aile du Midi pouvait

prendre jour sur le parc, elle ne devait entrainer, contrairement à ce qui fut fait en 1836, ni le bouchement des fenêtres par une rangée de toiles, ni la transformation du système des couvertures. Les grands tableaux devaient seulement occuper le mur du fond, et une voussure, créée aux dépens de l'étage supérieur. Les documents qui nous sont parvenus ne permettent pas d'établir en toute certitude qui, de Nepveu ou de Fontaine, eut l'idée, d'ailleurs hardie pour l'époque, de l'immense verrière que chacun connaît. Du coup, non seulement toutes les divisions intérieures du premier étage et de l'attique, mais la toiture même fut enlevée et l'on créa un état particulièrement déplorable pour l'aspect d'ensemble du Palais vu du dehors. D'autant que, quelques années plus tard, on ne manqua pas de recourir au même système de verrières pour assurer l'éclairage de l'attique Chimay, au-dessus des Grands Appartements de la Reine. Il ne s'en est fallu que d'un peu d'argent que des salles analogues n'aient trouvé place de l'autre côté du corps central, au-dessus des Appartements du Roi et qu'ainsi la façade de Mansart n'ait été tout entière surmontée d'un comble de verre! Ajoutons encore que l'amour des toitures vitrées entraîna, dans l'Aile du Nord, avec la construction, sur la rue des Réservoirs, des salles d'Afrique, dans le Pavillon du Roi, un remaniement général des combles; les hautes toitures qui rattachaient l'Opéra et la Chapelle ont été abaissées pour le plus grand dommage de l'ensemble.

Les techniciens eurent la plus grande part dans ces décisions, mais à vrai dire les verrières sont une des conséquences de l'engouement extrême qui se manifeste à Versailles pour les galeries. Nous verrons, en dressant le bilan du règne, les conséquences qu'entraîna, pour chaque corps de bâtiment, le désir du souverain de se rapprocher, dans la plus grande mesure possible, de cet idéal : deux galeries uniques par étage, l'une sur les cours, l'autre sur les jardins, du sous-sol à l'attique, et, aux deux extrémités, à l'Opéra et à l'Orangerie deux escaliers permettant de communiquer aisément d'un étage à l'autre. Ainsi le visiteur pourra suivre dans son ordre logique l'exposé qui se prépare des fastes de notre histoire.

Il faut voir le Roi lui-même conduisant ses visiteurs. Jusqu'en 1836, il n'est accompagné que de ses conseillers,

il garde le secret pour son œuvre, désireux de saisir, le jour de l'inauguration, l'esprit public. Mais lorsqu'il faut se rendre à l'évidence et remettre ce grand jour, il se plaît du moins à lever un coin du voile pour des privilégiés. Les membres de la famille royale d'abord, puis des artistes, des hommes de loi, des diplomates, des généraux. Thiers, premier ministre, le premier, puis Horace Vernet et Dupin, président de la Chambre. « M. Horace Vernet, écrit Nepveu, au retour d'un long séjour en Italie, est resté étonné et satisfait des grandes dispositions ordonnées par Sa Majesté. Le jugement de l'homme de loi m'a semblé aussi très favorable, je ne pourrais cependant le garantir, car je comprends peu ce qui se dit seulement par la parole. » Quelques jours plus tard, le Roi, la Reine et la famille royale, font, de deux heures et quart à six heures, les honneurs du Palais au prince de Talleyrand, accompagné de la duchesse de Dino. Ce fut un véritable vernissage, et une petite apothéose intime qui ne dut pas déplaire au vieillard.

Plus tard, même après l'ouverture, le Roi reste fidèle à cette coutume de faire lui-même les honneurs de Versailles. Les visites durent des heures, de une heure après midi jusqu'à six, sept heures du soir. Le Roi, malgré son âge, n'est jamais las; mais il fait asseoir ses hôtes dans des fauteuils, placés sur des plateaux roulants que traînent des valets de pied. Souvent la visite s'achève aux flambeaux. Un tableau du Musée de Versailles, dû à Vinchon, a conservé ce souvenir.

La troisième grande idée directrice intéresse directement la présentation des tableaux. On se demande qui eut la singulière pensée de faire encastrer dans les murs tous les tableaux d'un Musée; l'exemple des palais italiens pouvait être retenu — toute réserve faite sur la qualité des peintures et sur le choix des sujets — pour les grandes toiles qui décoraient tout un panneau, mais il s'agit ici d'un parti uniforme qui s'applique aussi bien aux petits tableaux qu'aux grands et qui les associe tous dans d'extraordinaires systèmes de quadrillages moulurés. C'est un luxe qui paraît indispensable; dans certains cas d'extrême urgence seulement, et à titre provisoire, le Roi permet la présentation de tableaux « accrochés dans des cadres ». Quelques parties du Musée,

où l'on ne va guère, le rez-de-chaussée de l'aile du Midi, l'aile du Nord, sans parler de la Galerie des Batailles, ont seules désormais conservé cette présentation extraordinaire. On peut dire que, de ce fait, le musée Louis-Philippe est en voie de disparition totale, car le Roi considérait cette forme de présentation comme absolument essentielle à son dessein.

La réalisation de ce parti n'alla pas sans de grandes difficultés. Il repose sur cette conception singulière qu'un immense musée fait véritablement sur mesure, et sur mesure dans l'abstrait, puisqu'on passe à la fois commande, le même jour, des toiles et des chassis qui doivent les encadrer exactement, que la réalisation matérielle de ces deux éléments doit se poursuivre simultanément, suivant des instructions précises données à l'architecte et aux peintres, qui par ailleurs demeurent sans rapports directs les uns avec les autres. On conçoit que la réalisation de ce dessein idéal ait rencontré, dans la pratique, quelques difficultés, d'autant qu'aucune règle administrative précise ne subordonnait l'un à l'autre aucun des deux services d'architecture et du musée. En pratique, tandis que l'architecte ne pouvait faire entendre sa voix que durant les visites royales, le Musée, en la personne de M. de Cailleux, approchait journellement le Roi. De là le drame secret dont on perçoit à chaque instant les échos sous la plume de Nepveu. On ne saurait le passer sous silence car les conséquences en furent lourdes esthétiquement et financièrement.

S'il faut en croire Nepveu, c'est lui qui exécutait scrupuleusement les ordres donnés et qui, dans la confection de ses châssis, observait les mesures convenues. Toujours est-il que, à l'arrivée de chaque commande, la plupart des toiles ne s'adaptaient pas aux cadres. Les incidents naquirent à l'occasion des premiers travaux, simultanément au rez-de-chaussée de l'aile du midi et à la salle du Sacre. Cette fois-là — ce fut la seule — on mit les tableaux à la mesure des cadres. On avait réservé, au milieu du plafond de cette dernière salle, la place du tableau qu'on y voit encore. « Allégorie au 18 Brumaire », par Callet. Or, l'ouvrage presque terminé, il se trouva que la toile, arrivant sur place, était plus petite que les mesures données. Aussitôt on décida de l'agrandir, dans tous les sens, des alaises nécessaires. Cependant elle devait courir encore

les plus étranges aventures. Deux alaises avaient été préparées pour l'allonger, elles seraient peintes sur place, mais simultanément il fallait aussi la rétrécir. Or, nonobstant toutes objurgations de l'architecte, un ouvrier de la Direction des Musées, venu exprès à Versailles, coupa 14 à 20 centimètres de chaque côté. C'était exagéré et il fallut s'y reprendre à trois fois pour mettre la toile à la bonne mesure. En réalité l'architecte redoutait par-dessus tout de voir, sur ce point, le Musée intervenir de trop près dans l'achèvement de la salle. Au rez-de-chaussée de l'Aile, des tableaux furent agrandis ou rétrécis sans difficultés.

De nouveaux incidents surgirent dès que le Musée eut pris quelque importance du fait des remaniements incessants que, d'accord avec le Roi, il apportait sans cesse dans la distribution des tableaux; Nepveu trouvait à vrai dire tout naturel de ne voir décider de la place d'une œuvre d'art qu'une fois celle-ci réalisée et amenée à pied d'œuvre, mais, sur ce point, il n'obtint jamais gain de cause et jusqu'au dernier jour les toiles furent commandées simultanément avec les chassis. Nepveu crut un moment avoir trouvé la solution de ces difficultés, sans cesse renaissantes, dans l'invention subtile des « chassis mobiles ». Il montait ses encadrements avec languettes et crémaillères de manière à pouvoir se conformer ensuite aux circonstances. Ces châssis étaient bien entendu fort coûteux, mais qu'était-ce auprès des perpétuels bouleversements du Musée; le « mouvement des tableaux » compte pour 12 000 francs en 1838, pour 25 000 en 1836. Ce fut d'abord du ravissement; mais l'ingénieux architecte s'était pris à son propre piège. Ces facilités nouvelles ne firent qu'engager le Musée à multiplier les remaniements, le Roi lui-même ne s'arrêta plus à placer aucun tableau sans l'avoir au préalable essayé en deux ou trois places, si bien qu'en peu de temps les châssis à coulisse, trop souvent maniés, furent inutilisables.

Même après que la présentation du musée eut été achevée, cette question des encastrements de tableaux demeura pour l'architecte une source perpétuelle de soucis. On ne déplaça plus seulement les toiles mais des salles entières, d'un seul morceau. Au début du règne, par exemple, une série, d'ail-

leurs fort intéressante, de tableaux destinés à commémorer les fastes de notre marine, avait été demandée au peintre Gudin; ces œuvres avaient été placées au rez-de-chaussée de l'aile du nord, dans quatre petites salles aménagées dans le corps de bâtiment entre deux cours, reliant la galerie de pierre et les salles sur le Parc à la salle des Croisades, installée sur la rue des Réservoirs, au centre de l'Aile. Un jour vint, en 1842, où le Roi voulut compléter cette salle, considérée par lui comme singulièrement réussie et où il fallut déménager les Gudin : on les placerait dans l'attique du Midi qui s'achevait alors et où, en vérité, ils seraient mieux éclairés et plus à leur rang. Les difficultés vinrent de ce qu'on entreprit de transporter, non seulement les toiles, mais aussi les châssis décorés d'arabesques spécialement conçues pour accompagner les peintures. Or, « les peintures occupaient dans les anciennes salles de l'aile du Nord, 483 m² 30 et l'on ne disposait à l'attique que de 457 m² 35. Mais « avec un peu d'ingéniosité et beaucoup de lattis et de petit bois », on devait parvenir à transporter toiles et encadrements d'un seul mouvement. Deux ans plus tard, après d'innombrables avatars, les Gudin quittaient brusquement l'attique du Midi pour le Pavillon de Monsieur, mais les châssis cette fois étaient totalement disloqués.

En réalité, le conflit est entre deux conceptions, celle de l'architecte qui considère la présentation des salles comme le but essentiel, et celle du Musée, qui sacrifie tout aux tableaux et pour qui l'architecte n'est qu'un metteur en œuvre. De plus en plus c'est à la seconde que se rallie le Roi et ce sera le tourment profond de Nepveu, qui a le sentiment de la dignité supérieure de son art. A la fin du règne il marquera un jour sa protestation indignée contre les empiétements misérables du Musée. Il s'agissait, ce jour-là, de trouver, au rez-de-chaussée du principal corps, dans les salles dites des Maréchaux, l'emplacement de deux toiles supplémentaires pour les portraits de deux nouveaux dignitaires. Nepveu insistait pour, qu'en prévision de l'avenir, on s'efforçât, non de glisser les deux nouveaux cadres parmi les autres, au détriment des voisins, mais de prendre un parti plus définitif et d'organiser une salle supplémentaire. « Malheureu-

sement, aidé du général Dumas, M. le Directeur des Musées, qui juge peut-être qu'une salle de Musée doit, comme une bibliothèque, avoir d'autant plus de valeur et de mérite qu'elle contient plus de livres et bien serrés les uns contre les autres, a vu jour, à travers deux grands panneaux d'anciens lambris des quatrième et cinquième avant-dernières salles, de trouver deux places de plus, bien étroites, mais qu'importe. J'ai donc reçu du Roi l'ordre d'exécuter cette disposition, qui entraîne le déplacement des quarante-cinq derniers portraits et entre autres ceux des maréchaux Saint-Cyr et Suchet dont les toiles plus étroites devront être élargies pour venir occuper un cadre plus large. » Nepveu obéit, une fois de plus, mais il présente sa défense pour l'avenir, « où l'on regrettera de n'avoir pas laissé une marge convenable à une suite remarquable de portraits de dignes maréchaux obligés de s'aligner tous debout, les coudes au corps, l'un contre l'autre ». M. de Nolhac a mis fin, voici une trentaine d'années, à ce gênant coude à coude; bien peu se souviennent même encore de l'aspect de ces salles, triomphe du Musée Louis-Philippe.

***

Très vite l'effort du Roi et de ses collaborateurs s'était porté, après les premiers tâtonnements du début, sur l'ensemble du Palais; moins de six mois après le début des travaux, il était acquis que tout le monument serait consacré au musée et que les moyens divers, imposés par la variété des lieux, n'auraient d'autre objet que d'imprimer en définitive au monument cette rigoureuse uniformité qui paraissait indispensable alors dans un Musée et des galeries bien ordonnées.

Ayant dans l'esprit la figure idéale de ce Musée, conforme aux grands principes que nous avons tenté de définir, le Roi et ses conseillers firent preuve d'une remarquable continuité de desseins et d'une prévision singulière. Les documents Nepveu permettent au curieux d'entrer dans le détail des transformations opérées, tour à tour ou simultanément, dans toutes les parties du Palais pour le rapprocher méthodiquement de ce plan idéal. Mais, pour le lecteur qui n'a pas

une familiarité parfaite avec les lieux, il semble plus frappant de dresser le bilan de l'œuvre de transformation accomplie en quinze ans, en considérant tour à tour les parties essentielles du Palais : le corps central et les deux ailes. Ce point de vue est non seulement commode, mais conforme à l'esprit même du monument, dont chaque élément avait été à l'origine conçu pour des fins et avec un caractère particulier. Ce n'est que par l'application d'une volonté arbitraire qu'on a pu tenter de les confondre et il est tout à fait remarquable de constater qu'aujourd'hui encore on retrouve, à travers le Musée, l'empreinte ineffaçable et vraiment souveraine des créateurs.

L'une des premières décisions prises par le Roi, dès 1833, visait à la transformation en salles de Musée des pièces situées au rez-de-chaussée du corps central, sur le parc. Elles sont d'abord destinées à recevoir une suite de tableaux d'histoire de « moyenne dimension ». Sur leur état de conservation, le témoignage de Nepveu est formel, elles avaient été restaurées en 1816-1820. Ce devait être le théâtre des premiers et des derniers conflits avec le Musée. Encouragé par un essai simultané d'aménagement des salles à rez-de-chaussée de l'aile du Midi celui-ci décida, dans les premiers jours de 1834, d'y placer des toiles — il n'est point fait encore mention des sujets — « couvrant les lambris, les glaces et les portes, sauf celles de passage ». Nepveu ne peut, à ce moment, retenir son étonnement; on doit le noter à son actif, ce n'est décidément pas lui qui eut la singulière idée de l'encastrement. Devant ses protestations le Roi décide de ne placer d'abord, dans une salle, que les portraits des Connétables provenant de Neuilly « aussi serrés que possible sur quatre en hauteur »; mais en peu de temps ce parti se trouva étendu en principe, de la salle d'angle sur le parterre du Midi à tout l'étage, et les commandes de tableaux pour toute l'enfilade des quinze salles furent passées simultanément avec les ordres d'exécution des nouveaux lambris. Heureusement Nepveu put ici se borner à placer souvent ses châssis mobiles en avant des anciennes boiseries, de telle sorte que la suppression des salles des Connétables, Maréchaux, Amiraux et Généraux, au début de ce siècle, permit des reconstitutions précieuses.

Il s'en faut cependant que l'opération n'ait entraîné aucun désastre. Si l'on put ménager, au nord et au midi, les boiseries, la création, au centre du Palais, de la galerie basse fut l'origine d'immenses et désastreux travaux. Après avoir formé longtemps une manière de péristyle, d'abord découvert puis fermé, mais d'une décoration grandiose et toute architecturale, cette galerie avait été, sous le règne de Louis XV, transformée en appartements, lorsqu'il avait fallu loger Mesdames. La galerie fut alors coupée de cloisons, ainsi d'ailleurs que le vestibule de marbre, situé sous la chambre de Louis XIV, de plain-pied avec la Cour de Marbre, dont il formait comme le prolongement. Sous le règne de Louis XVI la Reine s'empara de la plupart de ces pièces et c'est là qu'elle avait entrepris de développer ses petits appartements lorsqu'éclata la Révolution. Quelques réserves qu'appelle, au point de vue de la composition architecturale, le changement de destination et d'ordonnance consenti par le XVIIIe siècle sur ce point du Palais, du moins y avait-il accumulé de précieux chefs-d'œuvre. On peut entrevoir encore aujourd'hui, par la diversité et la perfection des volets demeurés aux fenêtres sur le parc, l'importance des pertes artistiques subies en 1834. De l'immense quantité de boiseries anciennes retirées du Palais sous ce règne, il ne subsiste plus que quelques panneaux conservés au Musée historique et décoratif, récemment organisé au rez-de-chaussée de la vieille aile, ou au Musée des arts décoratifs. Aucune attribution locale précise n'est possible, sauf pour un très petit nombre de fragments.

Du moins s'abstint-on, sur le Parc, d'abattre autre chose que des cloisons; mais les conséquences lointaines de l'entreprise furent, comme toujours dans cette histoire, de beaucoup les plus graves. Lorsqu'on eut reconstitué, à grands renforts de pans de bois, une galerie, à la place de l'ancien péristyle considérablement réduit en profondeur, on s'avisa de la différence de niveau qui existait entre les pièces sur cour et celles sur le parterre d'eau; cette situation qui ménageait la plus admirable transition entre l'entrée du domaine et la terrasse, parut insupportable, à l'intérieur d'un Musée, dans des galeries destinées non à permettre un passage à travers le bâtiment, mais une promenade méthodique dans le sens

de sa longueur. De là la décision prise d'abaisser le niveau du vestibule de marbre, puis celui de toutes les pièces situées en bordure de la Cour et en retour vers l'entrée, enfin d'abaisser la Cour de marbre elle-même. Rien ne put arrêter les travaux, pas même les risques courus par le monument. Pour créer un passage entre les nouvelles salles et le vestibule de l'escalier de marbre, on déplace un gros mur, vestige du primitif château de Louis XIII, d'où résultent de graves tassements dans le mur extérieur du Palais; on supprime quatre des belles colonnes du vestibule de marbre et l'on passe, pour les remplacer, des poutres visibles dans le plafond; par voie de conséquence on raccourcit les colonnes subsistantes, on modifie le percement des portes; un peu plus loin on dévie l'aboutissement du degré du Roi (le degré de Damiens) et l'on construit, dans une cour, un nouvel escalier « des Ambassadeurs », qui n'aboutit, pour l'instant, qu'à un placard, mais qui doit plus tard monter d'une seule volée à l'attique; malheureusement le provisoire dure encore... Mais quelle légitime satisfaction pour Nepveu lui-même d'avoir « remplacé un dédale de petites pièces et de corridors obscurs, par plusieurs grandes salles éclairées et bien ouvertes » (éclairage et galeries) et d'avoir parachevé l'œuvre des siècles puisque désormais « l'ancien château de Louis XIII ne fait plus qu'un seul et même tout avec le château de Louis XIV »! La lecture de pareils textes, nombreux dans les documents Nepveu, fait naître quelque ironie à l'heure où l'on se prépare, au prix de coûteux et grands efforts, à retourner, dans la mesure du possible, à la « confusion » et au « désordre » de Mansart.

Quelles que soient les réserves qu'appelle le sort ainsi réservé au rez-de-chaussée du principal corps, il est tout de même de fait que la Monarchie de juillet ne l'avait pas trouvé dans son premier état. Au contraire, au premier étage, les Grands Appartements du Roi et de la Reine, étaient demeurés — exception faite des petits appartements du Roi, mutilés, dès 1749, par la suppression de l'escalier des Ambassadeurs — dans l'état même où les avait laissés Louis XIV. Ici encore, l'Empire et la Restauration avaient consenti les dépenses d'entretien et de mise en état nécessaires et l'architecte est témoin, qu'à son avis, « la riche et noble décoration

architecturale de chaque pièce forme le plus magnifique Musée qu'il soit au pouvoir d'un prince de créer ». Il suggérait en 1833 de laisser intacte cette admirable enfilade de pièces et de n'y présenter qu'un petit nombre de tableaux « de bons tableaux » simplement « accrochés dans des cadres » sur les tentures qui recouvraient les parties de murailles non décorées de marbres. En raison de l'ampleur de l'œuvre entreprise, toute décision fut d'abord suspendue sur ce point, mais, dès le mois d'août 1834, la conception toute opposée du Musée triompha sans sérieux débat. Le Roi, adoptant ce point de vue, précisa seulement que l'on n'exposerait pas, dans cette partie du Palais, de toiles spécialement commandées à des artistes modernes, mais il entendait que les tableaux fissent néanmoins, comme partout ailleurs, « partie de la boiserie ». En quelques jours, avec cette rapidité que le Roi, qui ne se décidait que lentement et après mûre réflexion, exigeait au contraire dans l'exécution, les Grands Appartements furent convertis en galeries de Musée. On y plaça les cartons de tapisserie de l'atelier de Van der Meulen, cette partie centrale du Palais se trouvant ainsi consacrée, dans le développement logique du Musée, au règne de Louis XIV. On conserva d'ailleurs toutes les divisions anciennes, on renonça sur ce point à la conversion des salles en galeries, on conserva aussi les lambris de marbre, on les compléta même, suivant les nécessités de la présentation nouvelle, au moyen de lambris de sapin peints en faux marbre. Seul désormais le Salon de l'Abondance a conservé ce revêtement de châssis et de tableaux encastrés; on a supprimé, partout ailleurs, la disposition Louis-Philippe; si des raisons d'économie empêchent la reconstitution des tentures, du moins a-t-on justement pensé que de discrets lambris, ornés de quelques bonnes toiles, accrochées dans des cadres, laisseraient mieux apprécier la merveilleuse richesse des marbres et des bronzes.

Malheureusement, si, du côté des appartements du Roi, la conservation de ces lambris de marbre encadrant jadis les tentures avait été assurée, il n'en avait pas été de même dans les appartements de la Reine. Dès le début du XVIIIe siècle, les marbres, un peu solennels et glacés, avaient fait place à d'admirables boiseries, chefs-d'œuvre de Robert

de Cotte et de Verberckt, prototype d'un style nouveau. Tandis que le Roi vivait dans ses petits appartements et que ceux d'apparat ne servaient qu'aux réceptions et à l'exercice de ses devoirs de souverain, les Reines de France vécurent davantage dans la suite de pièces qui leur était destinée au premier étage, sur le parterre du Midi; elles eurent leur petit appartement comme boudoir, mais Marie-Antoinette elle-même n'abandonna pas la Chambre royale.

Au mois d'avril 1834 c'en fut fait en quelques heures de ces merveilles. La Chambre de la Reine fut dépouillée de deux panneaux de boiseries sur trois, le trumeau entre fenêtres est demeuré comme un témoignage de la beauté des ouvrages condamnés. On substitua aux boiseries dorées des châssis incrustant dans la muraille des cartons de tapisserie de Van der Meulen. Ce désastre a été maintes fois déploré, on l'a rendu moins sensible en substituant aux cartons de belles tapisseries de la suite d'Esther; mais on ignorait que non seulement la chambre de la Reine, mais les deux pièces à la suite, la salle des nobles et le grand couvert avaient conservé, jusqu'en 1834, leur admirable décor de bois sculpté. Les documents Nepveu nous apportent l'écho de la protestation qu'arracha à l'architecte l'enlèvement, par exemple, dans le Grand Couvert, de tout un ensemble harmonieux, du même style et de la même main que la console et le trumeau sauvés dans la chambre de la Reine. Ici, comme au rez-de-chaussée, les volets seuls furent épargnés, en considération de leur utilité.

Le Roi ne s'arrêta que devant la Salle des Gardes de la Reine, protégée par ses lambris de marbre intacts, et devant la Galerie des Glaces et ses Salons, couverts de glaces. On se borna à pratiquer dans chaque pilastre un scellement pour y placer des bras de lumière modernes, en fonte dorée, du dessin de Fontaine, qui n'ont disparu que tout récemment. La Galerie des Glaces et ses Salons, distraites de cette enfilade de salles de Musée, devenues l' « extension de la Galerie des Batailles », servirent, aux différentes occasions, de salles de banquet. Sur les cours, le Roi respecta le Cabinet du Conseil et l'Œil-de-Bœuf, il se réserva, à la suite de la Chambre de Louis XV, quelques pièces des anciens appartements du Roi et de madame Adélaïde.

Sur le parterre du nord, au-dessus des Grands Appartements du Roi, l'attique Richelieu était formé d'un ensemble de pièces de dimensions moyennes décorées de fort belles boiseries du siècle précédent. Nous avons dit plus haut le sort qui leur fut réservé. On discerne mal quels furent sur ce point les projets du Roi : des galeries évidemment, auxquelles le nouvel escalier, dit des Ambassadeurs, devait donner accès; mais l'escalier s'arrêta au premier étage; on s'en tint, à l'attique, à la « mise en état préparatoire »; le manque de ressources n'ayant point permis d'achever ces travaux, on ignore quelle époque de notre histoire y eût été représentée. Sans doute le développement normal du programme aurait-il entraîné l'établissement de ce côté du Palais de grands combles vitrés, comme il fut fait pour l'attique Chimay, au-dessus des Appartements de la Reine. Sur ce dernier point du Palais les sacrifices de boiserie furent peut-être moins énormes qu'ailleurs; en revanche l'importance des travaux se laisse difficilement apprécier de nos jours. On rasa totalement, au niveau des planchers hauts du premier, tout un étage de petits appartements, pour y reconstruire sept vastes salles en enfilade spécialement conçues pour répondre à tous les desiderata du Musée. Nous avons déjà noté l'aspect fâcheux des verrières beaucoup trop hautes et visibles du parterre; s'il faut en croire Nepveu, une telle surélévation des combles n'aurait pas été strictement utile, même pour aménager des salles d'exposition accessibles aux portraits équestres de 4 mètres, la plus grande série; il expose très judicieusement en effet que « pour bien voir des tableaux, le jour venant d'un point le plus élevé possible, il est toujours préférable que la lumière du jour traverse un cône d'ombre et de demi-teinte pour venir frapper directement et avec plus d'effet les parois verticales qui reçoivent les tableaux. C'est le grand cône obscur d'une lorgnette ». Les plus modernes techniciens ne désavoueraient pas ces principes. Mais quelques objections qu'ait pu faire Nepveu on lui fit comprendre que c'était « un parti pris » et qu'il n'y avait qu'à élever le plus possible la hauteur des combles, de manière à ce qu'aucune partie des voussures ne demeurât dans l'ombre.

Les pièces de l'attique Chimay n'ont pas conservé leur

présentation première, d'autres tableaux y figurent et ils sont tout bonnement accrochés dans des cadres. Par ailleurs les documents Nepveu laissent entrevoir, sur ce point du Palais, la préparation de ce qui fut le grand dessein du règne. L'aménagement de salles de Musée dans l'attique avait rendu nécessaire la construction de l'escalier de stuc, prolongement de celui de la Reine — au prix du déplacement de quelques gros murs. Or, lorsqu'on monte cet escalier on se trouve, au dernier palier, vis-à-vis d'une porte qui donne sur un très étroit corridor de quelques mètres, aboutissant lui-même aux toitures en versant sur les cours intérieures. En réalité le dessein du Roi avait été de prolonger ce passage sur les toitures du Palais en bordure de la cour de marbre jusqu'à la hauteur du corps central du Palais. Une salle devait être créée au-dessus du corps de bâtiment intérieur où se trouvent, au premier étage, les petits appartements de la Reine; ainsi l'attique Chimay aurait été étendu à tout l'étage d'attique. Bien plus, ce vaste attique au-dessus des appartements de la Reine ne devait pas rester isolé, il devait se rattacher de plain-pied à d'autres réseaux de salles modernes, notamment à cet attique Richelieu, au-dessus des appartements du Roi qui ne fut qu'ébauché. La jonction des deux attiques devait se faire par un passage, orné de tableaux, à construire par-dessus le comble de la chambre de Louis XIV... C'est l'explication de la singulière terminaison actuelle de l'attique Chimay : trois marches et une porte en retour, donnant dans un grenier.

Les galeries d'attique du principal corps se seraient en outre rattachées aux attiques des deux ailes; du côté du nord, il n'y eut que des projets ébauchés, les deux voussures du salon d'Hercule et du vestibule de la Chapelle rendaient d'ailleurs toute solution particulièrement difficile. Vers l'attique du Midi — ou du moins ce qui en restait, toutes les pièces sur le parc ayant été prises par la voussure de la galerie des Batailles — la communication fut au contraire aisément trouvée et menée à son entier achèvement. M. Fontaine se réserva le privilège de substituer à la haute voussure de l'escalier des Princes, édifié par Mansart, le plafond à caisson dont chacun peut se faire juge. A Nepveu revint la charge, moins glorieuse, mais combien plus difficile,

de trouver une communication par-dessus la nouvelle voussure de la salle du Sacre. Il usa en réalité d'une solution détournée, mais qui emporta la pleine approbation royale, en contournant cette voussure, au moyen d'un passage, en surplomb au-dessus de la Cour d'honneur, renfermé dans une tourelle soutenue par une trompe et savamment accrochée à la façade. Cette tourelle a subsisté jusqu'au début de ce siècle; ceux qui se souviennent du Versailles de cette époque n'apprendront pas sans un étonnement quelque peu ironique que ladite tourelle était inspirée d'Anet et qu'elle avait paru au Roi si heureusement justifiée par l'existence, sur d'anciennes gravures, de volières, au fond de la Cour de Marbre que, n'eût été la dépense, on aurait aussitôt construit en pendant une seconde tourelle-trompe, sans autre utilité que l'esthétique et la symétrie.

Plus radicale encore que celle du corps central fut la transformation des deux ailes : ici tous les efforts qui pourraient être tentés seraient impuissants à reconstituer même fragmentairement l'état ancien. Nous n'insisterons plus sur la disparition de toutes les boiseries, des milliers de mètres carrés, mais on ne saurait trop mettre en relief l'erreur fondamentale des créateurs du Musée, attachés, pour la réalisation de leurs desseins trop absolus, à agir dans un sens diamétralement contraire à celui des constructeurs. La volonté d'unir et de confondre dans un unique système de galeries le corps central et les deux ailes ne pouvait être que la source d'une mutilation complète de celles-ci.

L'aile du midi, celle des princes, avait son autonomie particulière, elle ne communiquait avec le corps central que par l'unique passage du premier étage (transformé en salle du Sacre). Elle avait sa vie propre, son accès particulier et grandiose : un escalier à l'italienne qui montait de la rue au niveau du parterre, au centre de l'aile, entre deux étroits corps de bâtiments délimitant deux cours, symétriques à celles de l'aile du nord. La Monarchie de Juillet supprima et l'escalier et les corps de bâtiments, elle n'avait que faire de cet accès central, elle développa au contraire l'escalier du pavillon de Provence à l'extrémité de l'aile, afin d'assurer l'intercommunication des étages par leur extrémité. La construction,

en 1871, de la salle de congrès a transformé encore ce point du Palais, elle a peut-être consolidé utilement le mur immense de l'aile privée de ses points d'appui extérieurs, les deux bâtiment et l'escalier, de ses points d'appui intérieurs aussi, tous les murs de refend supprimés lors de la création de la galerie des batailles. Cette dernière galerie, les salles du rez-de-chaussée sur le parc sont parmi les seuls témoins du Musée Louis-Philippe; l'indifférence du public à leur égard est assez cruelle quand on songe aux sacrifices consentis. A la fin du règne on établissait dans les sous-sols une galerie de sculpture mise en communication souterraine avec la Grande Orangerie.

Dans l'aile du nord il faut aussi déplorer la perte d'un très bel escalier : il était situé à l'intérieur, au centre de l'aile, sur le parc; on sait que c'était un escalier à voussure, décoré par Mansart; c'est absolument tout ce qui en reste, il fut supprimé pour permettre l'établissement d'une suite de salles, autre vestige du Musée 1830.

C'est à peine s'il est possible d'énumérer les transformations entreprises : vieille aile, démolition du théâtre dit d'Hubert Robert, construit, en 1784, dans l'aile Gabriel, Opéra, sans parler du remaniement général du niveau des cours, des grandes statues de l'entrée à leur tour bientôt condamnées. D'un mot il n'est pas une pièce de l'immense demeure qui ait échappé à la rude sollicitude du souverain. Les cavaliers de débris qui s'accumulèrent dans les cours furent si considérables qu'on en transporta une grande partie autour de la pièce d'eau des Suisses et que le niveau des terres en fut relevé.

Il n'entrait pas dans notre dessein de raconter ici ce qui se fit à Trianon. Les documents Nepveu sont cependant également abondants et pittoresques. Mais, tandis que le Roi donnait Versailles à la nation, il se réservait Trianon comme séjour personnel. Les remaniements également immenses qui y furent faits s'inspirèrent en conséquence d'un tout autre souci, celui de rendre confortable le Palais des Fleurs, qui l'était peu, — madame Bonaparte s'en était aussi aperçue et l'avait dit assez hautement. Les plus grandes difficultés ne vinrent pas ici, pour l'architecte, du Musée, mais de la Bouche. Le sieur Uginet, chef des Bouches, fut pour lui un adversaire plus

puissant encore et plus absolu que le Directeur des Musées, tout cède devant lui. Pour faciliter sa mission, on creusera ces immenses galeries souterraines, qu'il faudra éclairer et aérer, aux dépens même du grand perron sur les jardins, rétabli en 1925 si heureusement. Qu'étaient les tableaux trop mobiles auprès des fours et des fourneaux? Quand, au prix de percements et de démolitions formidables, on eut réussi à placer sept fours à compartiments en sous-sol, il en fallut un huitième, plus grand que les précédents; Nepveu scandalisé se refuse même à l'évaluer; huit jours après il demeure sans protestations devant une nouvelle demande d'une « machine à rôtir les viandes contruite en France par des ouvriers français, sous la direction d'un fabricand anglais établi près le château d'Eu », qui, bien entendu, échappe à toute évaluation et même à l'orthographe. Bien qu'en définitive on eût ainsi rendu Trianon « tout à fait habitable et de séjour » en quinze ans, le Roi et sa famille n'y séjourneront pas trois semaines, en trois fois.

Nous ne savons si le Louis-Philippe qui ordonna les travaux de Versailles fut un autre homme que celui qui gouverna simultanément la France, mais il ne paraît pas douteux que les documents Nepveu sont un témoignage non suspect et singulièrement précis sur son caractère. On admire, il est vrai, la prodigieuse activité et la continuité d'énergie d'un homme âgé, qui ne craint pas, pour remplir exactement son désir généreux, de donner de sa personne, de son temps... et de sa fortune. Mais son manque de goût apparaît absolu, prodigieux pour un homme élevé au plus séduisant des siècles et dans ces murs. Faire le procès du Roi, c'est, aussi bien, faire celui du temps, on voit seulement ici dans quelle large mesure il inclina les décisions, même celles du caractère le plus technique et, tout de même, il demeure de ce siècle autre chose que les galeries de Versailles.

A ses côtés le rôle de Fontaine apparaît singulièrement grandi. C'est incontestablement, sinon la dernière de ses œuvres personnelles, du moins l'expression finale et la plus imposante de ses idées et de ses théories en matière d'architecture civile et de décoration solennelle. On l'a vu non seulement donner le dessin d'ensembles importants tels que

le plafond de l'escalier des Princes, la Salle de 1830, le décor mobilier des grands appartements, mais il fut le conseiller journalier et subtil du Roi, adroit à suggérer des décisions à un monarque tout imprégné, à Versailles du moins, de l'esprit d'autorité. On ne saurait dire que sa place dans l'histoire du goût s'en trouve grandie. Il demeure seulement incontestable que le Musée Historique de Versailles est, à cette époque, une œuvre d'avenir et d'audace.

Le personnage de M. de Cailleux, directeur des Musées, n'est qu'esquissé, mais Nepveu en dit et en suggère assez pour qu'il soit permis de le compter également parmi ces conseillers habiles et prudents qui savent abandonner, auprès d'un roi jaloux de ses prérogatives, les apparences de l'autorité pour s'en assurer une plus grande...

Le plus sympathique est incontestablement M. Nepveu lui-même. On lui sait gré particulièrement de certaines interventions en faveur des grands appartements ou des boiseries menacées, il témoigne seul d'un sens assez juste de l'harmonie et de la composition architecturales du Palais. Au demeurant son propre idéal demeure obscur; la salle du Sacre, la Galerie des Batailles, plus encore les deux escaliers des Ambassadeurs et des Salles d'Afrique, qui paraissent le représenter, n'éveillent plus désormais une admiration sans réserves. Dans l'ensemble, d'ailleurs, si maints détails soulèvent ses critiques, il n'est pas douteux qu'il approuva le programme des travaux et qu'il conçut de son rôle un vif et légitime orgueil. Il eut toutes les qualités d'un parfait agent d'exécution, une réelle finesse d'esprit, de sentiment, moins de finesse de goût. Avec cela emporté, violent, ayant son franc parler, même avec le Roi, qui appréciait son activité inlassable, son exactitude. La seule chose que la postérité ne s'explique qu'à peine, c'est de le voir blâmer souvent si vivement et si justement les choses et mettre une sorte de passion, nonobstant, dans leur exécution fidèle. Autant et même peut-être plus que le sens du beau, il eut l'amour et le respect de l'ordre et de l'autorité; par là il appartient à l'ancien temps : loin de nous la pensée de mépriser des vertus qui comptent.

Comme la Monarchie de Juillet elle-même, la transformation de Versailles nous apparaît ainsi comme une œuvre de volonté

et de surface. Elle suscite d'abord un indiscutable et vif enthousiasme, mais, lorsque les principes, trop strictement suivis, eurent fatalement changé, l'œuvre accomplie demeura immobile dans un monde en mouvement. Les curiosités et les sympathies en furent glacées et, pour la première fois depuis sa création, un suaire d'oubli tomba sur Versailles pour un demi-siècle. Depuis trente années, l'effort des admirateurs du Grand Siècle, le prestige renouvelé des grâces aventureuses du XVIIIe, ont engagé à remettre en honneur ce qui pouvait être restitué du véritable Versailles. Dépouillé, simplifié à l'extrême, l'immense Palais demeure comme un haut témoignage de la grande époque de notre culture, celle où les conceptions allaient de pair avec les réalisations, par un mystérieux accord des forces artistiques profondes. Plus les siècles s'accumulent, plus grande doit être notre admiration et notre gratitude pour ceux qui donnèrent ici une expression si complète des plus belles qualités de notre race, pour tous ceux qui, chaque jour, contribuent, d'une manière quelconque, à sauvegarder ce domaine ou à l'enrichir. La grande erreur intellectuelle du Roi et de Nepveu fut de prétendre d'un coup substituer au patient effort des générations, solidaires jusqu'alors en dépit de leurs différences, une conception absolue et diamétralement opposée à l'esprit de ce monument.

PIERRE FRANCASTEL

LA CONSOLIDATION DE L'AUTRICHE

I. — LES VOYAGES DU CHANCELIER SCHOBER

Le 28 avril 1930 débarquait de l'*Arlbergexpress* à la gare de l'Est, à Paris, le Chancelier de la République d'Autriche, M. Schober, accompagné du chef du protocole autrichien, le ministre plénipotentiaire Junkar et du ministre de France à Vienne, comte Clauzel. Sur le quai, l'attendait le Ministre des Affaires étrangères en personne, M. Briand, qui, le lendemain, donnait au quai d'Orsay un grand déjeuner en son honneur. M. Schober avait l'occasion d'exposer au chef de la politique extérieure française, celle de son pays en même temps que la situation intérieure actuelle de l'Autriche. Il rappelait notamment les « obligations qu'impose à la petite république sa situation géographique au cœur de l'Europe centrale, où elle constitue un élément d'ordre au service de la paix européenne ». Il remerciait enfin M. Briand de l'appui répété prêté par la France à la Nouvelle Autriche, en dernier lieu, à la conférence de la Haye, où il s'agissait pour celle-ci de recouvrer sa pleine indépendance financière. M. Briand félicitait de son côté le chancelier des heureux résultats obtenus par l'Autriche dans ses efforts successifs de reconstruction nationale, et lui donnait l'assurance que la France continuerait à manifester, dans leurs relations futures, les mêmes dispositions bienveillantes que par le passé. Le lendemain, M. Schober

était reçu par le Président de la République, et M. Doumergue, au cours d'une cordiale entrevue, remettait au chef du gouvernement autrichien, le grand cordon de la Légion d'honneur, réservé d'ordinaire par le protocole aux chefs d'État, et que peut seul accepter de porter un ami de la France. Puis le Chancelier rendait visite au président du Conseil. De Boulogne, le 1er mai, en quittant la France pour Londres, M. Schober télégraphiait à M. Tardieu, avec l'expression de sa gratitude pour l'accueil qu'il avait reçu du gouvernement français, l'espoir que son séjour à Paris, « pour lui un souvenir ineffaçable, contribuerait à resserrer encore davantage les relations si amicales entre la France et sa patrie ».

Ces manifestations, au style fatalement stéréotypé, dépassaient l'intérêt d'un jour que le grand public parisien lui accorda, un excellent concert des philharmoniques viennois corsant en quelque sorte le programme de la visite de M. Schober. Il est facile de sourire des échanges de toasts et de décorations, monnaie courante de la vie politique internationale. Ils ne font souvent, en effet, que consacrer, pour la satisfaction de quelques vanités personnelles, soit des rapports d'intérêt bien établis par ailleurs, soit, au contraire, des rivalités qu'on masque un moment. Le voyage de M. Schober à Paris, avec la bonne tournure qu'il prit et garda, était, par contre, un de ces événements qui mériteraient l'épithète d'historique, s'il appartenait aux contemporains de la décerner. Toutes les affinités de culture qui rapprochent Paris et Vienne reconnues, toute la courtoisie française et la *Gemütlichkeit* autrichienne supposées en jeu, rappelons, sans remonter à de lointaines querelles, que la guerre mondiale avait creusé des fossés assez profonds pour qu'on puisse se réjouir d'en voir un au moins complètement comblé. Le voyage du chancelier Schober à Paris et à Londres, représentait à cet égard un geste décisif. Mais il se situait dans un plan plus large. D'autres visites l'avaient précédé, à Rome et à Berlin. D'autres devaient le suivre, à Budapest, et bientôt sans doute à Varsovie, Bucarest et Prague. Ces déplacements s'inspiraient d'un certain dosage, qui constitue l'essence même de la politique extérieure de l'Autriche, et que le chancelier a eu l'occasion d'expliquer tour à tour à ses divers interlocuteurs : l'Autriche

recherche les sympathies de tous ses voisins et de toutes les grandes puissances, précisément pour n'avoir pas besoin de se lier plus étroitement avec tel ou telle, et parce que son intérêt coïncide en cela avec celui de tous les autres.

Et cependant, c'est ce que chacun a quelque peine à admettre. On l'a vu chaque fois que M. Schober franchissait une frontière. Déjà, lors de son premier passage au pouvoir, c'est pour être allé conclure en Tchécoslovaquie le premier traité de voisinage austro-tchèque, qu'à son retour l'aile pangermaniste de la majorité gouvernementale l'avait renversé. Quand il se rendit à Rome, au début de février dernier, pour signer dans la Ville Éternelle un de ces pactes d'arbitrage dont l'Autriche collectionne louablement les paraphes, et mettre fin ainsi à une longue tension diplomatique suscitée par l'italianisation du Tyrol méridional, la cordialité même de l'accueil qui lui fut fait alluma une série de soupçons. Le roi Victor-Emmanuel lui avait conféré la grand-croix de l'ordre des saints Maurice et Lazare. M. Mussolini lui avait remis une statue du Tibre en argent, le Pape la médaille d'or de son jubilé. Il n'en fallait pas plus pour que diverses campagnes de presse ne tendissent aussitôt à le rendre suspect : en Allemagne, où on le présentait comme un traître à la cause du germanisme, — dans la Petite Entente, à qui l'on faisait remarquer que les Alpes autrichiennes commandent les passages unissant l'Italie et la Hongrie pour tourner militairement la Yougoslavie. Le chancelier répondit facilement aux premiers de ces griefs en rapportant une amnistie pour les victimes de la résistance à l'italianisation du Haut-Adige. Il n'avait guère besoin d'insister sur l'importance qu'avait pour la petite république d'Autriche, la réconciliation qu'il venait de sceller avec un voisin susceptible et rancunier, qui, deux années durant, avait profité de son titre de créancier pour empêcher tout nouvel emprunt autrichien. Berlin se calma. Quant au contre-coup du rapprochement austro-italien du côté de Belgrade, M. Schober s'arrangeait pour présider, sur le chemin même du retour de Rome, une fête austro-yougoslave, l'inauguration d'un pont-frontière à Radkersburg. Il est vrai que les soupçons semés par son voyage en Italie ont trouvé un aliment dans le projet de construction

d'une route de grand tourisme automobile à travers la Styrie et la Carinthie, à laquelle les experts militaires peuvent difficilement contester le caractère d'une voie stratégique entre l'Italie et la Hongrie. Mais M. Schober n'a pas manqué de souligner que cette route devait avant tout relier les deux provinces autrichiennes de Styrie et de Carinthie, dont la voie ferrée qui les unissait est, depuis la paix de 1919, coupée par deux frontières. Ajoutons qu'en votant avec les partis gouvernementaux la ratification du pacte austro-italien, l'opposition socialdémocrate, peu suspecte de machiavéliques indulgences envers le fascisme mussolinien, a déclaré pouvoir le faire, « parce que le traité ne signifiait aucunement l'entrée de l'Autriche dans une combinaison réactionnaire dirigée par l'Italie, qui serait contraire aux intérêts et aux sentiments du peuple autrichien ».

Pour aller en Allemagne, M. Schober avait, outre les raisons de courtoisie, qui, depuis la fin de la guerre, rendirent plus faciles les contacts gouvernementaux personnels entre ex-alliés qu'entre ex-ennemis, celle de vouloir hâter la solution d'une délicate et même épineuse question, la révision du traité de commerce austro-allemand, indispensable pour soulager la crise économique autrichienne : comme le rappelait l'officieuse *Reichspost*, le déficit de la balance commerciale autrichienne, de 1084,4 millions de schillings en 1929 (aggravé de 17 millions par rapport à l'année précédente) a été dû pour un tiers, 340 millions (102 de plus qu'en 1928) au déficit spécial dans les échanges austro-allemands. Alors que, d'une année sur l'autre, l'importation allemande en Autriche a constamment augmenté, l'exportation autrichienne dans le Reich se heurtait à des barrières nouvelles ou à une concurrence plus forte, et tandis que les spécialistes de la propagande de l'*Anschluss* comme le président du *Reichstag* Loebe, ou ses succédanés autrichiens, prononçaient de temps à autre quelques phrases chaleureuses sur la fraternité de race et de destin des deux pays, les pourparlers d'accord commercial piétinaient depuis deux ans[1]. M. Schober est allé chercher à Berlin les bases d'un

1. Les manifestations d'*Anschluss* que les organisations pangermanistes du *Reich* règlent avec une discipline remarquable, qu'il faille se taire de longs mois devant le grand public international, ou au contraire, frapper des coups de

traité, conclu en effet peu après, mais, vu la divergence profonde des intérêts économiques, assez limité et insuffisant *pour n'avoir pas été encore ratifié par le Parlement autrichien.* Naturellement ce thème ne pouvait absorber tout l'intérêt d'une visite du chancelier d'Autriche dans la capitale du *Reich*, mais il lui donnait, avec un motif international plus que plausible, un fond de réalités positives constituant par elles-mêmes un rappel salutaire. Déjà pourtant les pessimistes qui, parallèlement aux propagandistes de l'*Anschluss*, en entretiennent l'idée dans l'opinion mondiale sous prétexte d'en dénoncer le péril, flairaient à propos de cette visite un complot « rattachiste », ou même une vaste combinaison de quadruple alliance austro-hongroise-italo-allemande. Dans l'intervalle de ses visites à Rome et à Berlin, M. Schober n'avait-il pas reçu à Vienne celle du Ministre de l'Instruction publique du gouvernement de Budapest?

Comme, dans son cabinet historique du *Ballplatz*, où l'Impératrice Marie-Thérèse sourit dans un décor Empire à cet homme d'État en jaquette noire, je félicitais le chancelier du résultat, si encourageant pour l'Autriche, de la Conférence des Réparations orientales, sans oublier une allusion au nouveau nomadisme que semble imposer à ses titulaires, depuis Mgr Seipel, le poste de chancelier d'Autriche : « J'ai, en effet, quelque peu voyagé cet hiver, me dit-il en souriant à son tour. Il s'agissait, à la Haye, d'obtenir la liquidation de l'après-guerre, l'émancipation financière de mon pays. J'ai eu ce bonheur. Rien là qui exige des explications. Mes voyages à Rome et à Berlin ont fait couler plus d'encre, et, cependant, en ce qui concerne Berlin, c'est déjà une tradition que les chefs de gouvernement des deux pays aillent faire connaissance personnelle après chaque changement d'équipe ministérielle. Nous devions, en outre, avancer les pourparlers d'accord commercial. J'y ai souligné mon espoir que le gouvernement des *deux* États conduirait notre peuple vers un avenir meilleur : c'était la doctrine même de mes prédécesseurs.

propagande retentissants, ont été presqu'inexistantes en 1929-30, alors que l'année précédente, elles avaient trouvé leur apogée dans le formidable déploiement des Cent mille chanteurs allemands sur le *Ring* et dans la *Sängerhalle* du Prater, à Vienne, en juillet 1928.

Quant à Rome, il s'agissait de compléter le résultat de la Haye en achevant de désarmer les oppositions à notre programme de relèvement. J'estime que l'éclaircissement du malentendu austro-italien qui a pesé deux ans sur nos rapports, répondait à l'intérêt de l'Europe. Dans ces trois voyages, je n'ai pas cessé de déclarer que mon gouvernement ne représentait aucune orientation nouvelle, qu'il persistait à n'envisager aucune liaison politique unilatérale et que son but était non seulement de sauvegarder, mais d'assurer sa neutralité. Notre entrée dans un groupement particulier d'États est une chose absolument exclue. »

C'est ce langage si ferme que M. Schober est allé tenir à Paris même. Au sujet des rapports austro-allemands, qui forment l'un des objets d'attention de l'opinion française en matière européenne, il s'est à nouveau servi d'une formule, dont le père spirituel est son éminent prédécesseur Mgr Seipel : « Un peuple, deux États. » La dislocation de l'empire des Habsbourg ayant érigé ses diverses nationalités en États nouveaux, distincts et indépendants, en a, autour de Vienne et dans les provinces alpestres, constitué un avec les masses principales des populations germaniques de la Cisleithanie. La Nouvelle Autriche, de langue et, pour autant que ce mot ait un sens, de race allemandes, prolongeant au point de vue ethnique la Bavière, n'est à cet égard qu'un rameau du peuple allemand. Mais, à côté de liens naturels indiscutables et de souvenirs historiques longtemps communs, il y a eu, depuis la disparition du Saint-Empire romain-germanique, et surtout depuis l'épanouissement de l'Allemagne bismarckienne, un fossé politique entre Vienne et Berlin, suffisant pour donner à ces deux villes le sentiment que chacune d'elles *doit rester* une capitale. C'est tout cela que résume la formule reprise par le Chancelier. Peuple se dit en allemand *Volk*, mais aussi *Nation*. M. Schober ayant repris dans cette langue ses explications à une réunion de presse, des interprètes improvisés en firent naître, par une étrange méprise, dans certains journaux français, la formule « un peuple, mais deux nations et deux États ». Bien qu'elle ait été discutée gravement, admise ou critiquée, elle ne reposait que sur un malentendu, auquel coupa court un démenti du principal

intéressé. « Deux États », c'est dans la situation actuelle de l'Europe la solution qui, avec un statu quo répondant à de nombreux intérêts particuliers et généraux, représente la sauvegarde de la paix et des traités. Le chancelier a ratifié là les déclarations que nous faisait, la veille de son arrivée, son distingué représentant à Paris, M. Grunberger, ancien ministre des Affaires étrangères : « La politique extérieure de l'Autriche continue d'être *sincère* et *claire*. Nous voulons être les amis, non seulement des États qui nous entourent, mais aussi des grandes puissances occidentales, car nous savons que l'Autriche ne peut jouer son rôle que si elle inspire à tous une pleine confiance dans ses intentions. »

II. — LA RÉFORME CONSTITUTIONNELLE

Le chancelier Johann Schober, dont le visage à la martiale barbiche blanche, aux cheveux en brosse drue sur le front énergique, aux yeux vifs, de regards francs et incisifs, sont aussi popularisés par l'image, aujourd'hui, que naguère les traits ascétiques et le crâne nu de Mgr Seipel, a eu cinquante-cinq ans en novembre dernier. Né à Perg (Haute-Autriche), élève du lycée de Linz, puis de l'Université de Vienne, il avait fait, à la direction de la police de Vienne, dont il a parcouru tous les échelons hiérarchiques, une carrière qui amena l'empereur Charles à lui confier la sécurité de la capitale au moment où il abdiqua. La République confirmait le préfet de police dans ses attributions en les élargissant à l'Etat tout entier. L'énergie, la loyauté et l'impartialité dont fit preuve le chef de toutes les forces de sûreté dans les difficiles années de l'après-guerre, le faisaient appeler à la tête du gouvernement, de juin 1921 à mai 1922, lorsqu'on espéra remédier aux premières grandes chutes de la couronne, sous l'effet de l'inflation, en nommant, pour une trêve de la politique, un cabinet de hauts fonctionnaires. Ses efforts d'assainissement financier se heurtèrent à l'intérieur comme à l'extérieur, à maintes difficultés. Son succès le plus utile, le traité qu'il alla signer à Lana avec M. Benès et M. Masaryk, et qui établissait des rapports normaux et amicaux entre les deux républiques

démocratiques issues de l'ancienne Cisleithanie habsbourgeoise, l'Autriche et la Tchécoslovaquie, lui coûta au retour, par la rancune des Pangermanistes, sa présidence du Conseil. Il regagna son bureau de « président de la police », et, lors des « journées viennoises de juillet », c'est-à-dire du mouvement révolutionnaire des 15 et 16 juillet 1927, sut rétablir l'ordre avec le minimum de sacrifices. Aussi violemment attaqué à ce propos par les socialistes qu'au lendemain du traité de Lana par les pangermanistes, il se voyait cependant tour à tour désigné par ceux-ci comme candidat à la présidence de la république et appelé par les vœux de ceux-là à la chancellerie générale, quand le mouvement des *Heimwehren* suscita, l'été dernier, les craintes d'un coup d'État de droite. D'un commun accord les partis autrichiens lui offraient pour la seconde fois, le 25 septembre 1929, le poste de chancelier. « Le nom seul de M. Schober suffira à rassurer tous les gens qui craignaient, à l'intérieur ou à l'étranger, des troubles civils en Autriche », put dire à juste titre un membre du Gouvernement.

Nous exposions ici même, au lendemain des émeutes de juillet 1927, les principales causes politiques et économiques du malaise, qui avait abouti aux barricades et à l'effusion du sang[1]. — Depuis, économiquement, l'Autriche dont le glorieux ministère du « Chancelier du Relèvement » et le concours de la Société des Nations avaient restauré les finances et la monnaie, a continué de souffrir d'un double mal chronique, l'insuffisance de sa production agricole et le manque de débouchés extérieurs pour sa production industrielle, conséquences progressivement atténuées, mais trop lourdes encore de la nécessité d'une réadaptation complète de son appareil de travail à sa nouvelle constitution territoriale. Aucune des facilités extérieures espérées pour son exportation, au temps de l'enquête des experts de la S. D. N., MM. Rist et Layton, ne s'était réalisée, sauf quelques améliorations de détail obtenues dans les traités de commerce de 1927-1928 avec la Tchécoslovaquie et la France. Quant au capital nécessaire pour équiper le pays en même temps

1. Marcel Dunan, *Les étapes de la crise autrichienne (Revue de Paris* du 15 septembre 1927*)*.

que pour combattre victorieusement le chômage, il fuyait en quelque sorte d'année en année devant l'ensemble des obstacles dressés par les prérogatives de la Commission des Réparations et la mauvaise volonté de tels ou tels des Etats qui en excipaient. — Politiquement la socialdémocratie, qui avait vu échouer la tentative d'intimidation imaginée pour compenser d'insuffisants progrès vers la majorité au parlement, s'appuyait sur sa prépondérance intacte dans la capitale et l'imposante proportion de ses mandats minoritaires dans les diverses assemblées, pour dicter, à propos de toute mesure législative, des conditions de compromis sous la menace parfois réalisée, de l'obstruction, vieille arme des parlements d'ancien régime austro-hongrois.

C'est ainsi que, pour assurer enfin le vote d'une réforme de la législation locative, Mgr Seipel avait cru devoir, en avril 1929, passer la main à un successeur plus obscur, et qu'avant de désigner celui-ci, l'industriel-député Streeruwitz, le Parlement avait mis un mois entier à se décider, parmi les combinaisons de couloirs et les intrigues de coulisse les moins édifiantes.[1] Devant le discrédit croissant de l'institution parlementaire et l'espèce d'anarchie gouvernementale, un courant profond de mécontentement, mais aussi d'énergie réformatrice, s'était dessiné dans le pays. Les gardes civiques — ou *Heimwehren* — qui, dans les provinces, s'étaient armées pour briser la grève générale, corollaire de l'émeute socialiste de juillet 1927, ne voulaient plus poser leurs fusils avant d'avoir poussé plus loin leurs avantages contre les « Rouges ». Et, devant l'attitude combattive de ceux-ci, l'on avait vu, tour à tour, les gouverneurs élus des provinces de Basse-Autriche, de Styrie, du Tyrol, du

1. Monseigneur Seipel démissionnait le 3 avril 1929; le 4 mai était enfin formé le cabinet présidé par M. Streeruwitz, vice-président de la Chambre de commerce de Vienne, président du Syndicat patronal de l'industrie textile de Basse-Autriche, — et composé presqu'exclusivement de députés des provinces, manifestation fédéraliste dirigée contre la capitale « rouge ». Il est vrai que, dans l'intervalle, la majorité et l'opposition s'étaient mises en principe d'accord sur la révision de la loi de protection des locataires, en adoptant une clef de valorisation partielle progressive, qui, votée sous le ministère Streeruwitz, porte d'ici 1932 les loyers, après les chiffres infimes de l'après-guerre, à environ 1 franc-papier pour un franc-or d'avant-guerre. (Voir notre lettre au *Journal des Débats* du 10 juillet 1929 : *L'actualité autrichienne.*)

Vorarlberg, se proclamer les partisans d'un mouvement, auquel Mgr Seipel apportait l'adhésion du chef du parti chrétien-social. Les *Heimwehren* avaient peu à peu groupé non seulement un grand nombre de dirigeants de la République, un état-major de personnalités marquantes du présent ou du passé, mais des troupes disciplinées avec le réservoir inépuisable des masses paysannes et d'une partie de plus en plus notable du monde ouvrier. Mais, devant leur succès même, les chefs du mouvement avaient eu la tête tournée. A côté d'un programme de réformes plus ou moins radicales, dont les trois partis de la coalition gouvernementale, chrétiens-sociaux, pangermanistes et agrariens, reprenaient à leur compte l'ensemble ou les points principaux, les plus exaltés, sous l'effet de certains exemples étrangers mal compris, parlaient de « marcher sur Vienne ». Aux défilés de propagande des gardes civiques, le parti socialiste opposait les déploiements de ses bataillons ouvriers, eux aussi armés, du *Republikanischer Schutzbund* ou ligue de défense républicaine. A diverses reprises ces rencontres dominicales avaient amené des bagarres, qui risquaient de dégénérer en batailles. Les nouvelles lancées dans la presse mondiale, parmi cette atmosphère de provocations réciproques, avaient si bien achevé d'énerver l'opinion que maint Autrichien, à force de lire dans les journaux que son pays se trouvait au bord de la guerre civile, finissait par le croire. Les ménagères apeurées, stockaient des provisions de vivres comme en de tristes temps mal oubliés. Commerçants, petits bourgeois, paysans, retiraient en hâte leurs économies des caisses d'épargne, leurs comptes-courants des banques. On recommençait à se ruer sur les devises étrangères, le dollar en particulier. C'est à ce moment que, le cabinet Streeruwitz ayant été balayé en moins de vingt-quatre heures par la panique, on s'était adressé à M. Schober.

En constituant d'un jour à l'autre son ministère avec un dosage savant de représentants de la majorité parlementaire et de notabilités (tels l'ancien président de la république Hainisch[1] et le recteur de l'Université de Vienne), le nouveau

1. Les pouvoirs du premier président de la république d'Autriche, M. Michel Hainisch, élu le 9 décembre 1920, réélu sans concurrent le

Chancelier confirmait sur-le-champ l'impression d'autorité et de sécurité qui émanait de son nom, et l'avait en quelque sorte *plébiscité*. Pour principal collaborateur, au poste de vice-chancelier, il prenait le ministre de la Guerre Vaugoin, qui, en huit années d'activité quasi-ininterrompue à la tête du département de la défense nationale dans tous les cabinets successifs, a su réorganiser l'armée dans l'esprit de la discipline traditionnelle, au point d'en refaire un instrument sûr pour la défense de l'ordre. Dès le lendemain de la brusque démission du cabinet Streeruwitz, le cabinet Schober était formé et élu, sur la proposition de Mgr Seipel au nom des partis majoritaires, par le Conseil national. Vingt-quatre heures après, le chancelier donnait lecture de sa déclaration ministérielle : tous les records étaient battus, et l'impression d'autorité qu'on avait voulu dégager produite. Le surlendemain même de la formation du cabinet, ce fameux 29 septembre, dont à l'avance on avait prédit qu'il ouvrirait l'ère du chaos en Autriche, les fermes dispositions du chef du gouvernement, et d'ailleurs aussi la remarquable discipline des manifestants de la droite et de la gauche mobilisés par milliers, assuraient une journée si paisible que les plus timorés achevèrent de retrouver leur assiette morale.

Cependant la crise avait été trop aiguë, et l'un des plus connus des instituts financiers de la capitale avait reçu, de la nouvelle crise de confiance, un choc trop fort pour résister aux suites soudain aggravées d'un long malaise. *Le Crédit foncier d'Autriche*, sous l'empire banque de la Cour et de l'aristocratie, menée par un des hommes qui ont eu le plus d'action sur la vie politique autrichienne, M. Rodolphe

9 décembre 1924, expirant en décembre 1928, et l'opposition socialiste ayant fait échouer le projet de loi du chancelier Seipel tendant à le rendre une seconde fois rééligible, l'Assemblée Nationale, avait désigné le 5 décembre 1928 par 94 voix contre 26, et 91 bulletins blancs (socialistes) le président chrétien-social du *Nationalrat*, M. Wilhelm Miklas, candidat personnel de Monseigneur Seipel, professeur d'histoire puis proviseur de lycée avant une longue carrière parlementaire.

M. Hainisch prit dans le cabinet Schober le portefeuille du commerce et des voies de communications. Les ministères des finances et de l'instruction publique offerts à deux professeurs de l'Université de Vienne, alors en mission scientifique, ne reçurent leurs titulaires définitifs, MM. Juch et Srbik, qu'une quinzaine de jours après la formation du cabinet.

Sieghart, était la seconde des grandes banques viennoises. Sans doute le *Bodenkredit* avait été particulièrement atteint dans ses ressources matérielles par la constitution des États successeurs. Lors de l'établissement de son bilan-or après l'inflation, on put s'apercevoir qu'il avait perdu les trois quarts de sa fortune d'avant-guerre. Mais il n'était pas pour cela un « nouveau pauvre », et c'est lui qui avait été appelé à absorber deux banques importantes comme l'*Union* ou la *Verkehrsbank*, et plusieurs instituts provinciaux en situation plus ou moins délicate. C'est d'ailleurs l'ensemble de ces opérations qui avait commencé la crise d'immobilisation dont il finit par être victime. Ici encore, la panique pouvait reprendre et entraîner les conséquences les plus désastreuses. M. Schober fit aboutir en deux jours une solution de salut en assurant l'absorption du *Bodenkredit* par le *Creditanstalt* ou si l'on veut, de la seconde par la première des grandes banques viennoises. Les déposants, les créanciers, les entreprises industrielles ou financières du *Boden* étaient du coup dégagés de tout risque. Les victimes de la combinaison étaient, il est vrai, les actionnaires qui y perdaient les 4/5 de leur capital, et le personnel dont on congédiait la moitié, y compris toute la direction en bloc[1]. Sacrifice douloureux, mais qui présentait le double avantage d'éviter à la place de Vienne la secousse formidable du krach possible du *Crédit foncier*, et de donner au principal établissement bancaire viennois, qui avait déjà absorbé ainsi l'*Anglobank* un champ d'action singulièrement plus vaste.

Si la première tâche du chancelier Schober devait être de replacer dans l'esprit de tous le respect de la légalité au-dessus de toute autre considération, et s'il avait réussi en outre à

1. Le *Creditanstalt* procédait à un échange d'actions sur la base de 4 pour 1, en complétant l'opération par une augmentation de capital sous les auspices d'un consortium international. La perte était sévère pour les actionnaires, car, d'après le dernier bilan, une action du *Boden* valait 80 schillings, une du *Creditanstalt* 56; c'est dire qu'ils ne recevaient que 14 schillings pour 80. Par cette solution radicale, et qui malheureusement frappait nombre de porteurs français, le *Crédit Mobilier* acquérait pour 11 millions du nominal de ses actions un établissement dont le dernier bilan avait évalué le capital-actions à 55 millions, les réserves à 37, soit une marge de 80 millions pour couvrir les pertes éventuelles, à coup sûr bien inférieures à ce chiffre.

résoudre en quarante-huit heures un sauvetage bancaire dont les difficultés avaient fait refuser jusque-là à tous ses candidats le portefeuille des finances, le but essentiel du nouveau cabinet était de réaliser la réforme constitutionnelle à l'ordre du jour. M. Streeruwitz n'avait-il pas lui-même préparé un projet qui retenait plusieurs des revendications des *Heimwehren*, malgré le peu d'inclination de cet ancien officier de cavalerie pour leurs milices? Mais cette révision ne pouvant être votée dans des conditions légales que par une majorité des deux tiers des voix au *Nationalrat*, et les socialistes en détenant plus d'un, il fallait au chef du gouvernement assez d'énergie pour décider l'opposition aux concessions nécessaires, assez de diplomatie pour réduire celles-ci à un degré acceptable pour la gauche, tout en les portant jusqu'au minimum des réclamations de la droite. Au cours de deux longs mois de négociations quotidiennes avec les deux camps, M. Schober obtenait ce remarquable résultat. Les buts que, pour son compte, s'était tracés le chancelier, — consolider l'autorité de l'État autrichien, renforcer à la fois ses prérogatives et son prestige, éliminer de la constitution de 1920, toute marquée des improvisations d'un lendemain de révolution, les plus criantes contradictions avec les besoins de la nouvelle situation, — il a estimé les atteindre grâce aux principales innovations suivantes : élection du président de la république au suffrage populaire direct, droit pour le chef de l'État de nommer et congédier les ministres, de convoquer et dissoudre le parlement, de rendre des décrets-lois en cas d'urgence, non sans une série de dispositions de détail limitant ces pouvoirs à l'égard de tout péril césarien. M. Schober a assuré en outre la « dépolitisation », comme on dit, des cours suprêmes de justice constitutionnelle et administrative. Enfin il a mené assez loin la lutte que les partis majoritaires et les *Heimwehren* avaient ouverte contre la situation spéciale de la Ville de Vienne, à la fois commune, arrondissement et province, en faisant accepter de la social-démocratie, maîtresse absolue du *Rathaus*, l'introduction d'instances d'appel en matière contentieuse ou fiscale, le contrôle de la Cour des Comptes pour sa gestion, enfin le retour à la police fédérale des diverses attributions qu'elle lui contestait depuis deux ans. Par contre, le point du pro-

gramme de la majorité qui voulait retirer à la capitale son titre et son caractère actuels de « Province » fédérale (au même titre que ces formations historiques, la Styrie, le Tyrol, etc...) a été finalement abandonné, de même que les désiderata portant sur ces autres points d'importance diverse : réintroduction des titres nobiliaires, modification des armoiries de l'État dans certains détails, d'un symbolisme jugé révolutionnaire, introduction de la censure, suppression du jury, abolition de la représentation proportionnelle. Dans l'ensemble la majorité n'en obtenait pas moins la réforme constitutionnelle qu'elle avait voulue, et le vote unanime, qui pouvait intervenir finalement sur celle-ci, répondait à la solution qu'avait voulue le chancelier, selon son propre mot au *Nationalrat* : « Ni vainqueurs, ni vaincus[1]. »

III. — LA LIQUIDATION DES RÉPARATIONS. L'EMPRUNT

C'est avec le double prestige du sauveur de l'ordre et du négociateur heureux que M. Schober, en janvier dernier, se présenta à la conférence de la Haye qui devait marquer une date décisive dans l'histoire de la Nouvelle Autriche. De tous les maux ayant pesé sur elle jusqu'à faire douter naïfs ou alarmistes de sa capacité de vivre, le plus fatal — nous l'avons signalé avec persévérance[2] — était peut-être l'obligation de réparations, qui avait constitué la dot unique de la petite République issue du Traité de Saint-Germain avec l'héritage

1. M. Schober nous résumait lui-même son impression en ces termes : « L'ancienne constitution n'accordant que des pouvoirs très restreints au président de la République, l'Etat manquait d'une autorité incarnant tous les pouvoirs légaux, et le règlement des affaires publiques était tombé entre les mains des partis politiques. Leur antagonisme et leurs luttes entravaient le travail au détriment de l'intérêt général et paralysaient même par moments l'activité parlementaire, retardant les progrès du relèvement économique. La revision constitutionnelle a consolidé et étendu les pouvoirs présidentiels. Elle a remis l'intérêt général au-dessus des intérêts des partis et a ainsi déblayé la route. »

2. Marcel Dunan, *La Nouvelle Autriche* (*Revue de Paris* du 15 mai 1920); *L'Autriche* (Paris, Rieder 1921); *Au pays des dollars alpestres* (*Revue de Paris* 1er mai 1924); *L'avenir de la nouvelle Autriche* (*Le Monde slave* de mai 1925); *Les étapes de la crise autrichienne* (*Revue de Paris* du 15 septembre 1927), etc...

juridique de l'ex-empire. Les grandes puissances s'apprêtant à faire une bonne fois le bilan financier des conséquences de la guerre, l'Autriche trouvait là l'occasion naturelle de faire régler son cas, dont l'absurdité n'échappait plus à personne. Alors que toute l'Europe et même le monde entier avaient dû, depuis dix ans, venir à son secours par des envois de vivres, des actions de charité diverses et des avances pécuniaires plus ou moins importantes, on ne pouvait pas attendre du petit État ruiné, plus que le remboursement progressif des crédits accordés. Cependant la tutelle de la Commission des Réparations paralysait les efforts de régénération économique en empêchant tout nouvel emprunt par la multiplicité des autorisations préalables nécessaires, et c'est un succès considérable pour le chancelier Schober que d'avoir personnellement obtenu, à la conférence de la Haye, l'annulation définitive des obligations de réparations, la levée du privilège de premier rang établi sur toutes les ressources de l'Autriche à ce titre, et de plus, en même temps, la « liquidation du passé », c'est-à-dire l'annulation de toutes réclamations d'ordre pécuniaire, soit au titre de la guerre, de l'armistice ou du traité de paix, soit à celui des dettes administratives remontant à l'ancien régime[1]. L'Autriche n'avait plus en face d'elle que les États qui ont été ses créanciers à l'occasion des crédits de secours, d'une part, et de l'autre la Société des Nations, garante de l'emprunt international 1923.

« Nous sommes redevenus un peuple libre et il nous appartient de montrer que nous en sommes dignes », a pu proclamer M. Schober à son retour à Vienne. La population autrichienne était fondée à acclamer comme elle l'a fait, à son passage dans les grandes gares du parcours et à son arrivée dans la capitale, le signataire de l'accord du 20 janvier. Mais lui-même devait à ses prédécesseurs la justice qu'il leur a rendue, d'avoir, par leurs patients efforts, préparé le succès qu'il a remporté. Une série de manifestations de reconnaissance se déroulèrent alors en son honneur; les moins originales ne furent pas sa triple promotion au grade de docteur *honoris causa*, en droit, ès sciences politiques, enfin ès sciences techniques, des facultés de Vienne ou de

1. Voir le texte de l'accord du 20 janvier dans *l'Europe Nouvelle* du 22 février 1930.

Gratz. S'il avait, à la Haye, déployé de réels talents diplomatiques avec une persuasive énergie, il y avait aussi bénéficié de l'actif appui des grandes puissances, et c'est pour remercier nommément l'Italie, la France et l'Angleterre de leur bienveillance si efficace que M. Schober a fait, peu après, les voyages qu'on rappelait plus haut. « Les négociations que nous avons menées à la Haye n'ont pas été faciles, me déclarait-il, dans le train qui l'amenait à Paris, mais nous avons eu la satisfaction de voir que la stabilisation de notre situation politique intérieure, grâce à la réforme constitutionnelle, avait consolidé partout la confiance en l'Autriche, et que les besoins de notre pays, invoqués à l'occasion du règlement des Réparations orientales, ont pu être parfaitement compris. L'abolition de l'hypothèque de premier rang établie par le traité de Saint-Germain sur tous nos biens et ressources, a libéré le crédit de l'Autriche de cette gêne qui la paralysait. Vous savez que c'est notamment pour en exprimer notre gratitude au Gouvernement français que je me rends à Paris, mais l'accord de la Haye n'a pas été seulement à cet égard capital pour nous. En résolvant tout un ensemble de questions, il a produit dans l'Europe Centrale entière une détente. à laquelle l'Autriche, obligée d'écouler hors de son territoire une grande partie de sa production industrielle et trop souvent arrêtée par les obstacles qui entravent encore le trafic international, est particulièrement intéressée. »

M. Schober touchait là un des points qui le préoccupent essentiellement — depuis que l'aboutissement de la réforme constitutionnelle et la liquidation des réparations l'ont libéré de ses deux plus lourdes tâches, — le redressement économique. Sans doute l'Autriche a fait dans la voie de l'adaptation nécessaire à son nouvel état, les progrès les plus encourageants. Le chancelier lui-même, le rappelait récemment à ses interlocuteurs français dans une conférence de presse à l'*Hôtel Majestic* :

La production agricole, qui, en ce qui concerne le froment, ne couvrait en 1922 que 26 p. 100 de la consommation autrichienne, a doublé depuis huit ans. Pour le seigle, l'orge et l'avoine, nous produisons déjà 85 p. 100 de nos besoins et pour les pommes de terre nous avons un excédent de production. Pour les betteraves à sucre, nous couvrons

65 p. 100 de notre consommation, contre 22 p. 100 en 1922. Enfin pour le beurre et le fromage, nous somme devenus un pays exportateur depuis 1929. Des progrès analogues ont été accomplis dans notre production minière, car de 1923 à 1928, la production du fer brut a augmenté de 32 p. 100, celle de l'acier de 27 p. 100, celle de la houille de 28, celle du lignite de 23 p. 100. Cet accroissement est dû, en partie, à des inventions tendant à améliorer la qualité des charbons de terre et qui, après avoir été brevetées en Autriche, ont été adoptées à l'étranger. J'ajoute que l'exploitation d'une des principales richesses de l'économie autrichienne, sa houille blanche, ainsi que l'électrification de plusieurs lignes de voies ferrées, nous libère d'une grande partie de nos besoins antérieurs de charbon étranger, et que le puissant essor du mouvement touristique favorisé par les beautés naturelles de notre pays, couvre une grande partie du déficit de sa balance commerciale[1].

Ce déficit, il est vrai, phénomène constant depuis la naissance de la Nouvelle Autriche, serait fort inquiétant sans le contrepoids d'un autre, bien connu en France, le jeu des exportations invisibles. Les chiffres officiels du mouvement du commerce extérieur autrichien en 1929 n'ont-ils pas comporté un déficit de plus d'un milliard de schillings, avec 3 276 millions à l'importation contre 2 192 à l'exportation? Cette faiblesse de l'exportation explique pour une grande part le nombre effrayant des chômeurs, qui oscille, entre la bonne et la mauvaise saison, de 150 à 300 000 personnes, pour une population totale de 6 millions d'habitants.

« L'amélioration des possibilités de placement de nos produits forme une des tâches les plus importantes de notre politique économique, ajoutait donc M. Schober, au cours du même entretien parisien. Il s'agit malheureusement d'un cas spécialement difficile. L'Autriche actuelle a été détachée d'un vaste territoire économique. Le traité de paix lui a fait perdre les débouchés de sa production industrielle aussi bien que les régions les plus importantes qui ravitaillaient sa population. Cela impose à sa politique commerciale deux tendances qui semblent contradictoires; d'où le reproche qui nous a été fait parfois de tenir à la fois deux langages différents. La question de savoir laquelle de ces tendances l'emportera sur l'autre, en fin de compte, sera résolue par l'évolution générale de l'Eu-

1. Déclarations du 30 avril 1930.

rope beaucoup plus que par notre volonté. Notre idéal est et reste une liberté de circulation aussi grande que possible, dans un territoire économique aussi vaste que possible. C'est pourquoi les suggestions dont M. Briand, ce grand Français, a pris l'initiative en vue d'un rapprochement économique européen, n'ont peut-être trouvé nulle part une approbation plus enthousiaste que dans mon pays. Nous pouvons même remarquer avec une légitime fierté que des idées autrichiennes ont contribué dans une très large mesure à éclairer les diverses opinions publiques sur la possibilité et la nécessité d'une coopération économique des États européens. Cependant, en cette matière aussi, l'adage *Primum vivere, deinde philosophari* garde toute sa valeur. Ainsi devons-nous, afin de pouvoir vivre, protéger notre production nationale aussi longtemps qu'il ne nous est pas possible d'y renoncer grâce à l'extension de nos débouchés. Les cultivateurs d'une part, diverses catégories d'industriels de l'autre, demandent à grands cris, une protection plus efficace. Avant de partir en vacances, cet été, le parlement, sans voter encore la révision complète du tarif douanier, dont il est saisi, a du moins procédé à un certain nombre de relèvements de droits, indiquant que malgré ses sympathies pour l'idéal libre-échangiste, l'Autriche suit, pour commencer, les exemples dont elle souffre, en renforçant ses barrières douanières. »

Les causes de la crise économique autrichienne ne peuvent cependant pas être cherchées seulement dans l'organisation et la mentalité actuelles du reste de l'Europe. Bien des fautes l'ont, sur place, au moins fort aggravée, notamment les charges fiscales et sociales exagérées qui renchérissent la production et étouffent toute faculté de concurrence; peut-être aussi une certaine propension de la main-d'œuvre au manque de zèle et au faible rendement. Au point de vue intérieur, M. Schober a fait faire un pas appréciable vers des conditions de travail plus normales, en faisant voter au début d'avril la loi réclamée par les *Heimwehren* et qualifiée d'un mot expressif par les partis majoritaires de « *Loi d'anti-terreur* ». Cette « loi pour la protection de la liberté du travail et de la liberté de réunion », comme elle s'intitule officiellement, brise l'omnipotence des syndicats établie au cours de l'ère socialiste,

c'est-à-dire au lendemain de la révolution de 1918. Protection égale sera accordée à tous les groupements corporatifs. Tout ouvrier voulant travailler se voit assuré d'être employé là où il y a pour lui du travail, et protégé s'il est menacé comme « jaune » par ses camarades. Un signe tangible du changement intervenu est la suppression du système en vertu duquel les contributions syndicales étaient prélevées par le patron au moment du paiement des salaires. La fraction parlementaire socialdémocrate aurait, naguère, arrêté cette réforme par un simple recours à l'obstruction. La réforme constitutionnelle, en instituant comme dans tous les grands parlements d'Europe la clôture des débats à la volonté de la majorité, a mis fin à un procédé de combat qui pouvait avoir dans une monarchie sa légitimité, mais devient absurde dans une démocratie, gouvernement de la majorité de l'opinion. La loi d'anti-erreur a bénéficié la première du nouveau règlement. Quant aux syndicats « rouges », ils se sont cabrés assez bruyamment contre ce démantèlement de leurs forteresses, mais n'en appellent plus « à la rue » depuis l'armement des *Heimwehren*.

La clef de voûte de la politique économique du cabinet Schober ne pouvait cependant pas consister dans telle loi ouvrière ou tel expédient du protectionnisme. Dès sa constitution, il a déclaré sa volonté de faire aboutir le nouvel emprunt que ses prédécesseurs ont vainement poursuivi tant que n'avait pas été prononcée la libération financière de l'Autriche. C'est en effet avec les ressources budgétaires courantes que, depuis la disparition des anciens déficits et l'épuisement de l'emprunt de la Société des Nations, l'Autriche couvre les investissements de ses chemins de fer, de ses postes et télégraphes et autres dépenses de même ordre. Il y a là un fait anormal, auquel le nouvel emprunt était appelé à remédier. La liquidation des entraves passées, réalisée à la conférence de la Haye, a permis à l'Autriche de procéder, dès cet été, à l'opération de crédit qu'elle souhaitait. Le succès de « l'emprunt international autrichien de 1930 », est un événement doublement heureux, tant par son résultat direct de donner au gouvernement les moyens nécessaires pour la mise au point de l'outillage national et la lutte contre le chômage, que par la confiance générale qu'il suppose à l'égard de la Nouvelle Autriche. Pour

des raisons diverses, les unes d'ordre financier, les autres d'ordre politique, on a renoncé à émettre du premier coup le montant total envisagé, de 100 millions de dollars. On s'est contenté de la moitié, et partout les souscriptions ont répondu à l'attente ou l'ont dépassée. En Autriche, notamment, et ce résultat est intéressant, car ce sont souvent les Autrichiens eux-mêmes qui ont le plus douté de leur pays, la tranche fixée à 50 millions de schillings a été souscrite avec un tel élan qu'elle a été couverte plus de trois fois (152 millions)[1].

Parmi les tranches étrangères qui avaient été prévues, une seule n'a pas abouti à temps, la tranche française. Étant donné que la politique de la France a toujours consisté à encourager et à faciliter de son mieux, tout ce qui aidait la Nouvelle Autriche à vivre, on a éprouvé, à la nouvelle de l'abstention française, une grande surprise à Vienne, et non pas seulement dans le public, mais dans les milieux dirigeants. Mais c'est qu'en effet la politique n'avait rien à voir dans cet incident, qui tient exclusivement à des causes techniques, bancaires. Les banques françaises, auxquelles le gouvernement n'avait pas caché l'intérêt qu'il prenait à un succès complet du programme du chancelier Schober, ont craint que la masse des épargnants ne fût détournée par le souvenir de l'insuffisant réglement des dettes d'avant-guerre. Ce point de vue avait été discrètement indiqué au chancelier, dès ses conversations de la Haye, et il avait promis que le gouvernement autrichien « ferait de son mieux », mais, au début de juillet, on n'avait encore eu le temps de rien décider. C'est d'ailleurs une question qui pourra sans doute se régler prochainement, et où l'intérêt du crédit autrichien répond nettement aux légitimes exigences étrangères. Mais la difficulté qui, au dernier moment, fit ajourner l'accord sur la tranche française, fut une autre. Nos banques souhaitaient l'établissement d'un titre international, libellé en plusieurs devises, et le ministre autrichien des Finances a cru devoir

1. L'emprunt émis du 15 au 22 juillet au cours de 95 p. 100, remboursable en vingt-sept ans ou par tirage au sort au cours de 103, porte intérêt de 7 p. 100. La tranche américaine est de 25 millions de dollars, l'anglaise de 3 millions de livres sterling, la néerlandaise d'un demi, l'italienne de 100 millions de lires, la suédoise de 10 millions de couronnes, la suisse de 25 millions de francs-or.

préférer, vu les conditions des autres marchés, un type national. Il est probable qu'on trouvera, après la trève des vacances, le moyen de joindre la participation française à celle des autres amis de l'Autriche.

IV. — SEIPEL ET SCHOBER

C'est une rare fortune, d'ailleurs bien méritée pour le chancelier Schober, que d'avoir pu, en moins d'un an, être l'homme qui, successivement, écarte la menace de troubles intérieurs, en assurant la révision pacifique de la constitution, épargne au marché viennois le krach du *Crédit Foncier*, apaise le conflit austro-italien, rapporte de la conférence de La Haye l'annulation des obligations de l'Autriche en matière de réparations, obtient de Berlin un commencement de concessions économiques attendu depuis des années, recueille à Paris et à Londres l'expression de la confiance des deux grandes démocraties occidentales, rétablit la liberté du travail, et finalement réalise, en un temps peu propice, avec un plein succès, l'opération de crédit, base du relèvement économique auquel on doit s'atteler. Un autre homme d'État, rendit naguère à son pays une série analogue de services inoubliables : Mgr Seipel, qui procura à l'Autriche l'aide de la Société des Nations et prépara le redressement financier qui devait substituer l'ordre nouveau au chaos. Ces deux hommes, auxquels la jeune république aura dû son salut dans les premières crises qui risquaient d'être mortelles, se sont toujours mutuellement estimés, mutuellement soutenus. Faut-il aller jusqu'à dire qu'ils ont toujours marché la main dans la main? Ici se pose un point d'interrogation, qui est celui même de la question d'Autriche.

M. Schober et Mgr Seipel sont, l'un et l'autre, des hommes que l'ancien régime, ou plus exactement le dernier Empereur a désignés *in extremis* aux postes où les a confirmés la république, en faisant l'un ministre, l'autre Préfet de Police de la capitale. Tous deux se sont ralliés loyalement au nouveau régime, en acceptant de le servir de toutes leurs forces, sans renier pour cela l'idéal de l'ère précédente. Il y a autour d'eux bien des politiciens d'une autre origine, et cependant,

par une curieuse rencontre, ces deux hommes d'hier ont contribué plus que nul autre à consolider le présent, sinon même l'avenir. La grande différence entre eux c'est que l'un s'est fait l'homme d'un parti, en incarnant si fortement ses intérêts et ses passions qu'il en est le chef indiscuté et l'interprète toujours le plus autorisé, quelles que soient les apparences de telles ou telles heures, tandis que l'autre s'est résolument soustrait aux querelles des partis en se plaçant, théoriquement et pratiquement, « au dessus de la mêlée » intérieure. Faut-il conclure de cette différence profonde de leurs positions à une divergence également profonde de leurs idées et de leurs sentiments? C'est ce que font leurs adversaires communs ou particuliers. Mais, réserve faite des faiblesses humaines, dont peuvent n'être pas exempts les hommes supérieurs, l'hypothèse d'un antagonisme de politique ou d'ambitions entre les deux chanceliers du relèvement autrichien, nous paraît, sinon radicalement fausse, au moins une interprétation actuellement inexacte de données susceptibles de changer plus ou moins encore.

Déjà, quand il avait voulu assurer la réforme de la législation sur les loyers, Mgr Seipel, alors chancelier, était rentré dans la coulisse, laissant le soin d'assurer un compromis avec l'opposition à cette « doublure » que fut l'épisodique chancelier Streeruwitz. En présence du mouvement des *Heimwehren*, dont il n'était pas le promoteur, mais auquel il avait rapidement donné son patronage pour le diriger dans les voies qu'il souhaitait, Mgr Seipel a fait substituer, en pleine connaissance de cause, au représentant des industriels le haut fonctionnaire respecté de tous, dont le choix était à lui seul pour le pays et pour l'Europe la garantie du maintien de l'ordre. Pour mieux assurer les chances du chancelier Schober, il s'est éclipsé volontairement dans les trois premiers mois de présidence du conseil où celui-ci a pu accomplir l'œuvre remarquable que l'on a vue. La révision constitutionnelle votée, Mgr Seipel rentrait en janvier dans la politique active par une série de discours qui ont paru à certains, mais très inexactement, répondre à un jeu de sape sournoise de l'autorité de son successeur. Pour couper court aux insinuations qui compromettaient son nom, tout en

entravant la tâche du nouveau chef du Gouvernement, Mgr Seipel, un an juste après qu'il avait quitté la tête du pouvoir, abandonnait en avril dernier celle du parti chrétien-social, invoquant des motifs trop réels de santé, et désireux, disait-il, de reprendre toute sa liberté d'action et de parole au service des causes qui lui tiennent à cœur. Mais il désignait lui-même pour sa succession le principal collaborateur de M. Schober, le vice-chancelier Vaugoin. Quand, par une aberration qui fut l'une des surprises de cette année si féconde en péripéties pour l'Autriche, les principaux chefs des *Heimwehren*, reniant l'esprit de concentration nationale qui leur avait attiré les adhésions en masse des années précédentes, osèrent soudain se dresser contre le chancelier, certains dénoncèrent là une nouvelle intrigue du « Prélat[1] ». Il paraît certain, au contraire, que c'est Mgr Seipel qui les a fait revenir, depuis, de l'erreur où les avaient entraînés des intempérances de langage de plus en plus inconscientes, en même temps peut-être que des influences étrangères pressées de triompher sur le Danube.

Sans doute, l'acte d'énergie par lequel le gouvernement expulsa — en juin — l'agitateur professionnel allemand, qui s'était glissé comme chef d'état-major général dans la direction du mouvement nationaliste autrichien, l'ex-commandant Papst, a rencontré l'approbation de l'immense majorité du pays. Mais les *Heimweheren* n'auraient pas accepté si vite la mesure prise contre l'un de leurs chefs, si l'influence de Mgr Seipel n'avait agi pour les calmer. La position

1. Les dirigeants de *l'Heimwehr*, dont M. Schober avait parlé avec estime et sympathie dans un long passage de sa déclaration ministérielle, se sont effrayés des apaisements pourtant assez évasifs, que le chancelier, sous la pression du cabinet travailliste anglais et du bon sens, a cru devoir donner au Conseil de la Société des Nations, au sujet du « désarmement des civils » en Autriche. Le chancelier, sans se laisser intimider par leur fronde, a fait voter la loi qu'il avait promise à Londres, en vue de soumettre la détention et le port d'armes à des règles plus étroites, sanctionnées de pénalités plus rigoureuses. Devant ce qu'ils appelaient la capitulation des partis bourgeois à cet égard, les chefs de *l'Heimwehr* ont adopté durant quelques semaines une attitude « fasciste » d'hostilité au régime parlementaire et décidé, au Congrès de Kornenburg, (18 mai) une formule de serment qui paraît peu compatible avec le respect de la constitution actuelle, en même temps qu'ils menaient contre M. Schober u ne polémique personnelle assez violente. Depuis la fin de juillet ils semblent revenus à une vue plus saine des intérêts conservateurs.

« fasciste » prise par les plus agités des hommes d'action de l'extrême droite, reste, il est vrai, un péril aussi bien pour la paix intérieure de l'Autriche, que pour les progrès de sa régénération. Pourtant, la dernière réunion des dirigeants de *l'Heimwehr* à Innsbruck, fin juillet, a proclamé la nécessité, pour tous les patriotes autrichiens, de reformer plus solidement que jamais le front des partis bourgeois contre le marxisme internationaliste; c'est, dans un style qui a déjà ses clichés comme celui du camp adverse des parlementaires, non pas torpiller, mais au contraire cimenter la coalition sur laquelle politiquement s'appuie M. Schober. Le nouvel emprunt met dans les mains du chancelier un instrument d'action, dont, après l'ensemble des services qu'on l'a vu rendre à son pays, on est fondé à attendre qu'il tirera l'usage le plus efficace dans le domaine du redressement économique. A un esprit de conciliation hautement louable en politique intérieure, et qui sera d'autant plus nécessaire que l'approche des élections législatives ne permet guère d'espérer une détente prochaine entre les partis, il sait allier l'autorité qu'exige l'œuvre demeurant à accomplir. C'est, avec l'imposante série de résultats positifs qu'il a accumulés dans son année de ministère, le gage de nouveaux progrès dans la voie où sa mission le guide, la consolidation de l'Autriche.

MARCEL DUNAN

LA VOIE ROYALE[1]

IV

Sur la vitre de la vedette qui allait les conduire à terre, Claude retrouvait le profil de Perken, tel qu'il l'avait vu souvent, pendant les repas, sur le hublot du paquebot; en arrière, amarré, le bateau blanc qui les avait amenés de Pnom-Penh dans la nuit. La régicn où l'ancien camarade de Perken avait disparu, n'était pas éloignée de la Voie Royale, qui marque presque la limite de la zone de dissidence; et les renseignements prudemment obtenus à Bangkok avaient confirmé la valeur du projet de Claude.

La vedette démarra, s'enfonça entre les arbres immergés : les vitres frôlaient les branches couvertes de boue coagulée par la chaleur, de filaments de vase verticaux; sur les troncs, des anneaux d'écume séchée marquaient la hauteur extrême de la crue. Claude regardait avec passion ce prologue de la forêt qui l'attendait, possédé par l'odeur de la vase qui se tend lentement au soleil, de l'écume fade qui sèche, des bêtes qui se désagrègent, par le mol aspect des animaux amphibies, couleur de boue, collés aux branches. Au delà des feuilles, dans chaque trouée, il tentait d'apercevoir les tours d'Angkor-Vat sur le profil des arbres tordus par les vents du lac : en vain; les feuilles, rouges de crépuscule, se refermaient sur la vie paludéenne. La fétidité lui rappela qu'à Pnom-Penh il avait découvert, au centre d'un cercle misérable, un aveugle

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 août

qui psalmodiait le Ramayana en s'accompagnant d'une guitare sauvage. Le Cambodge en décomposition se liait à ce vieillard qui ne troublait plus de son poème héroïque qu'un cercle de mendiants et de servantes : terre possédée, terre domestique où les hymnes comme les temples étaient en ruines, terre morte entre les mortes; et ces coquillages terreux qui gargouillaient dans leurs coques, ignobles grillons... Devant lui, la forêt terrestre, l'ennemi, comme un poing serré.

La vedette accosta enfin. Les Ford du service de location attendaient les voyageurs; un indigène quitta leur groupe et se dirigea vers le capitaine.

— Voilà l'oiseau, — dit celui-ci à Claude.

— Le boy?

— Je ne suis pas sûr qu'il soit très épatant, mais il n'y en a pas d'autre à Siem-Reap.

Perken posa au boy les quelques questions d'usage, et l'engagea.

— Surtout, ne lui donnez pas d'acompte, — cria le capitaine qui s'était un peu éloigné.

L'indigène haussa légèrement l'épaule et prit place à côté du chauffeur de l'auto des blancs, qui partit aussitôt. Une autre voiture transportait les bagages.

— Bungalow? — demanda le chauffeur, sans se retourner. (La voiture, sur la route droite, filait déjà.)

— Non, d'abord la Résidence.

La forêt fuyait des deux côtés de la route rouge, sur quoi se détachait la tête rasée du boy; le crissement des cigales était si aigu qu'on l'entendait malgré le bruit du moteur. Soudain, le chauffeur étendit le bras vers l'horizon un instant apparu : « Angkor-Vat. » Mais Claude ne voyait plus à vingt mètres.

Enfin des feux et des lanternes parurent, tachés de silhouettes de poules et de porcs noirs : le village. Et bientôt l'auto s'arrêta.

— Maison du délégué de la Résidence?

— Oui m'ssié.

— Je ne resterai qu'un instant, je pense, — dit Claude à Perken.

Le délégué l'attendait dans une haute pièce. Il vint à lui, secouant lentement la main qu'il lui tendait, comme s'il l'eût soupesée :

— Content de vous voir, m'sieu Vannec, content de vous voir... Vous attendais depuis un moment... En retard, c'sacré bateau, comme toujours...

L'homme grognait ses phrases de bienvenues dans ses épaisses moustaches blanches, sans lâcher la main de Claude. L'ombre de son nez solide, projetée sur le mur blanchi à la chaux, écornait une peinture cambodgienne.

— Alors, comme çà, vous voulez faire de la brousse?

— Puisque vous êtes informé de ma venue, monsieur, je pense que vous connaissez exactement la mission que je dois entreprendre?

— Que vous devez, heu, que vous devez entrependre... Enfin, ça vous regarde.

— Je pense, que je puis compter sur votre aide pour l'exécution des réquisitions nécessaires au départ de ma caravane?

Le vieux délégué se leva sans répondre; ses jointures craquèrent dans le silence. Il commença à marcher à travers la pièce, suivi de son ombre.

— Faut marcher, m'sieu Vannec, si vous ne voulez pas être bouffé par ces sacrés moustiques... L'heure est mauvaise, vous savez...

« Les réquisitions... hum!... »

(Ce râclement de gorge m'agace, pensa Claude. Assez joué le maréchal gâteux!)

— Les réquisitions?

— Ben, voilà... Pour les avoir, vous les aurez, bien sûr... seulement, vous savez, les réquisitions, c'est pas grand'chose. Je sais bien que les chargés de mission qui viennent ici n'aiment pas beaucoup qu'on ait l'air de leur donner des leçons, ça les embête... Mais tout de même...

— Dites.

— Vous, ce que vous voulez faire, c'est pas une petite balade comme celle des autres. Alors, je dois vous dire une bonne chose : les réquisitions, dans ce pays-ci, c'est comme qui dirait : la peau.

— Je n'aurais rien?

— Oh! c'est pas ce que je veux dire. Vous avez une mission, vous avez une mission; personne n'y peut rien. On vous donnera ce qu'on doit vous donner. De ce côté-là soyez tranquille. Les instructions sont les instructions. (Quoique, pour vous, ça ne soit pas si bon que ça en a l'air.)

— C'est-à-dire?

— Vous pensez bien que je ne suis pas ici pour vous faire des confidences, pas? Mais enfin, il a des choses qui ne me plaisent pas toujours, dans c'sacré métier. J'aime pas les histoires. Alors, voyez-vous, je voudrais vous dire encore une bonne chose, mais alors, une vraiment bonne chose, ce qui s'appelle un conseil, quoi! m'sieu Vannec, faut pas faire de brousse. Laissez tomber, c'est plus sage. Rentrez dans une grande ville, à Saïgon, par exemple. Et attendez un peu. C'est moi qui vous le dis.

— Pensez-vous que j'aie fait la moitié du tour du monde pour m'en aller à Saïgon, satisfait, avec un petit air naïf?

— C'te moitié, vous savez, on l'a tous faite, ici, et on n'est pas plus fiers pour ça... Mais, voilà : puisque vous vous donniez tant de peine, c'était donc bien difficile de vous arranger avec m'sieu Ramèges et son machin, son Institut? Ç'aurait été mieux pour tout le monde, et moi je n'aurais pas eu à entrer dans une histoire... Maintenant, ce que je vous en dis...

— D'une part, cher monsieur, vous me donnez un conseil que je dois, semble-t-il, à une certaine sympathie (il faillit ajouter « ou à une certaine antipathie pour l'Institut français » mais n'en fit rien); mais d'autre part vous me dites qu'en tout état de cause on ne m'empêchera pas de tenter ma mission : j'ai peine à...

— J'ai pas dit ça. J'ai dit qu'on vous donnera ce à quoi vous avez droit.

— Ah... Oui. Je commence peut-être à comprendre. Mais je voudrais tout de même...

— En savoir plus? Ben dites-vous que c'est un désir qui ne sera point satisfait. Maintenant, soyons pratiques : voulez-vous réfléchir?

— Non.

— Vous voulez partir quand même?

— Parfaitement.

— Bon. Espérons que vous avez pour ça de bonnes raisons, parce que sans ça, m'sieu Vannec, sans vouloir vous froisser, vous auriez tort. Là-dessus, faut que je vous donne — non, ça sera pour plus tard — alors, que je vous dise un mot de m'sieu Perken.

— Quoi?

— J'ai là — attendez, dans l'autre dossier, non? enfin ça ne fait rien — j'ai quelque part là une note de la Sûreté du Cambodge, dont je dois aussi « vous communiquer l'esprit ». Entendons-nous bien : moi, ce que je vais vous en dire, c'est parce que j'en suis chargé. Parce que moi, vous savez, j'ai horreur de ces trucs-là. C't'absurde. Y a une seule chose sérieuse dans la région, c'est la question du commerce des bois. On ferait mieux de m'aider à travailler sérieusement que de m'barber avec des histoires de pierres et de cailloux...

— Donc?

— Voilà : m'sieu Perken qui voyage avec vous, on lui a donné ses passeports, parce que le Gouvernement siamois a insisté. Il va rechercher — qu'il dit! — un certain Grabot. Notez qu'on aurait pu refuser, puisque c'Grabot, chez nous, est déserteur...

— Pourquoi ne l'a-t-on pas fait? Pas par humanité, je pense?

— Les disparitions, par ici, faut les tirer au clair. Enfin, Grabot : une gouape, voilà. Et plutôt à la côte quand il est parti.

— Je crois que Perken le connaissait assez peu, mais en quoi cela me regarde-t-il?

— M'sieu Perken, c'est une espèce de grand fonctionnaire siamois, s'pas, bien qu'il soit pas très officiel. Je l'connais : y a dix ans que j'entends parler d'lui. Et j'vous dis personnellement ceci : quand il est parti pour l'Europe, il est entré en pourparlers avec nous — avec nous, hein, pas avec les Siamois vous comprenez bien? — pour tâcher d'avoir quèques mitrailleuses.

Claude regardait le délégué en silence.

— C'est comme ça, m'sieu Vannec. Alors quand est-ce que vous voulez partir?

— Le plus tôt possible.

— Dans trois jours, alors. Vous aurez ça à six heures du matin. Vous avez un boy?

— Oui, dans l'auto.

— Je descends avec vous. Je vais lui donner tout de suite les instructions nécessaires. Ah! vos lettres!

Il remit à Claude quelques enveloppes. L'une portait l'en-tête de l'Institut français. Claude allait l'ouvrir, mais le ton sur lequel le délégué appelait son boy lui fit lever la tête : l'auto attendait, bleue sous l'ampoule de la porte; le boy, qui s'était écarté — en voyant arriver le délégué sans doute — se rapprochait, hésitant. Ils échangèrent quelques phrases en annamite; Claude regardait d'autant plus attentivement qu'il ne comprenait pas. Le boy semblait atterré; le délégué, ses moustaches blanches pleines de lumière électrique, gesticulait.

— Je vous préviens que ce boy sort de prison.

— Pour?

— Jeu, divers larcins. Vous feriez bien d'en prendre un autre.

— Je verrai.

— Enfin, je l'ai mis au courant. Si vous le remplacez, hum! il transmettra mes instructions...

Le délégué dit encore une phrase en annamite, puis il serra la main de Claude. Il regardait le jeune homme dans les yeux, entr'ouvrant et refermant la bouche, comme s'il eût été sur le point de parler; son corps restait immobile, clair sur le fond sombre de la forêt, depuis ses cheveux blancs en brosse jusqu'à ses souliers de toile; il ne desserrait pas son étreinte. « A-t-il quelque chose à me dire? » se demanda Claude. Mais le délégué lâcha sa main, fit demi-tour, et, sur un dernier « hum » suivi d'un marmonnement, rentra.

— Boy?

— M'ssié?

— Comment t'appelles-tu?

— Xa.

— Tu as entendu ce que le délégué a dit de toi?

— Mssié, ça pas vrai

— Vrai ou pas vrai, ça m'est égal. Tu m'entends? *Ça m'est égal.* Si tu fais avec moi ce que tu dois faire, le reste m'est indifférent. Compris?

Le boy restait devant Claude, ahuri.

— Compris?

— Oui, M'ssié...

— Bon. Tu as entendu aussi ce qu'a dit le Capitaine?

— Pas donner acompte.

— Voilà cinq piastres. Chauffeur, démarre.

Il reprit sa place.

— C'est une méthode? — demanda Perken en souriant.

— Si vous voulez. S'il est fripouillard, nous ne le reverrons pas demain; sinon, c'est un homme gagné. Le loyalisme est un des rares sentiments qui ne me semblent pas pourris...

— Peut-être... Alors, que dit ce vieux guerrier qui grogne si bien?

Claude réfléchit.

— Des choses assez curieuses, dont je dois vous parler; mais résumons d'abord. Nous aurons nos charrettes après-demain. Il insinue, assez clairement, que je serais sage en retournant à Saïgon...

— Car?

— Car, rien. Il ne va pas plus loin... Il a l'intention d'obéir à des instructions qui, de toute évidence, l'embêtent ou le gênent.

— Vous n'avez pas pu en savoir davantage?

— Non. A moins que... Attendez, at... tendez...

Il avait gardé l'enveloppe dans sa main. Il eut peine à l'ouvrir, et, quand il eut déplié la lettre, ne put la lire. Perken sortit sa lampe électrique.

— Halte! — cria Claude.

Le bruit du moteur diminua, s'engloutit dans le crissement des cigales.

« *Cher Monsieur*, lisait Claude à haute voix, *je crois de mon devoir* (ça commence bien) — *pour n'avoir à craindre aucune confusion et pour que vous puissiez exercer sur les personnes susceptibles de vous accompagner la surveillance nécessaire, de vous transmettre l'arrêté ci-joint du Gouverneur général, arrêté toujours en vigueur, et dont le caractère un peu vague sera précisé cette semaine par une nouvelle décision administrative.*

» *Croyez, je vous prie* — (passons! ah mais non, mais non...) — *à tous mes souhaits de bonne chance. Bien attentivement à vous.* » (Quel arrêté?)

Il prit la seconde feuille :

« *Le Gouverneur général de l'Indochine, sur la proposition du Directeur de l'Institut français...* (passons, bon sang!...) *arrête :*

» *Tous monuments, découverts* et à découvrir, *situés sur les territoires des provinces de Siam-Reap, Battambang et Sisophon, sont déclarés monuments historiques* »... C'est de 1908.

— Il y a une suite?

— Administrative : dommage de s'être arrêté en si beau chemin! Chauffeur, repars!

— Alors?

Perken dirigeait maintenant sur son visage la lampe électrique.

— Éteignez ça, voulez-vous? Quoi, alors? Vous ne pensez pas que ça change mes intentions?

— Je suis content d'avoir raison de penser que ça ne les change pas. J'attendais de l'Administration une réaction de ce genre, je vous l'ai dit sur le bateau. Ce sera plus difficile, voilà tout. Mais en brousse...

L'impossibilité où était Claude de revenir en arrière était pour lui à tel point évidente que l'idée de discuter de ce qu'il allait faire l'exaspérait. Le jeu commençait : tant mieux. Il chassait l'inquiétude, il fallait aller plus loin, avancer comme cette auto qui s'enfonçait dans l'air noir, dans la forêt informe. L'ombre aussitôt dépassée d'un cheval apparut dans la lumière du phare, puis des ampoules électriques...

Le bungalow.

Le boy s'occupait des bagages. Claude, avant même de demander à boire, avait écarté, sur la table de rotin, les numéros jaunis de *l'Illustration*, et, sans prendre garde au bourdonnement des moustiques, dévissait le capuchon de son stylo.

— Vous n'allez pas répondre maintenant?

— Soyez tranquille, je n'enverrai la lettre que quand nous partirons. Mais je vais répondre, ça me calmera les nerfs. Ce sera très court d'ailleurs.

En effet : trois lignes. Il passa la feuille à Perken, tandis qu'il écrivait l'adresse.

« *Cher Monsieur,*

» *La peau de l'ours aussi est déclarée monument historique, mais il pourrait être imprudent de venir la chercher.*

» *Plus attentivement encore,*

» *CLAUDE VANNEC.* »

Le boy du bungalow apportait les sodas, à tout hasard. — Buvons et sortons, — dit Claude. Ce n'est pas tout.

De l'autre côté de la route commençait la grande chaussée d'Angkor-Vat. Ils s'y engagèrent. Ils se tordaient les pieds à chaque pas sur les dalles disjointes. Perken s'assit sur une pierre :

— Eh bien?

Claude lui rapporta la conversation qu'il venait d'avoir avec le délégué. Perken alluma une cigarette : son visage, tout près de la flamme du briquet, sortit une seconde de l'obscurité, flétri, marqué, se fondit dans la lueur rougeâtre du tabac allumé...

— De moi, le délégué ne vous a rien dit de plus?

— Ça commençait à suffire...

— Et... qu'avez-vous pensé de tout cela?

— Rien. Nous jouons ensemble notre vie; je suis ici pour aider, non pour vous demander des comptes. Si vous avez besoin de mitrailleuses, je regretterai seulement que vous ne m'en parliez pas, parce que j'aimerais à en trouver pour vous.

Le vaste silence de la forêt retomba, avec son goût de terre fraîchement remuée. L'appel rauque d'un crapaud-buffle — si semblable au cri du porc qu'on égorge — l'emplit soudain, se perdit à la fois dans l'obscurité et l'odeur des étangs...

— Comprenez-moi, Perken. Si j'accepte un homme, je l'accepte totalement, je l'accepte comme moi-même. Et de quel acte, commis par cet homme qui est des miens, puis-je affirmer que je ne l'aurais pas commis?

Le silence, de nouveau.

— Vous n'avez pas encore été gravement trahi?

— On ne pense pas sans danger contre la masse des hommes. Vers qui irais-je, sinon vers ceux qui se défendent comme moi?

— Ou qui attaquent...

— Ou qui attaquent.

— Et peu vous importe le lieu où l'amitié peut vous entraîner?...

— Craindrai-je l'amour à cause de la syphilis. Je ne dis pas : peu m'importe, je dis : je l'accepte.

Dans la nuit, Perken posa sa main sur l'épaule de Claude.

— Je vous souhaite de mourir jeune, Claude, comme j'ai souhaité peu de choses au monde... Vous ne soupçonnez pas ce que c'est que d'être prisonnier de sa propre vie : je n'ai commencé à le deviner que lorsque nous nous sommes séparés, Sarah et moi. Qu'elle couchât avec ceux dont la bouche lui plaisait — surtout lorsqu'elle était seule — comme elle m'aurait suivi au bagne, ça ne faisait rien. Elle avait passé à travers beaucoup de choses au Siam depuis son mariage avec le prince Pitsanulok. Une femme qui connaissait la vie, mais pas la mort. Un jour elle a vu que sa vie avait pris une forme : la mienne, que son destin était là et non ailleurs, et elle a commencé à me regarder avec autant de haine que sa glace. (Ce regard de la blanche à qui sa glace montre une fois de plus que les Tropiques vont lui faire pour toujours une tête de fiévreuse...) Toutes ses anciennes espérances de femme jeune se sont mises à miner sa vie — et la mienne par contagion... Vous ne savez pas ce que c'est que le destin limité, irréfutable, qui tombe sur vous, comme un règlement sur un prisonnier : la certitude que vous serez cela et pas autre chose, que vous *aurez été* cela et pas autre chose, que ce que vous n'avez pas eu, vous ne l'aurez jamais. Et derrière soi, tous ses espoirs, ses espoirs qu'on a dans la peau comme on n'aura jamais aucun être vivant... la seule chose qui sauve, c'est qu'il n'y ait pas la moindre ouverture. Rien.

L'odeur de décomposition des étangs enveloppait Claude, qui revit sa mère errer à travers l'hôtel de son grand-père : presque cachée dans la pénombre, à l'exception de la crosse de ses lourds cheveux où se plaquait le jour, regardant avec épouvante dans le petit miroir orné d'un galion romantique, l'affaissement des coins de sa bouche et le grossissement de son nez, massant ses paupières avec un geste d'aveugle...

— J'ai compris, — reprit Perken, — parce que je n'étais

pas très loin moi-même, de ce moment-là; du moment où il faut régler le compte de ses espoirs. C'est comme si nous devions tuer un être pour qui nous avons vécu. Aussi facile et aussi gai. Encore des mots dont vous devez ignorer le sens : tuer quelqu'un qui ne veut pas mourir... Et quand on n'a pas d'enfants, quand on n'a pas voulu d'enfants, l'espoir est invendable, on ne peut le donner à personne et il s'agit bien de le tuer soi-même. C'est pourquoi la sympathie peut devenir si profonde lorsqu'on le rencontre chez d'autres... »

Comme une note répétée d'octave en octave, des chants de grenouilles creusaient les ténèbres jusqu'à l'invisible horizon.

— J'ai voulu tenter sérieusement ce que Mayrena avait voulu tenter en se croyant sur la scène de vos théâtres. Être roi est idiot; l'intéressant, c'est de faire un royaume. Je n'ai pas joué l'imbécile avec un sabre; à peine me suis-je servi de mon fusil (pourtant, croyez que je tire bien). Mais je suis lié, de façon ou d'autre, à presque tous les chefs des tribus libres, jusqu'au Haut-Laos. Voilà quinze ans que cela dure. Je les ai atteints un à un, abrutis ou courageux. Et ce n'est pas le Siam qu'ils connaissent : c'est moi.

— Que voulez-vous en faire?

— Je *voulais*... Une force militaire. Grossière mais rapidement transformable. Et attendre le conflit inévitable par ici, soit entre colonisateurs et colonisés, soit entre colonisateurs seulement. Alors, le jeu pourrait être joué. Exister dans un grand nombre d'hommes et peut-être pour longtemps. Je veux laisser une cicatrice sur cette carte. Puisque je dois jouer contre ma mort, j'aime mieux jouer avec vingt tribus qu'avec un enfant... Enfin, je voulais cela comme mon père voulait la propriété de son voisin, comme je veux des femmes.

L'intonation surprit Claude. Rien de la voix de l'obsédé : rigoureuse, méditée.

— Pourquoi ne le voulez-vous plus?

— Je veux la paix.

Il disait : la paix comme il eût dit : agir. Bien que sa cigarette fût allumée, il n'avait pas éteint son briquet. Il l'approcha du mur, regarda avec attention les sculptures et la ligne

de séparation des pierres. La paix, il semblait qu'il la cherchât là.

— D'un mur pareil, il serait impossible de rien emporter...

Il éteignit enfin la petite flamme. La nuit se replaqua sur le mur, intense, à peine troublée au-dessus d'eux par les lueurs (des bâtons d'encens allumés devant les Bouddhas, sans doute); la moitié des étoiles cachées par la masse colossale écrasée devant eux et qui s'imposait, sans qu'ils la vissent, par sa seule présence dans l'ombre.

— Vous sentez l'odeur de la vase? — reprit Perken. — Mon projet aussi est pourri. Je n'ai plus le temps. Avant deux ans, les prolongements des lignes du chemin de fer seront achevés. Avant cinq ans, la brousse sera traversée : routes ou trains.

— C'est la valeur stratégique des routes qui vous inquiète?

— Elle est nulle. Mais avec l'alcool et la pacotille, mes Moïs seront fichus. Rien à faire. Il faut que je passe la main au Siam, ou que j'abandonne.

— Mais les mitrailleuses?

— Dans la région où je réside, je suis libre. Si je suis armé, j'y tiendrai jusqu'à ma mort. Et il y a les femmes. Avec quelques mitrailleuses, la région est imprenable à moins de sacrifier un très grand nombre d'hommes.

Les lignes de chemin de fer, pas encore achevées, suffisaient-elles à justifier ses paroles? Il était peu probable que la région insoumise pût vivre contre la « civilisation », contre son avant-garde annamite et siamoise. « Les femmes »... Claude n'avait pas oublié Djibouti.

— Ce sont seulement des réflexions qui vous ont séparé de votre projet?

— Je ne l'ai pas oublié : si l'occasion... Mais je ne peux plus vivre avant tout pour lui. J'y ai beaucoup songé... Voyez-vous, je crois que ce qui m'en a séparé, comme vous dites, ce sont les femmes que j'ai manquées. Ce n'est pas l'impuissance, comprenez-bien. Une menace... Comme la première fois que j'ai vu que Sarah vieillissait. La fin de quelque chose surtout..., je me sens vidé de mon espoir, avec une force qui monte en moi, contre moi, comme la faim.

Il sentait le contact étouffé que ces paroles martelées maintenaient entre Claude et lui.

J'ai toujours été indifférent à l'argent. Le Siam me doit plus que je ne lui demanderais, mais il ne marchera plus. Il se méfie... Non, ce n'est pas qu'il ait des raisons de le faire : mais il se méfie de moi en bloc, autant que moi des deux ou trois années où je suis obligé de réfugier mon espoir... Il faudrait tenter ces choses sans s'appuyer sur un état, sans jouer ce rôle de chien de chasse, qui attend de chasser pour son propre compte. Mais jamais personne ne l'a réussi : — et personne en somme, ne l'a tenté sérieusement. — Brooke à Saraasah, même Mayrena... Ces projets-là sont malades, quand il faut réfléchir à ce qu'ils valent. Si j'ai joué ma vie sur un jeu plus grand que moi...

— Que faire d'autre?

— Rien. Mais ce jeu me cachait le reste du monde et j'ai parfois singulièrement besoin qu'il me soit caché. Si je l'avais réalisé, ce projet. Mais que tout ce que je pense soit pourriture peu importe, parce qu'il y a les femmes.

— Les corps?

— Maintenant, j'ai tous mes vieux rêves dans les reins... On n'imagine pas ce qu'il y a de haine dans le : une de plus. Tout corps qu'on n'a pas eu est ennemi...

Sa volonté de convaincre pesait sur Claude, toute proche, comme ce temple perdu dans la nuit.

— Et puis, rendez-vous compte de ce que c'est que ce pays. Songez que je commence à comprendre leurs cultes érotiques, cette assimilation de l'homme qui arrive à se confondre, jusqu'aux sensations, avec la femme qu'il prend, à s'imaginer *elle* sans cesser d'être lui-même. Rien ne compte à côté de la volupté d'un être qui commence à ne plus pouvoir la supporter. Non, ce ne sont pas des corps, ces femmes : ce sont des... des possibilités, oui. Et je veux...

Il fit un geste que Claude devina seulement dans la nuit, comme d'une main qui écrase.

... comme j'ai voulu vaincre des hommes...

« Ce qu'il veut, pensait Claude, c'est s'anéantir. S'en doute-t-il plus qu'il ne le dit? Il y parviendra assez bien... » De ces espoirs piétinés, Perken avait parlé sur un ton qui ne permet-

tait pas de croire à leur abandon; ou, si l'abandon existait, l'érotisme n'était pas seul à le compenser.

— Je n'ai pas encore fini avec les hommes... D'où je serai, je pourrai encore surveiller le Mékong (dommage que je ne connaisse pas la région où nous allons ou que vous ne connaissiez pas une voie royale trois cents kilomètres plus haut!) mais j'entends le surveiller seul et n'avoir pas de voisin. Il faut voir ce qu'est devenu Grabot...

— Où est-il parti?

— Tout près des Dang-Rek, à cinquante kilomètres de notre itinéraire à peu près. Pour quoi faire? Ses copains de Bangkok disent qu'il est venu pour l'or : toutes les épaves d'Europe pensent à l'or. Mais il connaît le pays : il ne doit pas croire à cette histoire. On m'a parlé aussi d'une combinaison, d'une vente d'objets de traite aux insoumis...

— Comment payent-ils?

— En peaux, un peu en poudre d'or. Une combinaison est plus vraisemblable : il est parisien : son père devait inventer des porte-cravates, des démarreurs, des brise-jets... Je pense qu'il est surtout allé régler certains comptes avec lui-même... Je vous en parlerai un jour. Mais il est certainement parti en accord avec le gouvernement de Bangkok, sinon on ne tiendrait pas tant à le retrouver. Sans doute est-il venu pour eux et commence-t-il déjà à jouer son propre jeu, ce qui est tout de même prématuré... Sinon, il les tiendrait au courant. Peut-être l'avaient-ils chargé de contrôler ma position là-haut : il est précisément parti en mon absence...

— Mais il n'est pas parti dans la même région que vous?

— Il aurait été accueilli à son arrivée par les flèches, et surtout par quelques balles de mes fusils Gras d'instruction. Rien à faire. Il n'a pu tenter de venir — s'il l'a voulu — que par les Dang-Rek.

— Quel homme est-ce?

— Écoutez. Pendant son service militaire, il prend en haine un médecin-major qui ne l'avait pas « reconnu » lorsqu'il était malade, je crois, ou pour tout autre raison. Il se fait porter malade à nouveau la semaine suivante, va à l'infirmerie : « Encore toi? — Des boutons. — Où ça?... » L'autre ouvre la main : six boutons de culotte. Un mois de prison.

Il écrit aussitôt au général, précisant une maladie des yeux. Dès son entrée en prison (j'oubliais de vous dire qu'il avait une plaie) il prend du pus, sachant parfaitement ce qu'il faisait, se le colle dans l'œil. Fait punir le major. Perd l'œil, bien entendu. Il est borgne. Une de vos têtes toutes rondes de Français, avec un nez en pomme de terre et un corps de déménageur. Enchanté, à Bangkok, de ses entrées nonchalantes de grosse brute dans les bars. Vous voyez cela : les regards qui le suivent à la dérobée, les types qui s'écartent peu à peu et dans un coin des copains — pas beaucoup — qui lèvent leur verre en vociférant... Évadé de nos bataillons d'Afrique. Encore un dont les rapports avec l'érotisme sont particuliers...

V

Depuis quatre jours, la forêt.

Depuis quatre jours, campements près des villages nés d'elle comme leurs bouddhas de bois, comme le chaume de palmes de leurs huttes sorties du sol mou en monstrueux insectes; décomposition de l'esprit dans cette lumière d'aquarium, d'une épaisseur d'eau. Ils avaient rencontré déjà des petits monuments écrasés, aux pierres si serrées par les racines qui les fixaient au sol comme des pattes qu'ils ne semblaient plus avoir été élevés par des hommes, mais par des êtres disparus habitués à cette vie sans horizon, à ces ténèbres marines. Décomposée par les siècles, la Voie ne montrait sa présence que par ces masses minérales pourries, avec les deux yeux de quelque crapaud immobile dans un angle des pierres. Promesses ou refus, ces monuments abandonnés par la forêt comme des squelettes? La caravane allait-elle enfin atteindre le temple sculpté vers quoi la guidait l'adolescent qui fumait sans discontinuer les cigarettes de Perken? Ils auraient dû être arrivés depuis trois heures... La forêt et la chaleur étaient pourtant plus fortes que l'inquiétude : Claude sombrait comme dans une maladie dans cette fermentation où les formes se gonflaient, s'allongeaient, pourrissaient hors du monde dans lequel l'homme compte. Et partout, les insectes.

Les autres animaux, furtifs et le plus souvent invisibles,

venaient d'un autre univers, où les feuilles des arbres ne semblent pas collées par l'air même aux feuilles gluantes sur lesquelles marchent les chevaux; de l'univers qui apparaissait parfois dans les furieuses trouées du soleil, dans le remous d'atomes scintillants où passaient, rapides, des ombres d'oiseaux. Les insectes, eux, vivaient de la forêt, depuis les boules noires qu'écrasaient les sabots des bœufs attelés aux charrettes et les fourmis qui gravissaient en tremblotant les troncs poreux, jusqu'aux araignées retenues par leurs pattes de sauterelles au centre de toiles de quatre mètres, dont les fils recueillaient le jour qui traînait encore auprès du sol, apparaissaient de loin sur la confusion des formes, phosphorescentes et géométriques, dans une immobilité d'éternité. Seules, sur les mouvements de mollusque de la brousse, elles fixaient des figures qu'une trouble analogie reliait aux autres insectes, aux cancrelats, aux mouches, aux bêtes sans nom, dont la tête sortait de la carapace au ras des mousses, à l'écœurante virulence d'une vie de microscope. Les termitières hautes et blanchâtres, sur lesquelles les termites ne se voyaient jamais, élevaient dans la pénombre leurs pics de planètes abandonnées, comme si elles eussent trouvé naissance dans la corruption de l'air, dans l'odeur de champignon, dans la présence des minuscules sangsues agglutinées sous les feuilles comme des œufs de mouches. L'unité de la forêt, maintenant, s'imposait; depuis six jours Claude avait renoncé à séparer les êtres des formes, la vie qui bouge de la vie qui suinte; une puissance inconnue liait aux arbres les fongosités, faisait grouiller toutes ces choses provisoires sur un sol semblable à l'écume des marais, dans ces bois fumants de commencement du monde. Quel acte humain, ici, avait un sens? Quelle volonté conservait sa force? Tout se ramifiait, s'amollissait, s'efforçait de s'accorder à ce monde ignoble et attirant à la fois comme le regard des idiots, et qui attaquait les nerfs avec la même puissance abjecte que ces araignées suspendues entre les branches, dont il avait eu d'abord tant de peine à détourner les yeux.

Les chevaux marchaient le col baissé, en silence; le jeune guide avançait lentement, mais sans hésiter, suivi du Cambodgien que le délégué avait adjoint à la caravane pour réqui-

sitionner les conducteurs et pour la surveiller, Svay. A l'instant où, le plus vite possible, Claude tournait la tête (sa crainte maladive de se jeter dans une toile d'araignée l'obligeait à regarder avec soin devant lui), un contact le fit sursauter. Perken venait de lui toucher le bras, indiquant de sa cigarette, très rouge dans cet air si sombre, une masse perdue dans les arbres et d'où, ça et là, sortaient des roseaux. Une fois de plus, Claude n'avait rien su distinguer à travers les troncs. Il s'approcha des vestiges d'un mur de pierre brune, taché de mousse; quelques petites boules de rosée, qui ne s'étaient pas encore évaporées, brillaient... « L'enceinte, pensa-t-il. Le fossé a été comblé. »

Le sentier se perdait sous leurs pieds; de l'autre côté de l'éboulis, qu'ils contournèrent, une profusion de roseaux, serrés comme ceux d'une claie, barraient la forêt à hauteur d'homme.

Le boy cria aux conducteurs des charrettes de venir avec leur coupe-coupe : voix stagnante, écrasée par la voûte des feuilles... Les mains à demi crispées de Claude se souvenaient des fouilles, lorsque le marteau retenu cherche à travers la couche de terre un objet inconnu. Le buste des conducteurs s'abaissait d'un mouvement lent, presque paresseux, et se relevait d'un coup, droit, dominé par la tache bleue du fer qui reflétait, en tournant, la clarté du ciel invisible; à chaque mouvement des fers parallèles, de droite à gauche, Claude sentait dans son bras l'aiguille d'un médecin, qui, jadis, cherchant maladroitement sa veine, lui râclait la chair. Du chemin qui peu à peu s'approfondissait montait une odeur de marais, plus fade que celle de la forêt; Perken suivait pas à pas les conducteurs. Sous ses souliers de cuir un roseau mort sans doute depuis lontemps craqua avec un bruit sec : deux grenouilles des ruines s'enfuirent sans hâte.

Au-dessus des arbres, de grands oiseaux s'envolèrent lourdement; les faucheurs venaient d'atteindre un mur. Il devenait facile de retrouver la porte, pour s'orienter ensuite : ils n'avaient pu dériver qu'à gauche; il suffisait donc de suivre le mur vers la droite. Roseaux et buissons épineux venaient jusqu'à son pied. Claude, d'un rétablissement, se trouva sur lui.

— Pouvez-vous avancer? — demanda Perken.

Le mur traversait la végétation comme un chemin, mais sous une mousse gluante. La chute, si Claude voulait marcher, était d'un extrême danger : la gangrène est aussi maîtresse de la forêt que l'insecte. Il commença à avancer à plat ventre; la mousse à l'odeur de pourriture, couverte de feuilles mi-visqueuses, mi-réduites aux nervures comme si elle les eût en partie digérées, s'étendait à hauteur de son visage, grossie par la proximité, vaguement agitée dans l'air si calme, rappelant par le mouvement des fibrilles la présence des insectes. Au troisième mètre, il sentit un chatouillement.

Il s'arrêta, râclant son cou de sa main. Le chatouillement passa sur elle, il la ramena aussitôt : deux fourmis noires grandes comme des guêpes, les antennes distinctes, essayaient de se glisser entre ses doigts. Il secoua sa main de toute sa force : elles tombèrent. Il était déjà debout. Pas de fourmis sur ses vêtements. A l'extrémité du mur, à cent mètres, une trouée plus claire : la porte, sans aucun doute, et les sculptures. En bas, le sol criblé de pierres éboulées. Sur la trouée claire, une branche passait en silhouette; de grandes fourmis, le ventre en silhouette aussi, les pattes invisibles, la suivaient comme un pont. Claude voulut l'écarter mais il la manqua d'abord. « Il faut absolument que j'arrive au bout. S'il y a des fourmis rouges, ça ira mal, mais si je revenais, ça irait plus mal... A moins qu'on n'ait exagéré? — Eh bien? cria Perken. Il ne répondit rien, avança d'un pas. Équilibre plus que précaire. Ce mur attirait ses mains avec une force d'être vivant : il se laissa tomber sur lui; et à l'instant, conseillé par ses muscles, il comprit comment il devait marcher : non sur les mains et les genoux, mais sur les mains et la pointe des pieds (il pensa au gros dos des chats). Il avança aussitôt. Chaque main pouvait défendre l'autre; pieds et mollets étaient protégés par le cuir, leur contact avec la mousse réduit au minimum. « Ça va » cria-t-il. Sa voix le surprit, criarde et désaccordée : elle n'avait pas encore oublié les fourmis. Il avançait lentement, exaspéré par le peu d'obéissance de son corps maladroit, par les mouvements impatients qui jetaient ses reins de droite à gauche, au lieu de le faire aller plus vite. Il s'arrêta encore, une main en l'air,

chien au guet, bloqué par une nouvelle sensation que sa surexcitation avait retardée : dans sa main levée persistait l'écrasement de minuscules œufs agglutinés, de bêtes à coques. De nouveau, ses membres étaient enrayés. Il ne voyait que la tache de lumière qui l'absorbait, mais ses nerfs ne voyaient que les insectes écrasés, n'obéissaient qu'à leur contact. Déjà relevé, crachant, il vit grouillantes d'insectes, une seconde, ces pierres du sol sur quoi pouvait s'écraser sa vie; délivré du dégoût par le danger, il retomba sur le mur avec une brutalité de bête en fuite, avançant de nouveau, ses mains gluantes collées aux feuilles pourries, hébété de dégoût, n'existant plus que pour cette trouée qui le tirait par les yeux. Comme une chose qui éclate, elle fit place au ciel. Il s'arrêta, stupide : dans cette position, il ne savait plus sauter.

Il put enfin prendre l'angle du mur et descendre.

Des dalles envahies par les basses herbes conduisaient à une nouvelle masse sombre : une seule tour, de toute évidence; il connaissait les plans de ce genre de sanctuaire. Libre enfin de courir comme un homme il se jeta en avant, la tête mal protégée par le bras replié, au risque de s'ouvrir la gorge sur une liane de rotin.

Inutile de chercher des sculptures : le monument était inachevé.

II

La forêt s'était refermée sur cet espoir abandonné. Depuis des jours, la caravane n'avait rencontré que des ruines sans importance; réelle comme le lit d'un fleuve, la Voie royale ne menait plus qu'aux vestiges que laissent derrière elles, tels des ossements, les migrations et les armées. Au dernier village, des chercheurs de bois avaient parlé d'un grand édifice, le Ta Mean, situé à la crête des monts, entre les marches cambodgiennes et une partie inexplorée du Siam, dans une région Moï. « Plusieurs centaines de mètres de bas-reliefs... »

Si c'était vrai, un sinistre supplice de Tantale ne les attendait-il pas là? « Impossible de sortir une seule pierre du mur d'Angkor Vat » avait dit Perken. Hors de doute. La sueur

coulait sur le visage de Claude et sur son corps, gluante, intolérable. Bien que, dans cette forêt parcourue, une fois l'an, par quelque minable caravane de charrettes chargées de verroteries que des indigènes allaient troquer contre le stick-laque et les cardamomes des sauvages, sa vie valût le prix d'une balle, il ne croyait pas que les pirates osassent attaquer, sans l'espoir d'un grand profit, des Européens armés. (Mais ces pirates connaissaient des temples...); et pourtant, l'inquiétude rôdait en lui. « La fatigue?... » pensa-t-il; à l'instant même, il comprit que son regard, qui depuis quelques minutes errait sur la toison d'arbres d'une colline apparue dans une trouée, suivait la fumée d'un feu. Depuis plusieurs jours, ils n'avaient pas rencontré un être humain.

Les indigènes, eux, avaient vu la fumée. Tous la suivaient du regard, les épaules rentrées dans le cou comme en face d'une catastrophe. Malgré l'absence du vent, une bouffée d'odeur de chair brûlée passa : les animaux s'arrêtèrent. — Des sauvages nomades... — dit Perken. S'ils brûlent leurs morts, ils sont tous là-bas...

Il sortit son revolver.

« Mais s'ils tiennent la piste... »

Il entrait déjà dans les feuilles, Claude sur ses talons; les mains contre le corps par crainte des sangsues qui commençaient à s'agglutiner sur leurs vêtements, les doigts crispés sur le revolver, ils avançaient ,l'épaule en avant, sans un mot. A la transparence soudaine de tout le feuillage qui jaunit la forêt, Claude devina une clairière : sous le soleil, la rive opposée de la forêt brillait comme de l'eau, dominée par de minces palmes, au-dessus desquelles montait toujours, verticale, lourde, lente, la fumée. « Surtout, restez sous bois », dit Perken à voix basse. Des clameurs assourdies les guidaient. Claude fut saisi de nouveau par l'odeur de viande brûlée; dès qu'il le put, il écarta les branches : au-dessus d'un rang de buissons qui le gênaient, passaient dans un grand mouvement confus des têtes aux grosses lèvres et des fers de lance éblouissants; la sourde mélopée battait le feuillage autour d'eux. Au centre de la clairière, d'une tour trapue faite de claies, la fumée montait, épaisse et blanche. Au sommet, quatre têtes de buffles en bois, aux cornes grandes

comme des barques, se plaquaient sur le ciel; appuyé sur la hampe de sa lance miroitante, se grattant la tête et penché vers l'intérieur du bûcher, un guerrier jaune regardait, nu. Ainsi tapi, Claude était fixé à ce spectacle par les yeux, par les mains, par les feuilles qu'il sentait malgré ses vêtements, par le sentiment panique, qui tombait sur lui, enfant, devant les serpents et les crustacés vivants.

Perken revenait en arrière : Claude se releva en toute hâte, prêt à tirer. Dès que s'éteignit le craquement des branches, le courant de la mélopée se rétablit à travers le silence, de plus en plus faible à mesure qu'ils s'éloignaient..

Ils retrouvèrent leur caravane..

— Hop, filons! — dit Perken, rageusement.

Les charrettes repartirent précipitamment avec un arpège d'essieux qui retentit dans chacun des muscles de Claude.

Entre les arbres, quelquefois, la fumée apparaissait encore, immobile. Dès qu'ils la voyaient les indigènes tentaient de hâter encore l'allure de leurs bêtes, recroquevillés sur le timon des charrettes, comme par une terreur sacrée. Parfois apparaissaient de l'autre côté d'un ravin, par grands pans, des roches orangées vers lesquelles s'élevait la marée des arbres, éclatantes sur le ciel dont l'outremer s'affaiblissait à peine. Dès qu'une nouvelle trouée les délivrait de la forêt, tous suivaient des yeux la cime des arbres lointains, craignant de découvrir un nouveau feu : rien ne troublait l'immobilité du ciel et des masses du feuillage, sur lesquelles l'air chaud tremblait comme au-dessus d'une cheminée, à grandes ondes précipitées.

***

La nuit et le jour, la nuit et le jour; enfin un dernier village grelottant de paludisme, perdu dans l'universelle désagrégation des choses sous le soleil invisible. Quelquefois, de plus en plus proches, les montagnes. Des branches basses, retombaient en claquant sur le toit des charrettes comme sur une caisse de résonance; mais cette intermittente flagellation elle-même se décomposait dans la chaleur. Contre l'air suffocant qui montait du sol, subsistait seule l'affirmation du dernier

guide : le monument vers lequel ils marchaient maintenant était sculpté.

Comme toujours.

Inquiet de ce temple, de chacun de ceux vers quoi ils marcheraient, Claude restait lié à leur ensemble par une confiance trouble, faite d'affirmations logiques et de doutes si profonds qu'ils en devenaient physiques, comme si ses yeux et ses nerfs eussent protesté contre son espoir, contre les promesses jamais tenues de ce fantôme de route.

Enfin, ils atteignirent un mur.

Le regard de Claude commençait à s'habituer à la forêt; assez près pour distinguer les mille-pattes qui parcouraient la pierre, il vit que ce guide, plus ingénieux que les précédents, les avait conduits à un affaissement qui ne pouvait marquer que la place de l'ancienne entrée. Comme autour des autres temples, montaient les grilles enchevêtrées des roseaux. Perken, qui maintenant n'ignorait plus la végétation des monuments, indiqua une direction : là, la masse des roseaux était moins dense : « Les dalles ». Elles conduisaient certainement au sanctuaire. Les conducteurs se mirent à l'ouvrage. Dans un bruit de papier froissé, les roseaux tranchés tombaient à droite et à gauche avec mollesse, laissant sur le sol des pointes très blanches dans la pénombre : la moelle des tiges coupées en sifflet. « Si ce temple-ci est sans sculptures et sans statues, songeait Claude, quelles chances nous restent? Aucun conducteur ne nous accompagnera au Ta Mean, Perken, le boy et moi... Depuis que nous avons croisé les sauvages, ils n'ont qu'un désir : filer. A trois, comment manœuvrer les blocs de deux tonnes des grands bas-reliefs?... Des statues peut-être? Et puis, la chance... Tout ça est bête comme une histoire de chercheurs de trésors... »

Son regard quitta les éclairs des coupe-coupe et retomba sur le sol : les sections des roseaux devenaient déjà brunes. Prendre, lui aussi, un coupe-coupe et frapper, plus fort que ces paysans! Ah! de grands coups de faux à travers ces roseaux!... Le guide le toucha doucement pour attirer son attention : après la chute d'une dernière touffe, protégés par les pierres, rayés par quelques roseaux restés debout, les blocs qui formaient la porte se distinguaient, lisses.

Sans sculptures, encore une fois.

Le guide souriait, l'index toujours tendu. Jamais Claude n'avait éprouvé un tel désir de frapper. Serrant les poings, il se retourna vers Perken, qui souriait aussi. L'amitié que Claude lui portait se changea d'un coup en fureur; pourtant, orienté par la direction commune des regards, il détourna la tête : la porte, qui sans doute avait été monumentale, commençait en avant du mur, et non où il la cherchait. Ce que regardaient tous ces hommes habitués à la forêt, c'était l'un de ses angles, debout comme une pyramide sur des décombres, et pourtant à son sommet, fragile mais intacte, une figure de grès au diadème sculpté avec une extrême précision. Claude, entre les feuilles, distinguait maintenant un oiseau de pierre, avec ses ailes éployées et un bec de perroquet; une épaisse raie de soleil se brisait sur l'une de ses pattes. Sa colère disparut dans ce minuscule espace éblouissant; la joie l'envahit, une reconnaissance sans objet, une allégresse aussitôt suivie d'un attendrissement stupide. Il avança sans y prendre garde, possédé par la sculpture, jusqu'en face de la porte. Le linteau s'était écroulé, entraînant tout ce qui le surmontait, mais les branches qui enserraient les montants restés debout, tressées, formaient une voûte à la fois noueuse et molle, que le soleil ne traversait pas. A travers le tunnel, au delà des pierres écroulées dont les angles noirs, à contre-jour, obstruaient le passage, était étendu un rideau de pariétaires, de plantes légères ramifiées en veines de sève. Perken le creva, découvrant un éblouissement confus d'où ne sortaient que les triangles des feuilles d'agave, d'un éclat de miroir. Claude franchit le passage, de pierre en pierre, en s'appuyant aux murs, et frotta contre son pantalon ses mains pour se délivrer de la sensation d'éponge née de la mousse. Il se souvint soudain de l'instant où il était arrivé à l'extrémité du mur aux fourmis : comme alors, un trou brillant, peuplé de feuilles, semblait s'être évanoui dans la grande lumière trouble, rétablie une fois de plus sur son empire pourri. Des pierres, des pierres, quelques-unes à plat, presque toutes un angle en l'air : un chantier envahi par la brousse; des pans de mur de grès violet, les uns sculptés, les autres nus, d'où pendaient des fougères; certains portaient la patine rouge du feu.

Devant lui, des bas-reliefs de haute époque, très indianisés (Claude s'approchait d'eux), mais très beaux, entouraient d'anciennes ouvertures à demi-cachées sous un rempart de pierres éboulées. Il se décida à les dépasser du regard : au-dessus, trois tours démolies jusqu'à deux mètres du sol, leurs trois tronçons sortant d'un écroulement si total que la végétation naine seule s'y développait, comme fichés dans cet éboulis; des grenouilles jaunes s'en écartaient avec lenteur. Les ombres s'étaient raccourcies : le soleil invisible montait dans le ciel. Un immobile frémissement, une vibration sans fin animait les dernières feuilles, bien qu'aucun vent ne se fût levé : la chaleur.

Une pierre détachée tomba, retentit deux fois, sourdement d'abord puis avec un son clair, appelant dans l'esprit de Claude le mot : in-so-lite. Plus que ces pierres mortes à peine animées par le cheminement des grenouilles qui n'avaient jamais vu d'hommes, que ce temple écrasé sous un si puissant abandon, que la violence clandestine de la vie végétale, une présence faisait peser sur les décombres et les plantes voraces fixées comme des êtres terrifiés une angoisse, qui protégeait avec une force de cadavre ces figures dont le geste séculaire régnait sur une cour de mille-pattes et de bêtes des ruines. Perken le dépassa : ce monde d'abîme sous-marin perdit sa vie comme une méduse jetée sur une grève, sans force tout à coup contre deux hommes blancs. — Je vais chercher les instruments. Son ombre s'enfonça dans le tunnel où les pariétaires déchirées pendaient.

Il semblait que la tour principale se fût écroulée tout entière d'un seul côté, car trois de ses murs étaient restés debout, à l'extrémité du plus gros amoncellement. Entre eux, le sol avait été jadis profondément creusé : les indigènes chercheurs de trésors étaient venus, après les incendiaires siamois. Au centre même de l'excavation, une termitière se dressait, pointue, couleur de ciment, abandonnée sans doute. Perken revint, une scie à métaux et un bâton à la main, un marteau sortant la tête de sa poche gauche distendue par un poids. Il en tira une masse de carrier et l'emmancha au bout du bâton.

— Svay est resté au village, comme je le lui ai dit.

Claude avait déjà saisi la scie, dont la monture nickelée brillait sur la pierre sombre. Près d'un des murs, écroulé en escalier et dont un bas-relief était à sa portée, il hésitait.

— Qu'avez-vous? — demanda Perken.

— C'est idiot... J'ai l'impression que ça ne marchera pas...

Il voyait cette pierre comme pour la première fois; il ne pouvait échapper à l'idée d'une disproportion entre elle et la scie, d'une impossibilité. Il attaqua le bloc, après l'avoir mouillé. La scie pénétra dans le grès en grinçant. Au cinquième effort elle glissa; il la sortit de l'entaille : plus une dent.

Ils possédaient deux douzaine de lames; l'entaille était profonde d'un centimètre. Il jeta la scie et regarda devant lui : par terre, nombre de pierres portaient des fragments de bas-reliefs presque effacés. Il ne leur avait pas prêté attention encore, obsédé par les murs. Celles dont la face sculptée était tournée du côté du sol n'auraient-elles pas été protégées par la terre?

Perken avait devancé sa pensée. Il avait appelé les conducteurs, qui firent rapidement des leviers avec de jeunes arbres et commencèrent à retourner les blocs. La pierre, lentement, se soulevait, pivotait sur l'une de ses faces et retombait avec un han! sourd, montrant, à travers le réseau que traçait la fuite des cloportes affolés, les traces d'une figure. Sur l'alvéole laissée dans la terre, nette et vernie comme un moule, un nouveau bloc tombait et, une à une, les pierres montraient leurs faces rongées par le sol depuis le dernier siècle des invasions siamoises, à travers l'épouvante des insectes dont les lignes tremblantes se brisaient en se précipitant vers la forêt avec une infime frénésie. Plus les bas-reliefs montaient leurs formes ravagées, plus s'imposait de nouveau à Claude la certitude que, seules, les pierres qui formaient l'un des pans restés debout du temps principal pourraient être emportées.

Sculptées sur les deux côtés, les pierres d'angle figuraient deux danseuses : le motif était sculpté sur trois pierres superposées. Celle du sommet, sous une poussée assez forte, tomberait sans doute.

— Combien ça vaut-il, à votre avis? — demanda Perken.

— Les deux danseuses?

— Les deux danseuses?

— Oui.

— Difficile à savoir; en tous cas, plus de cinq cent mille francs.

— Vous êtes sûr?

— Oui.

Ces mitrailleuses qu'il était allé chercher en Europe, elles étaient là, dans cette forêt qu'il connaissait, dans ces pierres... Y avait-il des temples dans sa région? Peut-être pouvait-il attendre d'eux beaucoup plus que de ses mitrailleuses, ne pourrait-il pas, s'il trouvait là-haut quelques temples, intervenir à Bangkok en même temps qu'il armerait ses hommes? Un autre temple : dix mitrailleuses, deux cents fusils... En face de ce monument-ci, il oubliait le grand nombre de temples sans sculptures; il oubliait la Voie... Il imaginait ses défilés, avec la ligne éclatante du soleil sur le canon des mitrailleuses, l'étincelle du point de mire...

Déjà Claude faisait dégager le sol, afin que la pierre ne se brisât pas en en rencontrant une autre. Pendant que les hommes maniaient les blocs, il la regardait : sur l'une des têtes, dont les lèvres souriaient comme le font d'ordinaire celles des statues khmères, une mousse très fine s'étendait, d'un gris bleu, semblable au duvet des pêches d'Europe. Trois hommes la poussèrent de l'épaule, en mesure; elle bascula, tomba sur sa tranche et s'enfonça assez profondément pour rester droite. Son déplacement avait creusé dans la pierre sur laquelle elle reposait deux raies brillantes, que suivaient en rang des fourmis mates, tout occupées à sauver leurs œufs. Mais cette seconde pierre, dont la face supérieure apparaissait maintenant, n'était pas posée comme la première; elle était encastrée dans le mur encore debout, prise entre deux blocs de plusieurs tonnes. L'en dégager? il eût fallu jeter bas tout le mur; et si les pierres des parties sculptées, d'un grès choisi, pouvaient être à grand'peine maniées, les autres, énormes, devaient rester immobiles jusqu'à ce que quelques siècles, ou les figuiers des ruines les jetassent à terre.

Comment les Siamois avaient-ils pu détruire tant de temples? On parlait d'éléphants, attelés à ces murs en grand nombre... Pas d'éléphants. Il fallait donc couper ou casser

cette pierre pour séparer la partie sculptée, dont les dernières fourmis s'enfuyaient, de la partie brute encastrée dans le mur.

Les conducteurs attendaient, appuyés sur leurs leviers de bois. Perken avait sorti de sa poche son marteau et un ciseau : sans doute le plus sage, en effet, était-il de tracer au ciseau une étroite tranchée dans la pierre, et de la détacher ainsi. Il commença de frapper. Mais, soit qu'il employât mal l'outil, soit que le grès fût très dur, ne sautaient que des fragments de quelques millimètres d'épaisseur.

Les indigènes seraient plus maladroits que lui encore.

Claude ne quittait pas la pierre du regard. Nette, solide, lourde, sur ce fond tremblant de feuilles et de ronds de soleil; chargée d'hostilité. Il ne distinguait plus les raies, ni la poussière du grès; les dernières fourmis étaient parties, sans oublier un seul de leurs œufs mous. Cette pierre était là, opiniâtre, être vivant, passif et capable de refus. En Claude montait une sourde et stupide colère : il s'arcbouta et poussa le bloc, de toute sa force. Son exaspération croissait, cherchant un objet. Perken, le marteau en l'air, le suivait du regard, la bouche à demi-ouverte. Cet homme qui connaissait si bien la forêt ignorait tout des pierres. Ah! avoir été maçon six mois! Faire tirer les hommes, tous à la fois, sur une corde?... Autant gratter avec les ongles... Et comment passer une corde? Cependant c'était sa vie menacée qui était là... Sa vie. Tout l'entêtement, toute la froide fureur qui l'avaient guidé à travers cette forêt, tendaient à ouvrir cette barrière, cette pierre immobile dressée entre le Siam et lui.

Plus il la regardait et plus il était certain qu'il n'atteindrait pas le Ta Mean avec les charrettes; et les pierres du Ta Mean ne seraient-elles pas semblables à celles-ci? La volonté de vaincre le bouleversait comme la soif ou la faim, serrait ses doigts sur le manche du marteau qu'il venait d'arracher à Perken. De rage, il cogna sur la pierre de toute sa force; le marteau rebondit plusieurs fois avec un bruit ridicule dans le silence; le pied de biche poli qui le terminait brilla en traversant un rayon de soleil. Il s'arrêta, le regard fixe, puis précipitamment, comme s'il eût craint que son idée ne lui échappât, il retourna le marteau et frappa de nouveau, à toute volée,

près de l'encoche brillante laissée par le ciseau de Perken. Un morceau de plusieurs centimètres de long sauta; aussitôt il lâcha le marteau, frotta ses paupières... Par chance, la poussière du grès seule les avait atteintes. Dès qu'il vit clair de nouveau, il sortit de sa poches ses lunettes noires et en protégea ses yeux, puis, il recommença à frapper. Le pied-de-biche était un instrument efficace : il atteignait le grès sans l'intermédiaire d'un ciseau, avec plus de force et beaucoup plus souvent. Sous chaque coup, une large écaille sautait; dans quelques heures...

Il fallait faire couper par les indigènes les roseaux qui obstruaient tous les passages; Perken reprit le marteau. Claude, pour préparer le chemin, s'était un peu éloigné avec les conducteurs : il entendait les coups nets, rapides et inégaux comme ceux des manipulateurs de télégraphe, qui dominaient le bruit des roseaux fauchés, humains et vains dans l'immense silence de la brousse, dans la chaleur... Quand il revint, des écailles de grès jonchaient le sol autour d'une coulée de poussière dont la couleur l'étonna : blanche, bien que le grès fût violet. Perken se retourna, et Claude vit l'entaille, claire comme la poussière, large, car il était impossible de frapper toujours au même endroit..

A son tour, il se remit au travail. Perken continua à préparer la piste, en faisant déblayer le chemin : il serait difficile de transporter les blocs; le plus simple serait donc de les faire tourner de face en face, après en avoir écarté les cailloux. Mètre par mètre, la piste s'allongeait sous les ombres maintenant verticales; le bruit des coups de marteau demeurait seul dans cette lumière de plus en plus jaune, ces ombres de plus en plus courtes, cette chaleur de plus en plus intense. Elle ne pesait pas sur les épaules, elle agissait comme un poison, détendant peu à peu les muscles, tirant la force avec la sueur qui coulait sur les visages et formait avec la poussière du grès, sous les lunettes noires, de longues rigoles, comme sous des yeux arrachés. Claude frappait presque sans conscience, comme marche un homme perdu dans un désert. Sa pensée en miettes, effondrée comme le temple, ne tressaillait plus que de l'exaltation de compter les coups : un de plus, toujours un de plus... Désagrégation de la forêt,

du temple, de tout... Un mur de prison, et comme des coups de lime, ces coups de marteau, constants, constants.

Soudain, un vide : tout reprit vie, retomba à sa place comme si ce qui entourait Claude se fût écroulé sur lui; il resta immobile, atterré. Perken n'entendant plus rien fit quelques pas en arrière : les deux pattes du pied-de-biche venaient de casser.

Il courut, prit le marteau des mains de Claude, songea à user ou limer en pied-de-biche la cassure, vit l'absurdité de ce projet, et, furieux, frappa la pierre à toute volée comme Claude l'avait fait tout-à-l'heure. Enfin il s'assit, s'efforçant de réfléchir. Ils avaient acheté plusieurs manches, par prudence, mais un seul fer...

Les réflexions qui s'imposaient, Claude les retrouvait en se délivrant de l'impression de catastrophe qui l'avait envahi : c'étaient celles qu'il avait faites avant de penser au pied-de-biche. De même que l'idée d'employer ainsi le marteau s'était imposée soudain, quelque autre idée ne s'imposerait-elle pas maintenant? Mais la fatigue, la lassitude, un dégoût de créature exténuée le pénétraient. Se coucher... Après tant d'efforts, la forêt reprenait sa puissance de prison. Dépendance, abandon de la volonté, de la chair même. Comme si le sang, pulsation à pulsation, s'écoulait... Il s'imagina là, couché, les bras serrés contre la poitrine comme par la fièvre, recroquevillé, perdant toute conscience, obéissant avec le sentiment d'une libération aux sollicitations de la brousse et de la chaleur; et soudain, il trouva dans la terreur que cette imagination lui inspira le besoin de se défendre encore. Dans l'entaille triangulaire, la poussière du grès coulait doucement, brillante et blanche comme du sel, accentuant, par sa chute de sablier, la masse de la pierre, de la pierre qui reprenait une vie indestructible, une vie de montagne : le regard en restait prisonnier. Il se sentait lié à elle par la haine, comme à un être animé; et c'était bien ainsi qu'elle gardait le passage et qu'elle le gardait lui-même, qu'elle se chargeait soudain de l'élan qui depuis des mois portait sa vie.

Il s'efforçait d'appeler à son aide son intelligence diluée dans cette forêt... Il ne s'agissait plus de vivre avec intelligence, mais de vivre. L'instinct, libéré par l'engourdissement de la

brousse, le portait contre cette pierre, les dents serrées, l'épaule en avant.

Regardant du coin de l'œil l'entaille ainsi qu'il l'eût fait d'une bête aux aguets, il prit la masse de carrier et en frappa le bloc, après une sorte de moulinet de tout son corps. La poussière du grès recommença de couler. Il la regarda, fasciné par sa ligne brillante; sa haine se concentrait sur elle, et sans la quitter du regard, il frappa à grands coups, le buste et les bras liés à la masse, oscillant sur les jambes comme un lourd balancier. Il n'avait plus de conscience que dans les bras et les reins; sa vie, l'espoir de sa dernière année, le sentiment d'un échec, se confondaient en fureur et ne vivait plus que dans le choc frénétique qui l'ébranlait tout entier, et le délivrait de la brousse comme un éblouissement.

Il s'arrêta. Perken venait de se courber devant l'angle du mur.

— Attention : la pierre que nous attaquons est *seule* encastrée. Voyez celle du dessous : elle n'est que posée, comme l'était celle du dessus : il faut d'abord la dégager. Ensuite, celle-ci sera en porte-à-faux, et comme l'entaille ne lui a fait aucun bien...

Claude appela deux des Cambodgiens et tira de toute sa force la pierre du dessous, tandis qu'ils la poussaient. En vain : la terre, et, sans doute, des petits végétaux, la retenaient. Il savait que les temples khmers n'ont pas de fondations; il fit aussitôt creuser une petite tranchée autour d'elle au-dessous pour la dégager. Les paysans, qui avaient travaillé très vite et très habilement lorsqu'ils avaient creusé autour de la pierre, travaillaient maintenant avec lenteur : ils craignaient que le bloc ne leur broyât les mains. Il les remplaça. Quand le trou fut assez profond, il fit couper quelques troncs et plaça des étais; l'odeur de la terre moite, des feuilles pourries des pierres lavées par les pluies, plus forte que jamais, imprégnait ses vêtements de toile trempés de sueur. Enfin, Perken et lui purent extraire la pierre : elle bascula, montrant sa face inférieure couverte de cloportes incolores qui, fuyant les coups, s'étaient réfugiés sous elle.

Ils possédaient maintenant les têtes et les pieds des danseuses. Les corps restaient seuls sur la seconde pierre

dégagée, qui sortait du mur comme un créneau horizontal.

Perken reprit la masse et recommença de frapper la pierre supérieure. Il avait espéré qu'elle cèderait au premier coup, mais il n'en était rien, et il continuait à frapper, mécaniquement, repris par la fureur. Une seconde, il vit ses défilés sans mitrailleuses ravagés, bouleversés comme par le passage des éléphants sauvages... Des coups répétés, de la perte de sa lucidité, un plaisir montait, comme de tout combat lent; ces coups, de nouveau, l'attachaient à la pierre...

Soudain — différence de son sous le coup — sa respiration se suspendit; il arracha ses lunettes : une vision brouillée, bleue et verte, se précipita en lui; mais, tandis que ses paupières battaient, une autre vision s'imposait, plus forte que celle de tout ce qui l'entourait : la cassure! Le soleil scintillait sur elle; la partie sculptée, portant, elle aussi, sa cassure nette, gisait dans l'herbe comme une tête tranchée.

Il respira enfin, lentement, profondément, Claude, lui aussi était délivré; plus faible, il eût pleuré. Le monde reprenait possession de lui comme d'un noyé; la stupide gratitude qu'il avait connue en découvrant la première figure sculptée l'envahissait à nouveau. En face de cette pierre tombée, la cassure en l'air, un accord soudain s'établissait entre la forêt, le temple et lui-même. Il imagina les trois pierres, superposées : deux danseuses parmi les plus pures qu'il connût. Il fallait maintenant les charger sur les charrettes... Sa pensée ne s'en libérait pas; endormi, il se fût réveillé pour peu qu'on les transportât. Sur la piste préparée, les indigènes, maintenant, poussaient les trois blocs l'un après l'autre. Il regardait cette possession durement acquise, écoutant le choc amorti des faces qui, une à une, aplatissaient les tiges des roseaux, et comptant, à demi-conscient, les chocs successifs, comme un avare de l'argent.

Les indigènes s'arrêtèrent devant l'éboulis de la porte. Les bœufs, de l'autre côté, ne meuglaient pas, mais on les entendait gratter la terre du sabot. Perken fit couper deux troncs d'arbre, entoura de cordes l'une des pierres sculptées et la fixa au tronc, que six indigènes placèrent sur leur épaule; ils furent incapables de le soulever. Claude en remplaça deux, l'un par le boy, l'autre par lui-même.

— Levez!

Les porteurs se redressèrent, tous ensemble cette fois, lentement, dans un absolu silence.

Une branche craqua, puis plusieurs autres, une à une; le bruit des craquements s'approcha. Claude s'était arrêté et regardant la forêt, mais, une fois de plus, ne distinguait rien. Un habitant curieux du dernier village ne se fût pas caché... Svay, peut-être?... Claude fit signe à Perken qui prit sa place sous le tronc, puis avança vers le lieu d'où les bruits étaient venus, en sortant son revolver. Les indigènes, qui avaient entendu le craquement de la gaîne, puis, écho affaibli, le déclic du cran d'arrêt libéré, regardaient sans comprendre, inquiets. Perken, cessant de soutenir le tronc de ses mains, le laissa peser de tout son poids sur son épaule et sortit, lui aussi, son revolver. Claude, déjà entré sous les arbres, ne voyait qu'une ombre plus ou moins dense tachée ça et là des toiles d'araignées. Vouloir trouver là un indigène, familier avec la forêt, était folie. Perken n'avait pas bougé. A deux mètres au-dessus de la tête de Claude des branches s'abaissèrent puis se relevèrent d'un coup, élastiques, libérant des boules grises qui s'abattirent sur d'autres branches auxquelles elles firent décrire une grande courbe : des singes. Claude, furieux et délivré à la fois, se retourna, croyant trouver partout des rires; mais aucun indigène ne riait; Perken non plus. Claude alla vers lui :

— Des singes!

— Pas seuls : les singes ne font pas craquer les branches.

Claude remit son revolver dans sa gaîne : geste vain dans le silence retombé, sur toutes les vies unies en gangrène de la forêt...

Il revint vers le groupe immobile, et reprit sa place sous le tronc. En quelques minutes l'éboulis fut franchi. Il fit approcher les charrettes le plus près possible, si bien que Perken dut ordonner aux conducteurs de reculer pour pouvoir manœuvrer. Attentifs aux mouvements de leurs petits buffles ils regardaient les pierres sculptées, sur lesquelles se croisaient les cordes, avec une grande indifférence.

Il resta le dernier. Les charrettes couvertes plongeaient lentement dans le feuillage, d'un mouvement saccadé, comme

des barques sur la mer. Les essieux, à chaque tour de roue, grinçaient; un coup étouffé, à intervalles réguliers... Quelque souche, chaque fois qu'une charrette passait? A peine regardait-il le trou qu'avait laissé leur passage dans la verdure, la jonchée des roseaux dont quelques-uns, mal écrasés, se redressaient lentement, et la giclure que faisait toujours, en s'écrasant sur la cassure du mur, le rayon de soleil qui avait brillé sur le pied-de-biche. Il sentait chacun de ses muscles se détendre et la fatigue rejoindre en lui la chaleur, la somnolence et la fièvre. La forêt, la force des lianes et des feuilles spongieuses s'affaiblissaient pourtant : ces pierres conquises le défendaient. Sa pensée n'était plus là : elle était enchaînée au mouvement qui poussait en avant les charrettes alourdies. Elles s'éloignaient en grinçant, avec un son nouveau, né de leur charge, vers les montagnes prochaines. Il secoua sa manche sur laquelle étaient tombées des fourmis rouges, sauta à cheval et rejoignit le convoi. Au premier espace libre il dépassa les charrettes l'une après l'autre : les conducteurs somnolaient toujours.

ANDRÉ MALRAUX

(A suivre.)

LES VARIATIONS DE SCHLIEFFEN

En Allemagne, tandis que le gros public vouait à Hindenburg un culte voisin de l'idolâtrie, c'est dans le comte Schlieffen, prédécesseur de Moltke au Grand État-Major, que les officiers se piquant de stratégie voyaient le dieu de la guerre, bien qu'un destin contraire l'eût empêché de la faire jamais, du moins comme chef d'armée. Pour la plupart des stratégistes d'outre Rhin (il y a quelques rares exceptions), depuis le commencement jusqu'à la fin de la grande guerre, toutes les fois que le haut commandement allemand s'est inspiré des principes de Schlieffen ç'a été le succès, plus ou moins accentué suivant que ces principes étaient plus ou moins respectés; et quand ils ont été violés, ç'a été le revers. Voilà qui est clair et catégorique. Les Allemands ont, pour asseoir leur jugement sur les événements de la guerre, une pierre de touche stratégique fort commode, qui n'est autre que la doctrine « schlieffénienne ». Car ils n'ont pas hésité à forger l'*adjectif*, brevet de gloire, comme chacun sait, pour l'heureux personnage qui en bénéficie. Ils disent donc « schlieffénien » comme nous disons « cartésien ».

Le dernier en date des hymnes à Schlieffen est un ouvrage important écrit par le lieutenant colonel Wolfgang Fœrster, qui a pour titre : *Le comte Schlieffen et la guerre mondiale : la stratégie allemande de* 1914 à 1918, et dont nous devons une excellente traduction au commandant Koeltz[1]. Nous y voyons campée, non sans talent, la silhouette des trois généra-

1. Éditions Payot.

lissimes : Moltke, Falkenhayn, Ludendorff. Ludendorff et non pas Hindenburg. Comme tous ceux qui savent comment les choses se passaient au grand quartier général allemand, le colonel Fœrster ne semble pas, en effet, croire un instant que Hindenburg ait jamais exercé une action personnelle sur la conduite des opérations. Il se contente donc de lui tirer un coup de chapeau en disant que le maréchal avait exactement sur toutes choses les mêmes idées que Ludendorff, mais que ce dernier était chargé de les mettre à exécution... On comprend très bien. L'auteur parle décemment, mais sans enthousiasme, de Moltke et de Falkenhayn. C'est que le premier a appliqué tout de travers le plan de Schlieffen. Quant à Falkenhayn, son peu de confiance, après la bataille de la Marne, dans une fin victorieuse de la guerre et sa méthode, consistant, après Ypres, à ne viser que des objectifs limités, le mettaient aux antipodes de Schlieffen. Tous les éloges vont à Ludendorff qui, lui, a été le disciple préféré de Schlieffen et le plus fervent des disciples. S'il a échoué en 1918, c'est d'abord parce que les moyens matériels lui manquaient pour appliquer rigoureusement la stratégie de son maître, ensuite parce que, moderne Annibal, il a été abandonné par son peuple, comme le Carthaginois! Tout au moins, ajoute le colonel Fœrster qui a peur d'aller un peu fort, « avait-il surestimé la volonté de vaincre du peuple allemand ».

Tout cela n'est pas très nouveau dans la littérature militaire de nos voisins et je n'aurais pas consacré un article à ce livre s'il n'avait contenu une analyse détaillée de trois documents émanés de Schlieffen lui-même, qui jettent un jour curieux sur les variations de sa pensée. Je ne crois pas m'avancer trop en disant que les deux derniers n'étaient pas soupçonnés en France.

***

Je résume le premier qui n'est autre que le plan de guerre contre la France élaboré par Schlieffen en 1905, au moment où il allait prendre sa retraite. Chose singulière, il envisageait à cette époque comme improbable que l'Allemagne eût à soutenir la lutte sur deux fronts. C'est donc la totalité de

l'armée de campagne allemande, soit 26 corps d'armée actifs, 13 corps et demi de réserve, 11 divisions de cavalerie, 26 brigades et demie de landwehr, qui devait être engagée sur le front occidental[1]. Aussitôt après la mobilisation de cette armée de campagne Schlieffen voulait d'ailleurs mettre sur pied 8 corps d'armée nouveaux, formés avec les troupes d'ersatz instruites et avec les excédents de la réserve et de la Landwehr, pour participer le plus tôt possible aux opérations. En même temps serait ordonnée la levée du Landsturm pour occuper la zone des étapes et assurer les communications de l'arrière.

On attaquerait la « forteresse France ». Presque imprenable sur le front Belfort-Verdun, elle serait enfoncée sur la ligne Dunkerque-Lille-Maubeuge-Mézières, faiblement fortifiée et probablement peu occupée par l'ennemi au début de la guerre. Cette ligne une fois tombée, on se porterait sur la deuxième ligne de résistance Verdun-La Fère, passant par Reims et Laon. Et non seulement on attaquerait de front, mais on la déborderait par une puissante offensive de l'aile droite, fortement échelonnée en profondeur. Pour que l'enveloppement fût mieux assuré, on ne se glisserait pas entre La Fère et Paris, mais on investirait la capitale *par l'ouest et par le sud* avec les 8 corps d'ersatz précités.

Conformément à cette idée stratégique fondamentale, une masse de 7 armées, ne comprenant pas moins de 69 divisions d'infanterie d'active et de réserve, 8 divisions de cavalerie, 22 brigades de Landwehr, concentrée dans la province rhénane, serait déployée de façon à exécuter une vaste conversion à gauche autour de Metz comme pivot, envahissant toute la Belgique pour venir sur la ligne Dunkerque-Verdun. Cette masse était articulée en trois groupements : 30 divisions à l'aile droite, 13 au centre, 16 à l'aile gauche. En arrière 10 divisions de réserve destinées à masquer Anvers.

L'opération serait conduite de la façon suivante. Si la diplomatie allemande parvenait à gagner à sa cause la Hollande, on traverserait le Limbourg hollandais. Sinon, on ferait sauter le cadenas de Liége par une attaque brusquée, après quoi le groupement de droite (30 divisions) précipi-

1. Une variante était cependant prévue pour détacher 10 divisions en Prusse orientale, dans le cas où la Russie ne se serait pas tenue tranquille.

terait sa marche pour gagner le plus rapidement possible l'intervalle de 80 kilomètres qui sépare Anvers de Namur, intervalle que Schlieffen appelle le « défilé ». En même temps serait investi Anvers, où Schlieffen s'attendait à voir débarquer le corps britannique. Cependant le groupement du centre, marchant de l'est à l'ouest, se porterait sur la Meuse, de Namur à Mézières, tandis que le groupement de gauche (16 divisions) viendrait dans le secteur Mézières-Verdun, tout en gardant le contact avec le pivot Thionville-Metz. On avait fait ce dernier groupement assez fort pour parer à une attaque possible venant de la direction Toul-Verdun. Une fois ce premier résultat obtenu et le défilé Anvers-Namur franchi, la marche serait moins rapide pour être mieux ordonnée. Le formidable bataillon carré de manœuvre, écrasant tout ce qu'il rencontrerait, devrait être aligné comme une compagnie sur le terrain d'exercice.

Par suite de la forte constitution de la masse de manœuvre dont je viens de donner le détail, il ne restait en Alsace-Lorraine, en dehors des garnisons de Metz et de Strasbourg, que 10 divisions d'infanterie, 3 divisions de cavalerie et 4 brigades et demie de landwehr. Cette petite armée était simplement destinée à tenir le front Metz-Strasbourg. Elle devait, bien entendu, accrocher l'ennemi pour qu'il ne dégarnît pas trop cette partie du front, pousser même une pointe sur Nancy si les Français faisaient mine de rester dans leurs carapaces bétonnées de Verdun, Toul et Épinal, mais elle ne devait pas se laisser accrocher elle-même trop fortement, de façon à pouvoir toujours s'établir solidement sur la ligne Metz-Morhange, région des étangs de Sarrebourg, Molsheim, Strasbourg. Le reste de l'Alsace-Lorraine importait peu à Schlieffen; plus les Français s'y engouffreraient et mieux cela vaudrait pour le succès de la manœuvre du nord.

Après avoir ainsi établi son plan d'attaque, Schlieffen va au-devant d'une objection majeure. « Votre conversion à gauche, pouvait-on lui dire, est stratégiquement inférieure à la conversion à droite opérée par le grand Moltke en 1870 après les batailles de Metz. Moltke coupait les armées françaises de l'intérieur de leur pays et les aeculait à la frontière belge. Si votre manœuvre d'enveloppement ne réussit pas et si

vous ne faites que refouler l'ennemi, il restera en communication avec le cœur de la France et ce ne sera pas le moyen d'avoir une guerre courte. — C'est possible, répondait Schlieffen. Mais, pour converser à droite, il me faudrait d'abord violer la neutralité suisse. Ensuite mon déploiement stratégique serait malaisé. On devrait traverser un pays difficile, le ravitaillement des armées par le Jura se heurterait à bien des obstacles. Je préfère laisser tranquille un peuple dont l'organisation militaire est solide ». Cette dernière considération est sans doute celle qui avait le plus de poids aux yeux de Schlieffen. La bonne réputation de l'armée suisse a sauvé son pays. Une autre armée, qu'il est inutile de désigner plus clairement, était à tort ou à raison moins estimée des Allemands, et ç'a été pour son pays l'invasion et la ruine. C'est le cas de dire que « bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée ».

Le colonel Fœrster constate mélancoliquement que le plan de 1905 n'a été exécuté par Moltke en 1914 que géographiquement parlant, et, encore, seulement en ce qui concernait la frontière franco-belge. Ce ne sont pourtant pas les effectifs qui ont fait défaut. Malgré la nécessité de concentrer en Prusse orientale un détachement d'armée contre la Russie, les forces de première ligne dirigées en 1914 sur le théâtre occidental de la guerre n'ont pas été, grâce à la mobilisation immédiate de divisions d'ersatz, sensiblement différentes de celles que Schlieffen avait prévues en 1905. Les Allemands ont aligné en face de nous 71 divisions d'infanterie, 10 divisions de cavalerie, 6 divisions et demie d'ersatz et 19 brigades et demie de landwehr. Mais, alors que dans le plan Schlieffen la masse de manœuvre était à l'armée d'Alsace-Lorraine dans le rapport de 7 à 1, Moltke concentra en Alsace-Lorraine près du tiers de ses effectifs, pour une simple question de prestige, pour ne rien nous abandonner du territoire d'empire, que les Allemands auraient pourtant vu dévaster d'un œil plus serein qu'une région vraiment allemande. D'ores et déjà la manœuvre enveloppante par le nord était mal en point. L'insuffisante direction du haut commandement allemand pendant la bataille des frontières et l'envoi malencontreux de 2 corps d'armée en Prusse orientale ont complété une

manière « antischlieffénienne » qui fait horreur au colonel Fœrster.

***

La retraite n'empêcha pas le cerveau de Schlieffen d'être en ébullition jusqu'à sa mort, survenue en 1913. C'est dans ces sept dernières années de sa vie qu'il fait paraître des études sur les campagnes de 1806, 1807, 1813, sur la bataille de Cannes, sur Frédéric le Grand. Mais ces travaux historiques ne le détournent pas du problème de la guerre future. Visiblement il commence à douter de l'excellence de son plan de 1905. En somme il manœuvre un adversaire qui n'est fixé nulle part. Son plan est à échéance relativement éloignée. Avant que l'enveloppement soit seulement dessiné il y aura des rencontres avec l'ennemi. Or il l'a dit lui-même : « Aucun plan de campagne ne s'étend avec quelque sûreté au delà de la première rencontre avec le gros des forces adverses. » Dès lors il se fait à lui-même des objections : « D'abord sera-t-il possible de franchir, avant un ennemi animé aujourd'hui de l'esprit d'offensive, le défilé Anvers-Namur, ou même seulement de forcer le passage de la Meuse belge, si nos adversaires agissent rapidement? Or si nous n'y parvenons pas, il sera impossible d'envelopper l'ennemi. » Schlieffen va faire alors comme Napoléon, c'est-à-dire qu'avant de fixer ses résolutions il se met « dans la peau » du généralissime français et il se demande ce qu'il ferait s'il était à sa place.

Remarquons que ce n'est pas du tout ce que pratiquait Napoléon. Il ne s'amusait pas à prêter bénévolement à ses adversaires son propre caractère ni ses méthodes de guerre, estimant sans doute qu'il n'y aurait eu là qu'un jeu d'esprit sans grande utilité. Il préférait étudier soigneusement le tempérament du chef autrichien, prussien ou russe qu'il avait en face de lui, et non moins soigneusement les possibilités militaires et politiques de l'Autriche, de la Prusse ou de la Russie. Et alors, aidé qu'il était par son intuition géniale, il lui est arrivé plusieurs fois de faire de véritables prophéties sur le plan de son ennemi.

Schlieffen, lui, va nous dire ce qu'il imaginerait avec son tempérament d'Allemand, en supposant que le gouvernement

français se plie à ses fantaisies politiques, comme le gouvernement du Reich s'est toujours incliné devant l'aristocratie militaire allemande, enfin en prêtant à l'armée française les qualités de l'armée allemande. Et voici à quoi il aboutit.

De Belfort à Luxembourg l'armée allemande se heurtera à des positions fortifiées qui l'arrêteront assez longtemps. Elle cherchera donc à s'étendre sur les territoires belge et luxembourgeois. La France est en état de s'opposer à ce mouvement débordant et de déborder elle-même son adversaire. Elle commencera par s'assurer, de gré ou de force, du concours de la Belgique. Elle lui fera connaître qu'elle garantit son indépendance, mais qu'elle a l'intention d'opérer chez elle une « pénétration pacifique » qui exige la mise à sa disposition de l'armée, des forteresses et des chemins de fer belges. Si la Belgique, contre toute attente, veut maintenir sa neutralité, elle se verra envahie et on lui infligera, comme entrée de jeu, une contribution de guerre de plusieurs milliards. La Russie et l'Angleterre, garantes de la neutralité belge, ne diront rien parce qu'elles ont partie liée avec la France.

La concentration des armées françaises s'effectuera sur la ligne Belfort-Liége. Elle pourra être améliorée si, avant la déclaration de guerre, dès le premier mot de mobilisation, un détachement venant de Belfort s'empare du pont de Huningue, et si d'autres détachements, débouchant de Belfort et des Vosges, bousculent la garnison de Mulhouse, occupent Mulheim, bombardent Neuf-Brisach et s'avancent en Alsace jusqu'à Strasbourg pour investir cette place par le sud. La ligne française comprendra alors une aile droite sur le front Nancy-sud de Strasbourg, un centre de Nancy à Verdun, une aile gauche de Verdun à Liége. Son flanc droit sera couvert par les détachements laissés sur le Rhin, renforcés par des éléments empruntés aux garnisons de Belfort et d'Épinal. Pour couvrir le flanc gauche on pourra employer l'armée hollandaise, en la sommant d'occuper le cours de la Meuse en aval de Liége et de suivre en échelon l'aile gauche de l'armée française pour garder le Rhin.

Une fois la concentration terminée, l'aile gauche, très puissante, car de ce côté seront la majorité des corps français de l'armée active et toute l'armée belge, exécutera une conver-

sion à droite pour venir sur la Moselle entre Sierck et Coblence. L'aile droite, après avoir complété l'investissement de Strasbourg, s'appuiera au Rhin et marchera avec sa gauche en direction de Sarrebruck. Le centre se portera contre les fronts ouest et sud de Metz et conversera ensuite face à l'est. Des masses de cavalerie, soutenues par de l'infanterie, passeront sur la rive droite du Rhin, menaceront le flanc et les derrières des armées allemandes et coopéreront à un enveloppement général.

Ce plan enthousiasme le colonel Fœrster par sa grandeur et son audace : « Que nous avons été heureux, s'écrie-t-il, de ne pas avoir eu en face de nous un Schlieffen au lieu d'un Joffre! » Il est permis de ne pas partager cette admiration. Que cette disposition initiale des armées françaises en tenaille, prête à broyer l'adversaire en resserrant ses pinces, soit séduisante, je n'en disconviens pas. Mais tout cela repose sur des conceptions politiques vraiment enfantines. Nous aurions donc dû commencer par administrer deux volées de bois vert diplomatique, l'une aux Belges, l'autre aux Hollandais. Les Hollandais auraient sûrement regimbé, et les Belges aussi, très probablement. Je ne veux pas refaire ici l'histoire diplomatique si angoissante des derniers jours de juillet et des premiers jours d'août 1914. Il me suffira de rappeler qu'avant la violation de leur territoire par les troupes allemandes, les Belges étaient si peu décidés à faire cause commune avec nous que le 2 *août*, après avoir reçu l'ultimatum allemand, ils ne sollicitaient encore que l'intervention diplomatique de l'*Angleterre*. Ils l'auraient très vraisemblablement réclamée contre nous, si nous nous étions avisés de vouloir entrez chez eux tout de suite, car c'est vers l'Angleterre seule qu'ils avaient les yeux tournés. Quant à l'Angleterre elle-même, le beau plan de Schlieffen nous l'aurait mise à dos. Qu'aurait dit en effet le gouvernement, non seulement pacifique mais pacifiste, de M. Asquith, si nous avions envahi l'Alsace avant toute déclaration de guerre, et si nous avions occupé les premiers la Meuse belge, de gré ou de force? Avec de pareilles initiatives c'est tout au plus si nous aurions pu escompter la neutralité plus ou moins maussade de l'Angleterre! Il n'est pas jusqu'à l'Italie dont les dispositions n'auraient pu être profondément

modifiées. Le « généralissime français Schlieffen » aurait donc isolé complètement son pays, et pour un profit stratégique fort aléatoire, car les Allemands avaient toute espèce de chance d'arriver à Liége avant nous. L'erreur politique de Schlieffen fait le pendant de celle de Bethmann-Holweg. Le premier s'imaginait que le concours de l'Angleterre et de la Belgique nous était acquis d'avance, de quelque manière que nous agissions au début. Le second croyait bonnement que l'Angleterre ne marcherait jamais. Ces deux opinions étaient radicalement fausses. Laissant de côté la diplomatie de l'Allemagne, bornons-nous à constater que ses militaires les plus éminents n'ont jamais dit que des sottises quand ils ont touché, si peu que ce fût, à des questions de politique étrangère. J'en suis quelque peu honteux, non pas certes pour les Allemands, mais pour les militaires en général! On trouve dans les études de Bernhardi les mêmes énormités politiques que dans celles de Schlieffen. Pourtant il est échappé une fois à Bernhardi une grande vérité : « On ne pourra pas, a-t-il écrit dans la *Guerre d'aujourd'hui*, éviter de prendre en considération les conditions politiques avant de déterminer la direction d'attaque. » Mais, ajoute-t-il, la diplomatie n'a qu'à se débrouiller! « L'idéal est de pouvoir déterminer cette direction d'attaque pour des raisons purement militaires, et la diplomatie aura parfaitement réalisé sa tâche quand elle aura permis aux autorités militaires de se conformer à cet idéal. » L'événement a prouvé que le grand État-major s'est passé de cette condition préalable et que le Chancelier de l'Empire s'est incliné.

***

Schlieffen a-t-il réellement cru que nous étions capables d'agir comme il aurait agi à notre place? On ne sait. Toujours est-il qu'à cette époque de sa vie la manœuvre enveloppante, telle qu'il l'avait conçue en 1905, lui paraît une tentative hasardeuse et prématurée. Et le voilà qui va bouleverser son plan de fond en comble. En 1912, un an après avoir trouvé une recette de victoire pour la France, il se remet en posture de généralissime allemand et propose ce qui suit.

On attaquera d'abord sur tout le front, dans le but de pratiquer une percée sur un ou plusieurs points. Ces brèches seront élargies en enveloppant tactiquement l'une ou les deux ailes que la percée aura créées dans le dispositif de l'ennemi, qu'elle a écartées l'une de l'autre et qui se trouveront désormais sans appui. Toutefois aucune percée dans le secteur correspondant à la frontière franco-allemande ne sera vraisemblablement de nature à provoquer l'événement stratégique. En ce qui concerne Belfort et Épinal, on ne pourra guère mieux faire qu'investir leur front oriental. Les forts de la haute Moselle et les hauts de Meuse devront être abordés suivant les principes de la guerre de siège. On pourra faire tomber les fortifications de Nancy par un bombardement de la ville et entrer en possession du plateau situé à l'est de Toul, entouré par la Moselle et la Meurthe. Enfin on pourra enfoncer les contingents qui occuperont la trouée de Charmes. Il ne faudra cependant pas employer trop d'effectifs à toutes ces opérations. C'est en Belgique qu'on aura le plus de chance de faire craquer toute la ligne française en opérant par les deux rives de la Meuse. Il faudra donc, comme dans le plan de 1905, avoir une aile droite très forte. C'est quand on aura atteint la ligne Saint-Quentin-Rethel qu'on fera tomber la position Verdun-Belfort, déjà ébranlée par de multiples attaques de front. Ultérieurement, l'enveloppement aussi complet que possible des armées françaises sera cherché en les débordant constamment par le nord, où une puissante cavalerie trouvera à s'employer.

Schlieffen n'affectait pas moins de 21 corps d'armée à cette aile droite, mais il s'agit de corps d'armée d'une nouvelle composition, car dans l'étude de 1912, on trouve un projet de remaniement de toute l'organisation allemande. Il proposait d'articuler l'armée en 51 corps d'armée ou « grosses divisions » qu'on formerait par un amalgame des troupes actives et de réserve, à raison de 20 bataillons, dont 12 de l'active et 8 de la réserve, par corps d'armée : chacun d'eux étant doté de nombreuses mitrailleuses, de 90 canons de campagne et d'artillerie lourde. L'amalgame envisagé était certainement justifié par l'excellent encadrement des régiments de réserve et par l'aptitude du réserviste allemand à conserver ses

qualités militaires. En somme Schlieffen préconisait dès le temps de paix les formations qui ont vu le jour au cours de la guerre. A cet égard il aura été un précurseur.

A la lumière de ce qui précède le plan adopté par Moltke en 1914 apparaît comme une sorte de cote mal taillée entre les plans Schlieffen de 1905 et de 1912. Plus confiant que le Schlieffen de 1912 dans la possibilité de submerger toute la Belgique avant de s'y heurter au gros des forces alliées (et l'événement devait lui donner raison) Moltke imprime à son aile droite la même direction que Schlieffen en 1905. Mais, comme Schlieffen en 1912, il n'abandonne pas l'Alsace méridionale, il ne refuse pas son aile gauche, il la constitue même très fortement avec des armées et des détachements d'armée, moins étoffés à vrai dire que les 1re et 2e armées françaises qui leur seront opposées, mais capables cependant de nous accrocher très sérieusement et même de nous infliger le revers de Morhange. Et il en est ainsi sur toute l'étendue du front. La bataille des frontières est assez connue pour que j'en fasse grâce à mes lecteurs. Je rappellerai seulement qu'avec une aile droite un peu plus forte, avec un grand quartier général moins éloigné du front et réglant avec plus de vigueur la bataille, avec des commandants d'armée plus avisés que Bulow et Heeringen, enfin en s'abstenant de prélever sur le front occidental, au moment le plus critique, des renforts parfaitement inutiles pour la Prusse orientale, Moltke aurait très bien pu nous infliger un désastre.

***

Contrairement aux intentions de son auteur, le livre du colonel Foerster ne grandit pas la figure de Schlieffen. On voit trop nettement les variations et les points faibles de la stratégie « schlieffénienne » dans ces plans successifs d'opération, trop ambitieux pour des plans initiaux, et qui impliquaient forcément l'Allemagne dans de terribles dangers diplomatiques. Au fond la grande erreur de Schlieffen, génératrice de toutes les autres, et due à la superbe allemande, a été de vouloir mettre hors de cause l'armée française *en un tournemain*. Il est vrai que le dogme funeste de la guerre

brève, ne fût-ce que pour des raisons économiques, avait cours à peu près dans tous les pays, et Schlieffen n'est pas le seul grand chef à l'avoir professé. On ne faisait pas attention que ce serait une guerre de coalitions, de deux coalitions opposées l'une à l'autre; or il n'y a pas d'exemple dans l'histoire de pareils conflits réglés rapidement. Par une véritable aberration, les stratégistes allemands, et Schlieffen à leur tête, ont tout fait pour nous procurer le plus d'alliés possible. S'ils avaient bien voulu laisser tranquilles les Belges comme les Suisses, nous aurions eu de fortes chances de rester isolés sur le front occidental.

Schlieffen mourut en 1913. Nous avons peine à nous imaginer en France le fanatisme guerrier de ces vieilles Excellences prussiennes. Haeseler, le commandant du XVIe corps à Metz, avait épinglé à son ciel de lit une carte de la fontière franco-allemande pour en repaître ses yeux dès son réveil. Le colonel Foerster nous dit que Schlieffen, en pleine agonie, murmurait : « Renforcez l'aile droite... »

LIEUTENANT-COLONEL DE THOMASSON

RÉAUMUR

A TRAVERS SES PAPIERS INÉDITS

Le nom et, jusqu'à un certain point, l'œuvre de Réaumur, deux siècles bientôt après sa mort survenue en 1757, sont de ceux qui résistent le mieux à l'oubli. Ce nom subsiste même pour nous dans la vie courante; une des plus grandes voies de Paris l'évoque sans cesse pour les ignorants; la plupart de nos thermomètres portent encore, à côté de la graduation centigrade, celle que Réaumur avait adoptée. A plus forte raison, pour les hommes de science, l'homme et l'œuvre sont-ils loin d'être perdus dans la nuit du passé.

Réaumur reste une des figures dominantes de la science française du XVIIIe siècle; il a été, en même temps, le principal animateur de la zoologie à son époque dans toute l'Europe. Et, par ailleurs, physicien du plus grand mérite, il a su réaliser de nombreuses et fructueuses applications qui ont contribué alors efficacement à l'enrichissement de la France. Il suffira de rappeler ici ses travaux dans le domaine de la métallurgie, sur la transformation du fer en acier, sur le moulage à la fonte, sur l'art de faire du fer-blanc, ses travaux sur la porcelaine, poursuivis et complétés par Darcet et Macquer d'après ses indications. Ainsi furent créées de nouvelles industries qui affranchirent la France de l'étranger. Et il faudrait joindre à cela nombre d'inventions et découvertes variées, telles que celles relatives au thermomètre et

à sa graduation rationnelle, à l'aimantation du fer et de l'acier, à la ductilité des métaux, à la résistance des cordes, des observations judicieuses sur des richesses naturelles (mines de turquoise, exploitation des sables aurifères, conservation et mise en valeur des forêts, etc.). Le Régent avait, dès 1721, récompensé les immenses services rendus par Réaumur avec le plus grand désintéressement, en lui octroyant une pension annuelle de 12 000 livres.

Réaumur a donc été un grand ingénieur; mais, de ce côté, les progrès de la technique l'ont depuis longtemps et de loin dépassé. Beaucoup moins périmée est son œuvre de naturaliste. Admis, dès 1708 (il n'avait que vingt-cinq ans), en qualité d'élève à l'Académie des Sciences et bientôt pensionnaire, il a été pendant cinquante ans l'un de ses membres les plus actifs, insérant chaque année dans ses recueils, une longue suite de mémoires des plus intéressants sur les questions les plus variées de physique et surtout de zoologie. Le mérite primordial de toute cette œuvre est d'être l'expression d'une observation directe, pénétrante et originale de la nature vivante. Il ne s'est pas borné à décrire l'organisation anatomique des animaux et des plantes ou à les classer, tâches d'ailleurs très importantes, dans lesquelles, à son époque, brillent aux premiers rangs Swammerdam, Tournefort, les Jussieu et Linné. Il a surtout regardé vivre les animaux, étudiant leurs mœurs, leurs rapports entre eux et avec le monde végétal ou inorganique. Il a été ainsi l'un des pionniers, sinon le fondateur de cette branche de la biologie, aujourd'hui si importante, qu'est l'éthologie, et, dans bien des cas où ses méthodes d'observations sont encore celles qui peuvent être employées, son œuvre reste moderne. Nombre de ses vues sur les insectes nuisibles et sur les moyens de les combattre pourraient être exprimées telles quelles aujourd'hui. Reportées à son époque, elles sont d'un grand précurseur. A côté des nombreux mémoires insérés par lui dans le recueil de l'Académie des Sciences, ce sont surtout ses six volumes de *Mémoires pour servir à l'histoire des Insectes*, publiés de 1734 à 1742, qui constituent le monument le plus considérable et aujourd'hui le plus consulté de son œuvre. Cet ouvrage est malheureusement inachevé.

D'autres volumes devaient suivre ceux que nous possédons et n'ont pas été exécutés. Il convient d'ajouter encore que Réaumur n'a pas été seulement un observateur sagace et ingénieux, sachant, dans la multiplicité infinie des faits que la nature lui offrait, isoler et analyser ceux qui étaient significatifs. Il a été un des grands initiateurs de l'emploi de la méthode expérimentale en biologie et ce n'est pas un mince mérite. Il suffira de rappeler à cet égard ses expériences sur la digestion des Oiseaux, une des premières pierres apportées à l'édifice moderne de la physiologie. Expérimentateur précis, il savait par là même juger à leur juste valeur des conjectures vagues ou des théories sans fondement.

Pour apprécier d'ensemble l'étendue et l'importance de son œuvre de naturaliste, on n'aura qu'à citer, en l'empruntant à l'un de ses plus récents historiographes, M. M. W. Wheeler, le jugement que portait, il y a une cinquantaine d'années, Th. Huxley, dans une de ses lettres : « De l'époque d'Aristote à nos jours, je ne connais qu'un homme qui ait égalé Darwin, et c'est Réaumur. Si l'on considère l'ampleur et l'extension des recherches de M. Darwin sur l'activité des animaux et des plantes, l'exactitude minutieuse et patiente de ses observations, les idées philosophiques qui l'ont guidé, je ne connais personne qui puisse être mis sur le même rang que lui, excepté Réaumur. » Sous une plume anglaise, ce jugement est particulièrement significatif.

Certes l'éloge de Réaumur a été fait, et en de forts bons termes, quelques mois après sa mort, à l'Académie des Sciences, par le secrétaire perpétuel d'alors, Grandjean de Fouchy, et cet éloge a servi de base à la plupart des biographes ultérieurs, y compris G. Cuvier. Mais, à notre époque où tant d'hommes de second plan donnent lieu à de longs et minutieux travaux d'érudition historique, la personnalité de Réaumur mériterait, plus que beaucoup, d'être l'objet d'une étude d'ensemble, qui restituerait à cette grande figure la place qu'elle doit occuper dans le mouvement scientifique de son siècle et qui mettrait en même temps en pleine lumière la valeur morale et le charme de l'homme.

Quelque vent souffle de ce côté présentement, comme en témoigne la publication récente ou imminente de fragments

de cette œuvre restés jusqu'ici inédits. L'occasion nous a donc semblé favorable pour appeler l'attention du public lettré sur quelques faits relatifs à la personne et à la vie de Réaumur.

***

Ce que Réaumur a publié de son vivant est loin de représenter la totalité de ce qu'il a écrit ou préparé. A sa mort, en 1757, il laissait des manuscrits considérables dont le sort l'avait depuis longtemps préoccupé. C'est ce dont témoigne son testament, fait dès 1735; quelques fragments de ce document, encore inédit, sont propres à faire juger de la hauteur et de la générosité de ses vues :

« *Je dois des grâces infinies à Dieu de m'avoir fait parvenir à l'âge où je suis en menant une vie aussi douce et aussi agréable qu'un homme raisonnable puisse la souhaiter. Ma plus grande passion a été d'acquérir des connaissances, chaque jour ne saurait manquer d'en donner de nouvelles à qui cherche à s'instruire. J'ai cru quelquefois avec complaisance que ce que j'apprenais pouvait être utile ou agréable aux autres et rien n'est plus capable de flatter un honnête homme que de penser qu'il procure quelque bien aux autres hommes. Je ne sçais jusques à quand Celui à qui je dois l'être et à qui je dois tout voudrait prolonger ma vie humaine, je ne suis pas encore parvenu à la vieillesse, mais je suis à un âge auquel le plus grand nombre de ceux qui naissent n'arrivent pas. Pendant que nous vivons, nous ne pouvons être indifférents pour tout ce qui se passera sur terre quand nous ne serons plus du nombre de ses habitants, sans être injustes ni ingrats. Je croirais être l'un et l'autre si je ne marquais par le testament que j'écris ce que je désire qu'on fasse après ma mort de ce que je laisserai et qui m'appartiendra jusque là.*

. . . . . .

Je fais ma légataire universelle Mademoiselle Hélène du Moutier, qu'on appelle Mademoiselle du Moutier de Marsigli.

. . . . . .

Je voudrais pouvoir lui marquer toute la reconnaissance que je lui dois de l'usage qu'elle a bien voulu faire pour moi, avec tant de patience et de constance, des talents qu'elle a pour le dessin. C'est ce qui m'a mis en état de donner au public mes

Mémoires sur l'histoire des Insectes et de suivre ce travail. Quelque goût que j'eusse pour cet ouvrage, j'aurais désespéré de le finir et je l'eusse abandonné par la considération du temps qu'il aurait fallu perdre, si j'eusse été obligé de continuer de faire travailler sous mes yeux des dessinateurs ordinaires. Les épreuves que j'en ai faites avec beaucoup d'ennuis m'ont appris que cette perte de temps eût été plus loin qu'on ne saurait se l'imaginer. Au lieu que le goût et l'intelligence de mademoiselle du Moutier égalant ses talents, je pouvais m'en rapporter presque entièrement à elle. Ce qu'elle dessinait sous mes yeux n'était pas plus correct que ce qu'elle dessinait en mon absence. Non seulement elle a sçu entrer dans mes vues, elle a sçu et elle sçait les deviner, puisqu'elle sçait connoître ce que l'insecte offre de plus remarquable et quelle est la position dans laquelle il doit être représenté. Je dois même lui rendre ici une justice que sa modestie ne m'a pas permis de lui rendre dans mon ouvrage, autant que je le devais et que je l'eusse souhaité. C'est qu'elle m'a fourni plusieurs observations qui sont entrées dans le corps de mon ouvrage et qui m'auraient échappé. Tout ceux qui la connoissent sçavent d'ailleurs combien elle est estimable pour la douceur et la sagesse de ses mœurs et par les qualités de l'esprit et du cœur et qu'elle eût mérité d'être mieux traitée par la fortune qu'elle ne l'a été.

Mon recueil de curiosités qui regardent l'Histoire naturelle est un bien sur lequel l'Académie Royale des Sciences a droit. Je le lui lègue avec toutes les armoires dans lesquelles elles sont enfermées. Je lui lègue aussi tous les manuscrits dans l'état où ils seront; je crains bien qu'ils ne soient un assez mauvais présent, comme je suis dans l'habitude de ne rendre mes mémoires aussi passables qu'il m'est possible que quand on les imprime; il y aura encore beaucoup à retrancher et à ajouter à ceux qui seront les plus finis; et il y en aura apparemment un grand nombre d'entièrement informes. Mais l'Académie voudra bien les faire examiner par quelques-uns de ses membres qui auront assez de bonne volonté pour se charger de ce travail. L'amitié que M. l'abbé Nollet a pour moy me fait espérer qu'il voudra bien prendre sur le temps qu'il emploie avec tant de succès à son cours et à ses recherches physiques pour voir quel sort méritent les écrits que j'aurai laissés, qu'il voudra bien être un des Commissaires de l'Académie. Je prie qu'on ne fasse aucune

grâce à tout ce que j'aurai laissé d'inutile ou de trop médiocre; qu'on le condamne au feu. »

Pour assurer l'exécution de ces volontés en ce qui la concernait, l'Académie désigna trois commissaires : son vice-directeur Cassini de Thury, l'abbé Nollet et Buffon en qualité de trésorier. Collections et manuscrits furent transportés dès le début de 1758, les premières au Jardin du Roi (aujourd'hui le Muséum) pour les objets d'histoire naturelle, ou au Louvre pour ce qui se rattachait aux machines, les seconds à l'Académie. Mais, pour des raisons qui restent obscures, rien ne fut publié et les papiers de Réaumur, qui forment une masse imposante (ils remplissaient 138 portefeuilles), sont encore aujourd'hui inédits dans les archives de l'Académie des Sciences.

Il y a quatre ans, un éminent biologiste américain M. W. M. Wheeler, dont les nombreuses recherches sur les fourmis ont acquis une grande et légitime autorité, guidé par quelques indications de Flourens, exhuma de ces papiers et édita une *Histoire des Fourmis*, qui devait faire partie du septième volume des *Mémoires pour servir à l'histoire des Insectes* et à laquelle Réaumur avait eu l'intention d'apporter encore quelques retouches. M. Wheeler la considère justement comme l'œuvre la plus importante qui ait été faite au XVIIIe siècle sur les fourmis. Écrite vers 1743, elle renferme, en effet, nombre de faits qui n'ont été signalés que longtemps après, parfois seulement au début du XIXe siècle. Réaumur avait, en particulier, complètement élucidé les conditions, jusque-là totalement inconnues, de la reproduction de ces animaux; il avait découvert et compris le vol nuptial, auquel prennent part les individus ailés et sexués de la fourmilière; il avait vu qu'ensuite ces individus reviennent au sol, perdent leurs ailes, comme cela a lieu aussi chez les Termites et il avait entrevu les conditions, encore aujourd'hui insuffisamment connues de la fondation des colonies nouvelles.

Mais l'*Histoire des Fourmis* n'est qu'un très petit fragment des papiers de Réaumur. Ils renferment de très nombreux *Mémoires* plus au moins achevés. Cinq d'entre eux, déjà copiés et complètement prêts pour l'impression portent sur les Scara-

bées (Coléoptères) et il résulte formellement de certains passages qu'avec l'*Histoire des Fourmis*, ils devaient entrer dans le tome VII des *Mémoires sur les Insectes*. Ce septième volume était donc presque terminé en 1743. Plusieurs planches que nous possédons étaient gravées. Ces Mémoires et ces planches vont être publiés et ainsi le tome VII sera au moins partiellement reconstitué, dans toute la mesure où il peut l'être. Cette publication ne nous apprendra certes rien que nous ne sachions aujourd'hui; mais il n'en était pas de même à l'époque où elle aurait dû avoir lieu.

En dehors de très nombreuses notes et ébauches plus ou moins poussées, plusieurs autres ouvrages pourraient être reconstitués en grande partie et auraient présenté un vif intérêt pour les contemporains, qui, au reste, les attendaient. L'un est une *Histoire des arts*, en réalité des arts industriels, pour laquelle avaient été gravées aux frais du Roi 150 planches sur cuivre. Réaumur en avait différé la publication d'année en année, pour la rendre plus complète. Une lettre écrite pour lui en 1756 au physiologiste Albert de Haller nous explique mélancoliquement pourquoi Réaumur y renonça finalement.

« *J'ai travaillé à faire des descriptions très complètes d'un grand nombre d'arts qui eussent paru au jour il y a bien des années, si j'eusse trouvé le temps de les faire imprimer; ou si je n'eusse pas voulu en donner à la fois une suite encore plus considérable, et qui les embrassât presque tous. J'ai fait graver plus de cent cinquante planches in-folio, qui sont des tableaux agréables, et j'en ai beaucoup d'autres qui ne sont que dessinées. J'aurais pu faire retentir mes cris dans tout le monde littéraire, du vol qui m'a été fait des premières, et prendre des voies de m'en faire rendre justice. L'infidélité et la négligence de mes graveurs dont plusieurs sont morts ont donné la facilité, à des gens peu délicats sur les procédés, de rassembler des épreuves de ces planches, et on les a fait graver de nouveau pour les faire entrer dans le Dictionnaire encyclopédique. J'ai mieux aimé paraître l'ignorer que de troubler mon repos en revendiquant mon bien. Voilà la seconde fois qu'il m'échappe d'en parler. Je n'en ai jamais rien écrit qu'à mon ami feu M. Wolff dans une réponse*

à une lettre dans laquelle il m'avait pressé de mettre au jour ce que j'avais fait sur les arts et métiers et je ne pus lui cacher les sujets de dégoût qui m'avaient été donnés. La tranquillité d'âme me paraît préférable à tout, et est le bien le plus assorti à un âge avancé; je n'en sais qu'un plus précieux et que je ne cesserai jamais d'ambitionner, c'est d'être aimé et estimé de ceux que j'aime et estime. »

Deux autres grands ouvrages inachevés sont représentés par une série de mémoires distincts, dont l'ordre peut être reconstitué avec assez de certitude. L'un est relatif aux Oiseaux, que Réaumur s'était mis à collectionner avec passion vers 1740 et dont, grâce à de nombreux correspondants, il avait réuni une collection importante et alors unique. Elle a servi de base à son collaborateur J. M. Brisson, pour la composition, de son *Ornithologie*, publiée en 1760 et qui contient la description précise de plus de 1 300 espèces. Réaumur, pour sa part, avait été préoccupé surtout, conformément à sa tournure d'esprit, d'étudier les mœurs des oiseaux, en particulier tout ce qui était relatif à la construction de leurs nids et aux soins donnés à leurs petits.

L'autre ouvrage était un traité sur les méthodes pour constituer et conserver en bon état les *cabinets* d'Histoire naturelle, c'est-à-dire les Musées. La correspondance de Réaumur, pour autant qu'elle est publiée, est pleine d'allusions à cet ouvrage, qui était le fruit de son expérience personnelle et auquel il attachait une grande importance. Réaumur avait quitté, vers 1739, le centre de Paris, pour aller habiter au faubourg de la Roquette une grande maison où il pouvait développer ses collections, avec un vaste jardin pour des expériences. Il avait là des collaborateurs permanents; en 1756 dans une requête dont le brouillon est conservé, il propose que le Roi, en lui en laissant la jouissance, assume désormais l'entretien de ces collections et il en fixe le budget annuel (9 700 livres), comprenant les traitements des aides qu'il avait jusque-là payés de ses propres deniers : l'un de ceux-ci était J.-M. Brisson. Cette requête montre une fois de plus la hauteur de ses sentiments altruistes, on pourrait mieux dire civiques.

« *Si aux dépenses pour l'entretien et accroissement des cabinets, Sa Majesté croit devoir ajouter une pension pour me donner une marque de Sa satisfaction qu'Elle a de ce que, par mes peines, mes frais et l'argent de mon épargne, je suis parvenu à former des cabinets qui sont regardés comme les premiers de l'Europe pour l'histoire naturelle et d'en faire un don à la nation, je me trouverais infiniment honoré.*

Si j'étais assez mauvais citoyen pour les laisser sortir de France, il y a plus d'un souverain qui s'empresserait à les acquérir à un prix qui me rendrait plus riche que je ne désire de l'être.

Ce que je désire c'est que les collections qui sont renommées restent pour toujours à la France et que le nombre des étrangers qu'elles attirent aille en augmentant. »

A partir de 1740, Réaumur, ainsi qu'en témoignent ses lettres, s'était ainsi passionné pour tout ce qui concernait la conservation et l'entretien des collections et c'est là très probablement la cause principale qui lui a fait interrompre ses *Mémoires sur les Insectes.* Ses correspondants s'inquiétaient fréquemment de cette interruption, attendant impatiemment de nouveaux volumes d'un ouvrage dont le succès avait été si vif et qui avait été éveillé une série de vocations éminentes, comme celles de Ch. Bonnet à Genève et de Ch. de Geer à Stockholm. A un correspondant de Bordeaux qui, en 1752, l'interroge à ce sujet, Réaumur répond :

« *Vous voulez sçavoir des nouvelles de la continuation de l'histoire des Insectes à laquelle vous paroissez vous intéresser d'une manière si obligeante et qui fait que j'ai honte de vous dire que, quoique le 7e volume soit à peu près fini depuis bien des années, je ne sçois pas encore quand je pourrai commencer à le faire imprimer. J'ai un autre ouvrage sur le métier, et qui est fort avancé que je crois plus utile aux progrès de l'histoire naturelle et qui par là a le droit de paroître le premier. Son objet est d'apprendre à former et à rendre durables les collections qui doivent être assemblées dans les cabinets d'histoire naturelle comme celles d'oiseaux, de quadrupèdes, de poissons, d'insectes, etc...* »

Ce sont les ouvrages précédents, dont l'Académie, après la mort de Réaumur, aurait dû assurer la publication et qui, au

reste, étaient attendus des contemporains. Ch. Bonnet, écrivant dans la *Correspondance de Grimm* une notice sur Réaumur, en indique la prochaine apparition comme probable; ils figurent même en 1835 (il est vrai sans indication de ville ni d'année) comme ayant été effectivement publiés, dans *la France Littéraire* de Quérard, mais il doit y avoir là une erreur, car il a été impossible d'en trouver la trace.

En somme, parvenu au seuil de la vieillesse, Réaumur n'a pu mener à terme toutes les tâches qu'il avait entreprises. Il en est qu'il a terminées, comme ses recherches sur l'incubation artificielle des œufs de poule, publiées en 1750; les autres sont restées inachevées et, parmi elles, ce sont évidemment les volumes non exécutés des *Mémoires pour servir à l'histoire des Insectes* qu'il faut le plus regretter.

***

A côté de son œuvre personnelle, Réaumur doit retenir notre admiration par l'influence qu'il a exercée sur ses contemporains et par les vocations qu'il a su éveiller et stimuler. Il avait de très nombreux correspondants et un grand nombre des lettres qu'il en recevait sont conservées dans ses papiers. On y voit la déférence et l'admiration respectueuse qu'il inspirait à des hommes comme Ch. Bonnet, Ch. de Geer, Abraham Trembley, Pierre Lyonet. Réaumur les conseillait dans les observations qu'ils poursuivaient souvent à sa suggestion et au sujet desquelles ils le consultaient. Parmi eux, les plus distingués furent nommés correspondants de l'Académie des Sciences. A cette époque, chaque correspondant était attaché à la personne d'un des membres, par l'intermédiaire de qui il communiquait avec l'Académie, comme le spécifiait la lettre de nomination. Voici par exemple celle de Charles de Geer :

« *Aujourd'huy* 4 *may* 1748, *l'Académie informée du sçavoir et de la capacité de M. Geer, Chambellan de S. M. Suédoise et voulant lui donner des marques de son estime qui puissent l'encourager à continuer le commerce de lettres dans lequel il est avec M. de Réaumur, sur des matières de mathématiques et pe*

physique, l'a nommé pour son correspondant et lui accorde en cette qualité le droit d'entrée aux assemblées quand il viendra à Paris et l'invite à continuer cette correspondance avec le plus de régularité qu'il sera possible, persuadée qu'elle en tirera de l'utilité. En foy de quoy, j'ai signé les présentes auxquelles j'ai apposé le sceau de l'Académie. »

(Pour minute) de Fouchy.

On jugera de la force du rayonnement dont Réaumur était le centre par le fait qu'il n'y eut pas moins de vingt-huit correspondants de l'Académie rattachés à sa personne.

Charles Bonnet, de Genève, guidé par Réaumur, découvre, à l'âge de vingt ans, la parthénogénèse chez le Puceron du fusain, premier exemple de ce phénomène qui parut alors, à juste titre, si extraordinaire :

« *Pendant mes vacances du printemps dernier,* écrit-il à Réaumur en 1740, *j'ai fait quelques observations qui ne m'ont pas été indifférentes, entre autres sur les Pucerons. J'ai tenté l'expérience que vous proposés pour décider s'il leur est accordé de se multiplier sans accouplements.* »

Réaumur, après avoir communiqué à l'Académie les résultats de Bonnet lui écrit à son tour (5 août 1740) :

« *J'ai voulu, Monsieur, procurer à l'Académie entière un plaisir semblable à celui que j'avais en lisant les observations que vous avez faites avec tant de bon sens, d'assiduité et de persévérance sur un puceron, depuis le moment de sa naissance jusqu'à ce qu'il fût parvenu à l'état de parfaite maturité. J'ai donc lu vos observations à l'Académie, qui en a été aussi contente que je l'avais été; elle vous regarde déjà comme un de ses bons correspondants et elle vous eût expédié des lettres qui donnent ce titre, s'il était d'usage d'en expédier avant qu'on eût marqué le désirer.*

Si vous voulez en avoir, vous n'avez qu'à me marquer que vous le souhaitez. En mon particulier, je ne pouvais qu'être satisfait que vous vous fussiez chargé de suivre les observations que je n'avais pas le temps de faire et par rapport auxquelles j'ai invité

les observateurs à exercer leur patience. Ce sont assurément des observations d'une grande importance pour l'histoire naturelle puisqu'elles nous apprennent que la loi de l'accouplement n'est pas une loi générale. Quoique les vôtres soient décisives, l'Assemblée a pensé comme moi qu'il convenait qu'elles fussent répétées plus d'une fois; plus les faits s'écartent de la règle générale et plus ils ont besoin d'être prouvés. »

Deux autres Genevois, résidant à la Haye : Abraham Trembley comme précepteur des enfants du comte de Bentinck et Pierre Lyonet comme traducteur juré pour le latin et le français au secrétariat des États Généraux des Provinces unies, ont été parmi les correspondants les plus fidèles de Réaumur. Trembley vérifie d'abord les observations de Bonnet sur les Pucerons, puis il se met à étudier méthodiquement les animalcules d'eau douce. Il découvre ainsi, sous les lentilles d'eau, un être singulier, l'hydre d'eau douce, aperçue déjà par Leuwenhœk qui l'avait signalé au début du siècle à la Société Royale de Londres. Cet être est mobile comme un animal, mais Trembley lui découvre la propriété stupéfiante de se multiplier par boutures, et il suit minutieusement toutes les phases de ce processus. Il signale sa découverte à Réaumur en 1740 et, pendant les années qui suivent, c'est entre eux un actif échange de correspondance. Réaumur s'émerveille, s'attache à vérifier lui-même, surtout pendant ses villégiatures estivales en Poitou, tout ce que lui annonce Trembley : il envoie Bernard de Jussieu et Guettard à la recherche de faits analogues sur les animaux marins inférieurs des côtes de France. Ayant reçu de Trembley des hydres vivantes, il lui écrit (25 mars 1741) :

« *Je ne crois pas qu'il y ait aucun lieu de douter sur la classe dans laquelle ils doivent être mis. Ce sont certainement des animaux. Je leur ai même déjà donné un nom, sous votre bon plaisir, celui de* polipes *et en attendant que vous l'ayez aggréé ou rejetté, je ne laisserai pas de m'en servir pour épargner la longue phrase, que vous et moi avons employée jusqu'ici pour les désigner. Je vous ai déjà marqué que je me proposais de communiquer à l'Académie les observations qu'ils vous ont fournies et que j'étais*

certain qu'elle leur donnerait beaucoup d'applaudissements. Je lui en fis part à l'Assemblée qui vint la première après ma lettre écrite. On ne s'y contenta pas de l'idée générale que j'en donnai d'abord. On souhaita unanimement que je lusse toutes vos observations en entier et ce fut aussi unanimement que l'on donna des éloges à la manière dont elles sont rapportées et à l'attention avec laquelle elles ont été faites. La sage retenue qui paraît dans toutes plut beaucoup. Enfin, Monsieur, j'ai fait voir vos petits polypes en personne à toute l'Académie qu'elle a trouvés très conformes aux idées que vos descriptions lui avaient en fait prendre. M. Bernard de Jussieu a déjà observé un polype de même genre que le vôtre autour de la lentille aquatique et il y a du temps qu'il m'en a parlé; il est un peu rouge et par conséquent d'une couleur différente du vôtre, mais il ne lui a vu ni même soupçonné les singularités que vous avez découvertes au vôtre.

Si l'on ne parlait pas trop de guerre à présent à Paris, on n'y parlerait que des Insectes qui étant coupés en deux deviennent deux animaux complets... Je racontai hier au Roi ce qu'il y a sur tout cela de certain et de merveilleux et Sa Majesté parut extrêmement contente de l'apprendre. »

La découverte des polypes d'eau douce fut donc comme on voit, l'événement du moment. Pendant quelques années, Trembley marche de trouvaille en trouvaille, les confiant chaque fois au jugement de Réaumur. Et il faut signaler la délicatesse de celui-ci, qui encourage, stimule ses correspondants, met en valeur leurs observations et leurs découvertes, avec un scrupuleux souci de ne pas les éclipser.

« *J'aurois souhaité,* écrit-il par exemple, à Bonnet le 28 février 1742, *que M. Trembley se fût un peu plus pressé de faire imprimer son histoire des polypes. On me sollicite de donner ce que j'ai sur les animaux qui se reproduisent par boutures, mais je souhaiterais qu'il eût toute la fleur d'une nouveauté si extraordinaire qu'il a vue le premier. S'il m'arrive d'en parler avant lui, ce ne sera pas sans avertir qu'elle lui est due.* »

***

On voit donc que Réaumur était le centre et l'animateur de tout un mouvement de recherches, non seulement en France, mais dans divers pays d'Europe où il apparaissait comme le prince des naturalistes. A cette époque où les communications avec les régions tropicales étaient si restreintes il avait aussi en Guyane, aux Indes à l'île de France de nombreux correspondants, qui lui envoyaient des insectes et d'autres animaux de ces pays lointains et, sur ses indications, les observaient là-bas sur le vivant. Beaucoup des lettres de ces correspondants nous sont conservées, mais naturellement celles de Réaumur ont en général disparu. Il en existe cependant encore et des recherches méthodiques permettraient peut-être d'en découvrir. G. Musset, en 1884 en a publié[1] une quarantaine, adressées de 1743 à 1757 à J.-F. Séguier, antiquaire et naturaliste résidant à Vérone et à J.-B. Ludot, physicien et avocat de Troyes. Elles sont pleines d'indications intéressantes. La bibliothèque publique et universitaire de Genève en possède une série de 93, écrites de 1738 à 1757 à Charles Bonnet, ainsi que quelques autres, adressées à d'autres Genevois. Un descendant d'Abraham Trembley, M. Maurice Trembley, a reconstitué la correspondance de son ancêtre avec Réaumur, comprenant 43 lettres de Trembley, aujourd'hui dans les Archives de l'Académie des Sciences et 82 lettres de Réaumur qu'il possède. Il a eu d'autre part la bonne fortune de retrouver une liasse de lettres de Réaumur à Lyonet, de qui les archives de l'Académie renferment plusieurs longues lettres d'une magnifique écriture. On ne saurait trop encourager M. Maurice Trembley à mettre au jour la publication de ces documents, qu'il a depuis longtemps préparée[2]. Il semble bien qu'à Berne et à Gottingue existent des lettres de Réaumur à Albert de Haller. J'espérais qu'à Stockholm se retrouveraient celles écrites à Charles de Geer; vérification faite dans les archives de la famille de Geer, elles n'ont malheureu-

1. Dans les *Annales de la Société des Sciences* de La Rochelle.

2. Plusieurs des extraits de lettres inédites citées dans cet article sont extraits de conférences faites par M. Maurice Trembley sur son ancêtre Abraham Trembley ou sur Réaumur et qu'il a eu l'obligeance de me communiquer.

sement pas été conservées. Mais il est permis de penser qu'en cherchant la trace des correspondants de Réaumur on pourrait encore en ajouter à celles dont l'existence est connue aujourd'hui.

***

Certaines de ces lettres apportent des indications intéressantes au sujet des rapports de Réaumur et de Buffon qui laissèrent à désirer. On a même quelquefois gratuitement pensé que l'interruption de la publication des *Mémoires sur les Insectes* était due à l'action de Buffon. Il n'y a aucune raison de charger de cela la mémoire de Buffon et de lui attribuer cette petitesse. Les considérations qui précèdent expliquent suffisamment la regrettable interruption de ces *Mémoires*. Mais il est vrai que Réaumur et Buffon, dont les tendances d'esprit étaient radicalement différentes, ne sympathisèrent pas et se heurtèrent d'une façon sourde et tenace.

Il y a entre les deux hommes la distance d'une bonne génération. Buffon né en 1708 avait en effet vingt cinq ans de moins que Réaumur. Quand, en 1739, lui fut confiée l'intendance du Jardin du Roi, à la mort de Cisternay du Fay, il n'avait pas encore fait œuvre de naturaliste. Il entreprit de le devenir par l'effet de ses fonctions. Esprit généralisateur et philosophique, il s'intéressait avant tout aux grandes lois naturelles. Le détail des faits n'était pour lui que d'un intérêt très secondaire et, commandé par les lois générales, il devait y rentrer logiquement; peu importaient en somme les modalités. Buffon considéra donc comme une obligation de sa charge de faire un tableau d'ensemble de la nature et il se mit immédiatement au travail. L'ouvrage qu'il a ainsi conçu a un titre significatif *Histoire naturelle générale et particulière et description du cabinet du Roi*. D'une part les conceptions d'ensemble, qu'il considérait comme son domaine propre; d'autre part, l'étude des faits particuliers, pour laquelle il s'assura immédiatement d'un collaborateur consciencieux, en la personne de son compatriote Daubenton. Les trois premiers volumes de cette Histoire naturelle parurent, comme on sait, en 1749, et l'ouvrage s'imposa rapidement au grand public, séduit par les idées générales et par la forme brillante de l'ouvrage.

Réaumur, qui avait été jusque-là le prince des Naturalistes, que nous avons vu mettre l'Académie des Sciences au courant des découvertes, au moment même où elles se faisaient et qui arrivait alors à la vieillesse, devait évidemment éprouver, de l'ascension rapide de Buffon, d'autant moins de plaisir que sa conception personnelle de l'histoire naturelle était l'antipode de celle de Buffon, et qu'il percevait mieux tout ce que celle-ci avait de factice. Son esprit, en effet, essentiellement positif, au sens que ce terme a pris au XIXe siècle, jugeait chaque chose du critérium de l'expérience directe et précise, en bornant ses investigations à ce que celle-ci peut atteindre. Il ne cherche pas comme Buffon une explication générale de la Nature. Au surplus, il se repose à cet égard sur la tradition orthodoxe. La Nature est l'œuvre de la Providence; il l'accepte telle quelle, ne la conçoit que minutieusement ordonnée par la sagesse divine et tout le problème est de déchiffrer les desseins de celle-ci, tels que les révèle l'examen attentif des faits particuliers et dans la conviction qu'ils ne peuvent se traduire que par des lois régulières. Esprit d'une sagacité supérieure, observateur patient, méthodique et ingénieux, il sait saisir les faits significatifs et les enregistrer sans esprit préconçu.

Il découvre, précédant de loin ses contemporains et allant presque toujours aussi avant que le lui permettent ses méthodes. Aussi, quand celles-ci n'ont pas changé, les travaux de Réaumur restent-ils encore presque d'actualité. On les relit et on y a recours aujourd'hui avec fruit; ils restent au moins un point de départ. En dehors même de son œuvre personnelle, l'exemple de ses correspondants, surtout de ceux, plus jeunes que lui, qui ont été formés par la lecture de ses travaux et par ses conseils, les Trembley, les Bonnet, les Lyonet, les de Geer montre ce que la méthode avait de fécond. Par ses travaux personnels, ou par son influence directe, Réaumur a été un maître et son œuvre est un monument solide, qui marque une étape définitive dans le progrès des sciences biologiques. Il restera l'un des grands précurseurs et des fondateurs de la méthode expérimentale.

Il n'y a donc pas à s'étonner que, par le contraste complet entre leurs tendances, les sentiments réciproques de Réaumur et de Buffon ne fussent pas chaleureux et leur entourage a dû

contribuer à accentuer leur antagonisme. Quand on voit le zèle et la compétence avec lesquels Réaumur, dans les années 1740 et suivantes, étendait et organisait ses cabinets, formant un personnel à leur étude et à leur entretien, perfectionnant les moyens de conservation des animaux, on ne peut se défendre de penser qu'à ce moment il était autrement qualifié que Buffon pour administrer le Cabinet du Roi, même s'il n'avait pas désiré cette charge quand Buffon la reçut. Il ne pouvait en tout cas, que juger avec beaucoup de scepticisme l'œuvre entreprise par Buffon et l'écho de ce sentiment retentit dans sa correspondance.

Ainsi, il écrit à Séguier le 25 mai 1740, répondant évidemment à une question de son correspondant :

« *Il est vray, Monsieur, qu'on imprime une description du cabinet du Roy et même beaucoup plus, par le programme qui a été mis dans les journaux et que je ne trouve pas pour vous l'envoyer, on annonce une histoire naturelle générale. Je n'ai aucune part à cet ouvrage, je ne le connais même aucunement, quoique, de quinze volumes qu'on annonce, il y en a déjà trois d'imprimés. M. de Buffon, intendant du Jardin du Roy, et trésorier de l'Académie et M. d'Aubenton, garde du Cabinet du Roy, se sont chargés de cette grande entreprise; je ne sais comment ils l'exécuteront parce que je n'ai rien vu de l'un ni de l'autre dans ce genre. Je sais qu'ils font faire beaucoup d'extraits de naturalistes et de voyageurs, mais je ne sais pas qu'ils aient observé par eux-mêmes. Le Cabinet du Roy n'est pas riche en insectes, en mines, en oiseaux; le fonds par rapport à ceux-ci consistant en soixante ou quatre-vingts qu'ils avaient fait préparer à Strasbourg et qui ont été mangés en grande partie l'année dernière par les vers, parce qu'on n'a pas su les conserver. Mais le cabinet est riche en plantes, en pierres précieuses et en coquilles.* »

Quand les premiers volumes de Buffon eurent paru, ils furent vivement attaqués dans un ouvrage anonyme les *Lettres à un Amériquain*[1]; l'auteur en fut connu par la suite

1. *Lettres à un Amériquain sur l'Histoire naturelle de M. de Buffon et sur les observations microscopiques de M. Needham* (1re-4e parties. Hambourg, 1751). Suite des lettres à un Amériquain sur les IVe et Ve parties de l'*Histoire naturelle* de M. de Buffon et sur le *Traité des animaux* de M. de Condillac (5e-8e parties. Hambourg, 1756).

et était un oratorien, le père de Lignac, ami et correspondant de Réaumur, auteur de travaux très estimables sur les araignées, et dont les archives de l'Académie renferment une série de lettres. La théorie de la terre de Buffon avait heurté l'orthodoxie et provoqué l'hostilité des théologiens de la Sorbonne. Il est naturel que l'abbé de Lignac se soit rangé de leur côté, quoiqu'en l'espèce les idées de Buffon représentassent évidemment la pensée moderne. Le sentiment public attribua à Réaumur une part au moins assez grande dans la paternité de cet ouvrage. Il l'avait évidemment vu paraître sans déplaisir. Tout ce qu'on sait de sa personne suffit à l'absoudre d'un sentiment de jalousie mesquine, mais il est certain qu'avec ses habitudes d'observation minutieuse, son sens aigu de la preuve expérimentale, sa prudence d'esprit qui limitait le champ des questions auxquelles il s'attaquait, la fragilité des théories de Buffon, l'absence de toute preuve sérieuse, comme dans la théorie de la génération et en particulier dans ce qui concerne la génération spontanée, devaient lui faire tenir les premiers volumes de l'*Histoire naturelle générale et particulière* en assez piètre estime.

« *Accoutumé comme vous l'êtes,* écrit-il le 3 mai 1750 à Ludot, *à analyser les idées et à n'en recevoir que d'exactes, le ton imposant avec lequel M. de Buffon en avance de si étranges ne suffisait pas pour vous les faire recevoir. Si vous avez lu son premier volume, vous n'en aurez pas été plus content que du deuxième. Les trois ensemble ne sauraient que nuire aux progrès de l'histoire naturelle et de la physique en général, si les propositions qui y sont avancées étaient adoptées. Mais j'apprends de toutes parts qu'il s'est levé un cri contre cet ouvrage, qui doit faire juger que les suites n'en sont pas à craindre. D'ailleurs on n'a pas grande confiance dans les faits que l'auteur rapporte lorsqu'il les a vus seul.* »

Le passage suivant d'une lettre à Bonnet, en date du 10 décembre 1751, lettre encore inédite et que je connais par la citation qu'en a faite M. Maurice Trembley dans une conférence sur Réaumur, montre qu'effectivement celui-ci a participé à la confection des *Lettres à un Américquain.*

« *Un esprit qui ne se contente que d'idées claires et bien posées aura peine à se satisfaire sur un sujet par rapport auquel nos sens ne nous pourraient donner assez de lumières. Au moins mes yeux m'ont-ils assez bien servi pendant les vacances pour me faire voir que ces observations microscopiques dont M. de Buffon et l'abbé Needham*[1] *ont tiré de si étranges conséquences, sont des observations mal faites, souvent fausses. Je ne sçais si vous avez lu les* Lettres à un Amériquain. *Leur auteur, le père de Lignac de l'Oratoire, qui est homme aimable et un excellent esprit a passé les dernières vacances avec moy, comme il est en usage de le faire. Notre amusement journalier a été d'observer, au retour de la promenade du soir, pendant deux grandes heures, les insectes qui se trouvaient dans les infusions de différentes matières. Un jeune homme de famille qui a soin de mes cabinets et qui a beaucoup d'adresse pour toutes les manœuvres des microscopes et qui sçait très bien voir, M. Brisson, était joint à nous. Nous avons voulu vérifier les observations de ces messieurs, nous les avons trouvées très fausses et vu quelquefois ce qui leur en avait imposé, lorsqu'ils cherchaient à ajuster leurs observations à leur système. Mais je ne saurais entrer en aucun détail sur cela avec vous actuellement. Vous en serez mieux instruit par le moyen de l'impression. J'ai laissé au père de Lignac le soin de mettre les observations en ordre et de les rendre publiques.* »

La collaboration de Réaumur à l'ouvrage du père de Lignac est donc indéniable, mais elle est d'ordre essentiellement scientifique et licite. Buffon avait d'ailleurs ressenti profondément ces critiques et son quatrième volume paru en 1753, sans que le nom de Réaumur soit prononcé, est plein d'allusions dédaigneuses à la façon dont son adversaire comprend l'histoire naturelle; elles sont souvent loin d'entraîner la conviction dans le sens où il le désirait.

Réaumur et Buffon sont maintenant assez loin de nous pour qu'on puisse les juger avec sérénité; encore cependant ce jugement dépendra-t-il de notre propre tournure d'esprit. On ne peut contester l'influence qu'a exercée la pensée de Buffon,

1. Il s'agit des prétendues générations spontanées que Spallanzani devait réfuter quelques années plus tard.

les intuitions qu'il a eues et qui ont devancé son époque. Plus d'une des idées qui ont joué un rôle important dans la philosophie zoologique, telle qu'elle s'est développée au XIXe siècle, est entrevue ou ébauchée dans son œuvre; c'est ce qui en fait encore aujourd'hui l'intérêt, d'ailleurs d'ordre purement rétrospectif. La partie documentaire est loin d'être négligeable, mais la forme en appartient à Buffon, plus que le fond, où ses collaborateurs ont eu au moins une large part. On serait bien embarrassé de trouver un point de fait précis, sur lequel l'œuvre de Buffon ait apporté des données constituant un progrès positif. L'œuvre de Réaumur, au contraire, est pleine de résultats de cet ordre. Elle marque des acquisitions effectives et définitives. Il a été en histoire naturelle un réalisateur, y apportant son tempérament de physicien et d'ingénieur, avec le souci constant de l'expérience. Elle a donc été, à son époque, un progrès et un stimulant considérables.

***

On ne peut donc qu'accueillir avec beaucoup de satisfaction la publication de nouveaux fragments inédits de cette œuvre. L'*Histoire des Fourmis*, publiée, il y a trois ans, par M. W.-M. Wheeler, prend place parmi les plus intéressants Mémoires de Réaumur sur les Insectes. Ceux qui vont l'être sur les Scarabées, sans avoir la même importance, montreront une fois de plus l'ingéniosité expérimentale et la précision de l'esprit positif du vieux maître. Il y aurait sans doute aussi, pour des spécialistes, à glaner dans les Mémoires sur l'Ornithologie ou sur les Cabinets d'Histoire naturelle. En tout cas, comme je le disais plus haut, tout ce qui reste de la correspondance de Réaumur mériterait d'être réuni et mis au jour. Ce serait un juste hommage à sa mémoire que, mettant en œuvre avec patience et méthode, tous les témoignages écrits subsistant de sa longue et féconde activité, un historien nous donnât de cette grande et noble personnalité une vision d'ensemble dans le cadre de sa vie et de son temps.

MAURICE CAULLERY

UNE HÉROÏNE DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE :

MADAME DE SAINT-BALMONT

C'est un pays fait pour la guerre que celui qui s'étend sur la rive gauche de la Meuse jusqu'à la ligne qui suit un moment le ruisseau de l'Avre, entre Saint-Mihiel, Bar et Verdun. C'est une succession de croupes et de vallées où les champs semblent donner l'escalade aux sombres forêts : lutte indécise, car ici le blé a conquis la crête et là-bas les bois sont restés maîtres de la pente tout entière. Bois touffus et mystérieux, champs qui ne lèvent pas bien haut et même sous le soleil gardent l'empreinte triste du dur labeur qu'ils réclament. Chaque creux cache un village dont les toits rouges se serrent peureusement autour de l'église; ils ont connu tant de pillages, tant de brigands de grands chemins, tant de troupes régulières qui ne valaient guère mieux. Ils se ressemblent tous, car ils ont toujours vécu de la même vie craintive et difficile. Et ce pays qui offre à la fois des repaires pour se cacher, des abris pour la retraite, des sommets faciles à défendre et de larges espaces propices aux combats, en donnant la sensation du danger toujours possible, appelle le désir d'une protection sur laquelle on puisse toujours compter. C'est, à la fois, un pays de croyants et de guerriers.

S'il rebute d'abord par sa rudesse, il attache bientôt par son air de force, ses quelques coins de rêve perdus dans la forêt, la simplicité des lignes...

Et ce fut bien femme de ce pays, que madame de Saint-Balmont, vraie sainte et véritable héroïne de cape et d'épée, dont la vertu farouche et la valeur militaire surent rester séduisantes et proches de cette terre qu'elles défendaient.

Alberte Barbe d'Ernecourt naquit le 14 mai 1607 à Neuville en Verdunois. Neuville garde encore de son aspect d'antan son église simple et ses groupes de maisons basses réunies autour d'une grande cour commune, dont un chariot suffit à barrer l'entrée. Une légère éminence domine le village et permet d'observer tout le pays : là est le cimetière aujourd'hui, là s'élevait, autrefois, le château de la famille d'Ernecourt, mais aucun vestige n'en a été sauvegardé.

Peu après la naissance d'Alberte Barbe, sa mère, Marguerite de Hausse de Vatronville mourut. Son père, Simon d'Ernecourt, confia son éducation à une tante qui l'emmena dans ses terres près de Vitry-le-François. Sa jeunesse, sans doute heureuse, n'eut point d'histoire. Elle avait seize ans quand son père vint lui annoncer qu'il l'avait fiancée et elle ne protesta point. Pourtant ses inclinations la portaient vers un gentilhomme du pays auquel sa tante la destinait. Ce fut son pauvre petit roman éphémère. Le 22 février 1624, elle épousait Jean Jacques d'Haraucourt, sieur de Saint-Balmont.

Elle fut alors l'épouse parfaite d'un homme dont la vie et les idées auraient dû l'éloigner davantage chaque jour. Séparé d'elle le plus souvent par ses occupations militaires et ses plaisirs, il menait une existence coûteuse qui risquait de compromettre leurs biens : elle ne se plaignait pas et s'appliquait à rétablir leur fortune par une administration prévoyante. Deux fois elle eut à payer une forte rançon pour M. de Saint-Balmont valeureux et imprudent et dut, deux fois, le remettre en équipage (1633 et 1635) : elle n'hésita pas à vendre chevaux, meubles, troupeaux. Pourtant son mari avait pris le parti de l'Autriche contre la France à laquelle, comme elle le mandait à Louis XIII, elle fut toujours attachée et qu'elle n'abandonna jamais. Auquel de ses griefs pensait-elle quand elle écrivit ces deux vers de sa seule œuvre littéraire qui nous soit parvenue?

Un mari ne se doit jamais mésestimer
Quelque faute qu'il fasse, on doit toujours l'aimer.

Tant de résignation exclut beaucoup d'amour!

La maternité ne lui apporta guère plus de joies. Elle perdit ses deux fils tout jeunes encore et sa fille se maria à peine

âgée de quinze ans. La solitude morale au milieu de laquelle elle dut vivre l'inclina à se dépenser dans l'action et se consacrer à des attachements moins décevants.

Autour d'elle, il y avait ample matière. La désolation s'abattait sur son malheureux pays : véritable marche entre le royaume de France et les terres de la Maison d'Autriche, la Lorraine disputée si longtemps entre les deux pays où nulle autorité ne pouvait fermement s'établir fut le pays d'élection pour ces troupes d'étrangers, Suédois, Hongrois, Croates qui s'engageaient au service du plus offrant et que la paix abandonnait sur le pays sans autre moyen d'existence que le pillage et le vol — pour ces bandits de grands chemins que la guerre transformait en soldats réguliers sans qu'ils changeassent pour cela de façon de vivre. Et le pays, qui de Meurthe s'étendait jusqu'à la Meuse, était la proie soit de ces compagnies inoccupées qui avaient pour capitaines les plus authentiques gentilhommes, soit de ce ramassis de brigands qui se réunissaient par petits groupes, une vingtaine environ, sous la direction de l'un d'entre eux plus audacieux que les autres. A bon droit, les paysans ne faisaient entre eux aucune différence : le nom qu'ils donnaient aux bandits étaient à bien peu près celui d'un peuple d'où sortaient les plus redoutés des mercenaires. L'imagination populaire ne distinguait pas les « Cravates » des « Croates ».

A ces maux s'ajoutaient ceux de la famine et de la peste qui fut quasi endémique de 1630 à 1640 et la misère était bien celle décrite par La Bruyère dans sa fameuse page sur la détresse des campagnes : la pauvreté, la faim provoquaient les crimes les plus atroces.

Pourtant, en ce pays dévasté, à une lieue du château de madame de Saint-Balmont, avait jailli une source d'espérance : dans sa « vallée bénie », Benoite-Vaux offrait à l'adoration du peuple misérable sa statue miraculeuse et la protection de Notre-Dame. Ses origines en étaient lointaines et mystérieuses. Un soir, disait la légende, des bûcherons avaient entendu des voix chantant : « Je vous salue, Marie ». Guidés par le chant, ils avaient trouvé une statue de la Vierge au milieu des bois. Et, depuis le XIe siècle, sans qu'il soit

possible de fixer une date bien précise à la gloire des miracles renouvelés, Benoite-Vaux était devenu le pèlerinage sacré de la Lorraine. Confié aux religieux Prémontrés, sous la garde de l'évêque de Verdun, il attirait les prières des grands et de la foule. Le duc René II de Lorraine qui rentra victorieux dans sa capitale la veille de l'Epiphanie 1477 s'y était rendu en un pèlerinage solennel. On y venait de Nancy, de Bar, de Neufchâteau, de Saint-Mihiel, de Commercy, de Metz, de Pont-à-Mousson, à pied, par étapes, sur les routes, en longues théories qui comptaient parfois plus d'un millier de fidèles. Les miracles habituels s'y répétaient, aveugles qui voyaient, lépreux qui guérissaient, invalides qui marchaient, enfants mort-nés qui revenaient à la vie.

Mais la vallée bénie n'échappait pas à la désolation environnante. On hésitait à se risquer sur les grand'routes et la prudence l'emportait sur la dévotion. La célébrité de la statue avait fait ériger en des monastères, à Nancy, à Pont-à-Mousson, à Saint-Dié, à Bonfays des reproductions auxquelles on pouvait recourir sans autant de risques ni de fatigues avec de bonnes chances de miracles, et les pèlerins s'adressaient de plus en plus à ces sortes de succursales. Le lieu saint était déserté. Il risquait un jour d'être profané lui-même...

C'est à cette double tutelle de toute une contrée ravagée, d'un sanctuaire menacé que se consacra madame de Saint-Balmont.

Pendant leurs moments d'existence commune, M. de Saint-Balmont avait pris plaisir à faire de sa femme une écuyère consommée. Tallemant des Réaux admire les chevaux qu'elle montait et qu'elle dressait elle-même. Elle s'habitua aussi au maniement des armes et y excella bientôt. Pour n'être pas certaine, l'aventure qu'un seul de ses historiographes, l'abbé Arnauld, a contée, n'en est pas moins instructive : ne pouvant obtenir satisfaction d'un officier de cavalerie qui, logeant sur ses terres, s'était brutalement conduit, elle le provoqua sous le nom de Chevalier de Saint-Balmont et ne fit connaître sa véritable qualité qu'après l'avoir désarmé. Elle s'accoutumait à suivre les longues chasses de son époux et l'accompagnait en ses expéditions contre les bandits des environs.

Abandonnée à elle-même dans ce château, où les malheureux opprimés du voisinage venaient naturellement chercher secours, elle n'oublia pas ces leçons.

C'est de l'année 1636 que date le premier de ses exploits militaires qui nous soit rapporté. Au reste, ils sont bien tous du même ordre. Avec sagesse, elle a voulu d'abord défendre son village contre une attaque de vive force. Elle l'a fortifié. Non seulement le château d'Ernecourt, mais Neuville tout entier sert de refuge. Puis elle s'est organisée une petite armée, une infanterie d'une soixantaine d'hommes, une cavalerie que constituent ses propres domestiques et quelques volontaires, gentilshommes ou paysans. Un ancien officier de son mari, qui est resté auprès d'elle, Manteulle, s'est chargé de les exercer. Au haut d'une tour de son château, un guetteur veille en permanence. Il signale les bandes qui passent, les fuyards qui accourent ou même les exactions qui sont commises sous ses yeux, et madame de Saint-Balmont saute à cheval, n'hésitant pas, avec six cavaliers, à s'en prendre à vingt-quatre bandits, à s'exposer la première, à user de ruse au besoin, de diplomatie s'il le faut. En 1636 elle sauve un troupeau de vaches qu'enlevaient cent cavaliers de la compagnie de M. de Brissac et du baron de Guitaut. En 1637, elle reconquiert ses propres moutons et secourt le gouverneur de Bar aux prises avec les troupes lorraines du marquis de Blainville. 1638 est l'année où elle eut le plus fort à faire contre les Cravates. Pour purger le pays de la bande redoutable de Duchesne et Laplume, elle envoie un de ses domestiques s'enrôler parmi eux, avec mission de les attirer à Neuville. Il y réussit et s'échappe pour prévenir sa maîtresse. Duchesne envoie réclamer le traître et le cheval. Elle garde le messager assez longtemps pour que ses fantassins puissent, en se défilant, opérer un mouvement tournant et surprendre l'ennemi par derrière. Duchesne et cinq de ses hommes seulement échappent. Madame de Saint-Balmont ne s'en tient pas là et franchit peu après les 12 kilomètres qui la séparent de Fresnes où Duchesne s'est réfugié, le surprend au lit, le fait prisonnier et le livre à la justice de Bar.

Ses exploits ne tardent pas à la rendre célèbre et redoutée. Les gouverneurs de ville, les chefs de troupes régulières

ordonnent qu'on respecte ses terres et ses sujets. Les Cravates préfèrent s'entendre avec elle et signent un traité de bon voisinage : tout prisonnier fait d'une part ou de l'autre sera rendu moyennant rançon d'une pistole, à moins que ce ne soit pillard qui ne relève d'aucun chef, auquel cas madame de Saint-Balmont se réserve le droit de le remettre à la justice.

Son renom s'étend jusqu'à la Cour. Louis XIII lui fit offrir deux compagnies : une d'infanterie, une de cavalerie dont elle disposerait à son gré. Un jour qu'elle allait se plaindre au duc d'Angoulème de pillages qu'avaient commis de ses soldats sur les terres d'un gentilhomme ami, à l'éclat de la réception, aux égards qu'on a pour elle, elle put juger de toute sa gloire. Lorsqu'en 1641, elle rejoignit son mari à Bar, dont il était le gouverneur détesté, la ville tint à lui offrir comme bienvenue « quelque beau linge de la valeur de 150 livres. »

Elle continua ainsi pendant plus de vingt années à faire la police du pays qu'elle avait pris sous sa protection. Il lui arrivait d'aller jusqu'à Verdun pour escorter des convois. Elle se rendait d'ailleurs compte des services qu'elle rendait : « Je suis accablée à faire des convois; je sers plus le roi que beaucoup de gouverneurs qui ont du monde. »

Rien ne l'arrêtait surtout pour défendre les pèlerins attaqués sur le chemin de Benoite-Vaux. Malade, au lit, épuisée, elle s'apprêtait et partait pour ces menues croisades avec un tel enthousiasme que « ses forces lui revenaient ».

Sa tactique était simple. Le plus souvent, elle divisait ses hommes en deux pour mieux cerner l'ennemi : « Dès la première décharge, conte innocemment le Père Jean Meru, elle met en déroute les brigands, tue les plus scélérats de la bande et fait douze prisonniers qui sont conduits à Verdun. » Pour vouloir trop prouver, le panégyriste de madame de Saint-Balmont ne laisse pas de diminuer son mérite qui était grand.

Mais il arriva un temps où cette protection lointaine devint insuffisante pour préserver efficacement le sanctuaire de Benoite-Vaux et l'image miraculeuse de Notre-Dame, toujours sous la menace de quelque profanation. C'est ce que lui représenta un jour étant à dîner chez madame de Saint-Bal-

mont, au milieu de « sa petite famille », un ancien curé de Rambluzin, petit village distant de Benoite-Vaux d'une demi-lieue. Elle hésita d'abord par scepticisme, n'étant pas « d'humeur à croire légèrement les miracles ». Puis elle se laissa persuader qu'il importait de mettre la statue en lieu sûr. Mais n'allait-elle pas, en venant chercher cette image « choquer les bons religieux de Saint-Norbert », les Prémontrés qui en avaient la garde? Son geste ne serait-il pas jugé téméraire? Elle vint à Verdun prendre conseil d'un homme respectable, chanoine de Notre-Dame. Il ne sut que l'encourager dans sa pieuse entreprise. Elle partit dès son retour à Neuville, le 24 juin 1638.

Elle partit à pied avec quelques gentilshommes : M. de Louvion, M. de Longchamps, quelques demoiselles, une trentaine de domestiques; son aumônier les conduisait « comme le pasteur ses brebis ».

Pendant le chemin, écrit-elle, dans la relation qu'elle en rédige pour son confesseur, relation toute franche, toute fraîche qu'il faudrait transcrire en entier. « Nous étions tous dans un profond silence et semblait que toute la troupe ressentist les agitations que j'avais dans l'âme. J'avais de puissantes appréhensions que mon action ne fust pas agréable à Dieu ny à la Sainte Vierge; et qu'il me pouvait punir, et que tout le monde se moquerait de ma dévotion; et que ... il y en avait d'autres plus propres que moi pour accomplir ce dessein, que les religieux mesmes l'auraient bien fait.... qu'il y avait apparence que c'était une tentation diabolique qui me poussait à faire un sacrilège... que la vierge était assez puissante pour la conserver sans que j'en prisse le soin; et sans doute que si ces combats me fussent arrivés devant que partir du logis, je n'aurai passé plus outre. »

Telles étaient ses préoccupations quand elle entra dans la chapelle : un gentilhomme s'avança vers l'autel et voulut prendre la statue. En vain : la statue refusait d'être déplacée! Madame de Saint-Balmont s'inclinait déjà : « C'estoit le moindre rebut que j'en attendois et je trouvois que le ciel me traitoit encore trop doucement. » L'aumônier essaya à son tour, la statue se laissa prendre.

Or madame de Saint-Balmont se garde bien de crier au

miracle. Elle écrit avec ingénuité : « Comme nous n'étions pas des faiseurs de miracles nous dîmes tous que c'était sans doute la maladresse de l'autre et qu'il ne l'avait pas prise assez bas. »

Alors, il s'agit de la transporter jusqu'à Neuville. Dans la forêt proche on alla couper deux branches, on y lia un drap et, la statue une fois placée dans ce brancard improvisé, on prit le chemin du retour. L'état d'âme n'était plus le même. Au silence avaient succédé les chants. Tout d'abord madame de Saint-Balmont et M. de Longchamps qui était de sa taille tinrent à honneur de porter la statue; puis il fallut se relayer car elle était fort pesante : malgré une fluxion à l'épaule, le sieur de Louvion garda le fardeau une demi-lieue. Ils chantaient tous les hymnes de la Sainte Vierge. Le prieur de Saint-Hilaire, curé de Neuville, vint à leur rencontre, précédant tous les autres sujets de madame de Saint-Balmont. On se rendit à l'église dire les vespres. Notre-Dame de Benoite-Vaux fit son entrée à Neuville en grande pompe.

Mais ici, où la placer? Le prieur refusa de la garder dans l'église, craignant d'engager trop avant sa responsabilité. Madame de Saint-Balmont se résolut à donner asile à la statue dans la chapelle même de son château.

Elle n'eût pas à le regretter et elle dit avec une humilité qui cache mal sa satisfaction intime « les Grâces qu'elle a reçues de sa Bonne maîtresse pour ces petits services que je lui ai rendus » : une grêle épouvantable qui affligea tout le pays respecta ses propres récoltes; dans une action à Ounville elle échappa à deux coups de feu tirés presque à bout portant; elle sauva de la mort la femme d'un serrurier de Neuville en l'exhortant à se consacrer à Notre-Dame si elle vivait.

La statue resta à Neuville jusqu'au jour de l'Annonciation de Notre-Dame 1641. Les pèlerins désertaient Benoite-Vaux et poussaient jusqu'au château d'Ernecourt. Alors, la région devenant plus sûre, les médisances commencèrent, les religieux Prémontrés se plaignirent du tort qui leur était causé. Madame de Saint-Balmont se résigna, non sans bien de la peine, à « se défaire de ce trésor ».

Couchée sur un lit de plumes, dans un carrosse traîné par quatre chevaux blancs, la statue miraculeuse réintégra son antique chapelle. En tête marchaient tous les paysans de

madame de Saint-Balmont en armes sous la conduite de Manteulle, puis venaient le prieur de Saint-Hilaire et l'aumônier, et M. de Armoises qui, à l'étonnement de tous, malgré sa goutte, allait à pied; les dames suivaient la voiture, leurs souliers à la main, leurs bas couverts de boue devenus semblables à des guêtres, car il avait plu toute la matinée. Madame de Saint-Balmont « laisse aux anges » le soin de décrire la joie des religieux, quand ils recouvrèrent leur statue. Quant à elle, elle se tourna vers ses gens et leur parla; les consolant en même temps qu'elle remontait sa propre énergie : « Nous perdons un grand thrésor... mais (la mère de Jésus) demeurera toujours au plus profond de nos cœurs, sans qu'elle puisse jamais en être arrachée. »

Et plusieurs fois chaque année, madame de Saint-Balmont revint à Benoite-Vaux avec ses domestiques et ses familiers. Ils allaient et revenaient à pieds, chantant des litanies. Dans l'imagination populaire, le soin qu'elle avait eu de la statue, les faveurs qu'elle en avait reçues lui conféraient un peu de son caractère sacré : un jour, la foule se jeta sur elle pour l'embrasser, déchirant ses habits, arrachant ses cheveux pour se disputer autant de saintes reliques. Elle dut se réfugier dans une boutique pour mettre fin au désordre et elle s'abstint dans la suite de se rendre à Benoite-Vaux, les jours où les pèlerins affluaient.

Ceci n'est qu'un épisode, le plus saillant peut-être, le plus pittoresque, d'une vie tout entière de dévouement et de sainteté. Comme elle a sacrifié son propre bien-être aux dépenses de son mari, elle juge de son devoir de rétablir la fortune de parents malchanceux. Pendant la peste à Neuville, elle se dévoue sans compter. Elle accueille les blessés de guerre de quelque nationalité qu'ils soient. Tous les dimanches et jours de fêtes, elle distribue des aliments aux mendiants. A la Toussaint elle habille douze pauvres. Le jeudi saint, elle lave les pieds à douze veuves. Tout ce qu'elle ne consomme pas de ce que rapportent ses terres, elle le donne.

Son mari meurt en 1644. Après deux vœux successifs d'une année pour se bien convaincre que sa vocation est sérieuse, elle fait vœu d'une entière continence et chasteté.

Alors les règles de sa vie deviennent encore plus sévères. Elle porte souvent la haire ou le cilice, elle ajoute aux jeûnes de l'église ceux de l'Avent, des vendredis et des samedis. Elle exige de tous ses domestiques des vertus similaires : ils font tous partie des confréries du Scapulaire et du Rosaire qu'elle a fondées à l'église paroissiale, ils assistent tous à la messe chaque matin, ceux dont le travail n'est pas trop pénible jeûnent les samedis et se privent de viande chaque mercredi. Elle a l'apostolat de ses vertus : un prêtre des environs vivait depuis de longues années en concubinage, elle réussit à faire cesser ce scandale.

Son désir secret était de se retirer dans un monastère. Elle n'y céda point, retenue par le sentiment de ses devoirs. Pourtant en 1659 la paix entre la France et l'Espagne rendant la tranquillité à la Lorraine, elle considéra sa tâche comme terminée et le 19 mars elle partit pour Bar sans prévenir personne et entra au couvent des religieuses de Sainte-Claire. Jamais l'on ne vit novice plus fervente. Mais sa santé déjà délabrée ne put s'accoutumer à une règle par trop dure et l'empêcha de prononcer ses vœux. Elle quitta le couvent l'avant-veille de Noël 1659 et vint mourir dans son château, un mois après, le 22 janvier.

Mais le plus merveilleux n'est-il pas que cette héroïne, cette sainte, sut garder un charme féminin auquel ne résistaient pas ses contemporains? A travers les textes qui parlent d'elle, il semble agir encore sur ceux qui s'inquiètent de l'histoire de sa vie.

« Elle avait, dit le Père des Billons, mille agréments qui la faisaient aimer et rechercher de tout le monde. » Tallemant des Réaux lui-même abandonna, dans les lignes qu'il lui consacra, sa malignité habituelle. Elle n'était pas jolie, mais sa figure plaisait malgré des marques de petite vérole. Son allure resta jeune, même quand l'âge vint. Le costume d'homme qu'elle revêtait d'ordinaire la rapetissait, sans qu'elle usât d'aucun artifice pour se grandir. Le bleu était sa couleur : son chapeau s'ornait de plumes bleues. Elle portait un justaucorps, une cravate, des manchettes, des souliers d'homme fort bas. Ici la prudence était d'accord avec le manque de coquetterie, car,

écrit l'auteur des historiettes, « elle était si brusque qu'elle ne pouvait, sans danger, se chausser comme les femmes ». Sa jupe cachait son haut-de-chausse, elle la quittait pour monter à cheval. Toujours elle avait l'épée aux côtés. Sa voix, ses manières étaient celles d'un homme, et en habits féminins, elle paraissait, dit l'abbé Arnault qui l'a connue à Verdun, fort embarrassée. D'esprit vif, parlant beaucoup, fort civile, elle était gaie, un peu gesticulante même. Tallemant des Réaux rapporte qu'elle s'amusait à contrefaire avec comique l'allemand francisé : madame de Saint-Balmont est une héroïne très proche de nous. Elle l'est aussi par ses imperfections. Elle connaît ses défauts et les reconnaît avec candeur... et, ce qui n'est déjà pas si banal, s'efforce de s'en corriger. Comment ne pas être sensible à la grâce avec quoi elle nous rapporte elle-même cette lutte intime : « Je ressemble à ces vieilles maisons, qui plus on y travaille, et plus y trouve-t-on à refaire. C'est ce qui me fâche qu'il faut que j'y profonde bien puissamment pour m'empêcher cet amour de moi-même, qui est l'origine de la source de tous les maux de mon âme... »? Et ailleurs elle dit : « Ces tentations où il faut que je fasse la guerre contre moi-même, et ne pas vouloir ce que naturellement je passionne ». Ce dont elle se méfie le plus, c'est de sa vivacité et elle a obtenu de ses familiers qu'ils la tirent par ses habits lorsqu'ils la voient prête à s'emporter...

Elle doute d'elle-même; mais quand elle a entrepris une tâche, elle va jusqu'au bout de ce qu'elle croit son devoir : pour atteindre son but, elle se sert de ruse, elle traite avec les brigands. Elle ne se croit pas tenue par obéissance conjugale à transiger avec ses propres convictions : M. de Saint-Balmont avait eu beau embrasser la cause de la Maison d'Autriche, elle ne manqua jamais d'affirmer ses sentiments de Française. Si elle oublie une fois sa modestie coutumière, c'est pour se vanter des services qu'elle rend au roi. Et achevant le récit d'une de ses expéditions, elle écrit un jour joliment : « J'ai souhaité avec passion que je mourusse dans cette occasion ou je servais deux grandes reines, l'une du ciel, l'autre de la terre (Anne d'Autriche). »

Sincèrement pieuse, elle revendique son droit à ne pas croire légèrement l'extraordinaire. Elle n'est pas « faiseuse

de miracle ». Elle est pitoyable aux peines d'autrui et interdit les fêtes et les danses, qu'elle est la première, d'ordinaire, à organiser, quand elles risquent d'être une espèce d'insulte à la calamité publique.

Guerrière, qui de sa main ne tua pas moins de quatre cents hommes, sainte austère, elle aime pourtant à trouver dans les arts une distraction à sa solitude et à ses travaux.

Madame de Saint-Balmont joue du luth à ravir, a un peintre attaché à sa maison, et se piquant même de littérature, compose des tragédies. Elle affectionne les sujets austères, la mort de Jésus-Christ, le martyre de Sainte Godelaine, celui des martyrs saint Marc et saint Marcellin. La seule de ses œuvres qui, sous le titre des *Jumeaux*, nous soit parvenue, jouée dans un couvent en 1650, fut éditée par deux fois. Elle a cinq actes, comme il convient. L'influence de Polyeucte y est flagrante.

Ces deux jumeaux sont emprisonnés et sur le point d'être mis à mort. Leurs épouses, leurs parents les poussent à abjurer le christianisme. Mais un illustre capitaine, Sébastien, les encourage dans leur foi. La tragédie est le récit, un peu toujours pareil, de ce conflit de sentiments. Enfin, sur une dernière apostrophe de Sébastien, les jumeaux réclament le martyr et la contagion gagne leurs femmes, leurs parents, leurs enfants, jusqu'au juge qui les a condamnés. Le récit de toutes ces morts courageuses clôt le drame. Le style est bien celui qu'on prévoit pour un tel sujet : il vise au pathétique, et tombe parfois dans le banal.

Grands dieux, secourez-nous au fort de cet orage!...
O Dieu pour vous louer inspirez-moi vos feux!

Il faut l'avouer, les vers de madame de Balmont ne valent pas sa prose si savoureuse, mais elle ne mit que quinze jours à composer cet ouvrage, et c'est, quoi qu'on en dise, une circonstance atténuante pour un auteur que tant de nobles soins réclamaient.

Une vie si mouvementée et si diverse, une célébrité si grande ne vont jamais sans susciter les critiques des malveillants. Madame de Saint-Balmont n'y échappa point. Cela se devine, au soin que prennent ses panégyristes à la

défendre, dans quelques phrases aussi qui lui ont échappé.

J. M. de Vernon qui écrivit l'histoire de l'« Amazone Chrétienne », une quinzaine d'années après sa mort, consacre deux chapitres à excuser madame de Saint-Balmont et, pour ce qu'il appelle « la préparation aux récits de ses exploits », croit bon d'invoquer les noms de Judith, de Déborah, et de la Pucelle, sans oublier ceux de Charlemagne et de Bayard. Du reste, il faut penser que la gloire qu'elle acquit, les services qu'elle rendit firent taire les médisants, puisque d'autres femmes, à l'époque, se piquèrent de lui ressembler.

Ce fut bien pis quand madame de Saint-Balmont eut cherché et reçu chez elle la statue miraculeuse. Elle s'y attendait d'ailleurs. On trouverait sans doute, pensait-elle en se dirigeant vers Benoite-Vaux, son geste téméraire et l'on s'en moquerait. Quand elle eut passé outre à la crainte des qu'en-dira-t-on, beaucoup de gens ne laissèrent pas de mal juger son audace. Elle nous dit même, sans plus préciser, qu'elle eut à convaincre de la pureté de ses intentions, des religieux qui se rendirent à Neuville fort prévenus contre elle, et vraisemblablement pour se livrer à une enquête. Et c'est pourquoi elle insiste sur les grâces personnelles qu'elle reçut de Notre-Dame qui signifia par là approuver son action. Il en fut de même quand elle dut renoncer à prononcer les vœux que sa santé compromise lui aurait rendu impossible d'observer. On y vit de l'inconstance, et de la légèreté. Aussi, dans le portrait de madame de Saint-Balmont par Balthazar Moncornet, lit-on au bas de la gravure dédiée à sa fille unique, madame de Haraucour, ce quatrain :

C'est avecque raison qu'aux sanglans exercices
Ta vertu ne craint point les efforts de l'Enfer.
Puisque ton cœur par elle triomphé des vices
Ton bras vaincra toujours les méchants parlez.

Madame de Saint-Balmont n'a pas de statue, aucun monument ne lui est consacré : au pied du pauvre autel de l'église austère de Neuville, une simple inscription indique que monsieur et madame de Balmont sont ensevelis là. Mais sa mémoire est restée vivace et pure dans tout ce pays qu'elle a si souvent parcouru, protégé, tant aimé : beaucoup de filles y portent encore les prénoms peu communs d'Alberte ou de Barbe.

CLAUDE GÉVEL

LE PROJET
D'UNION EUROPÉENNE

Au cours de l'été de 1929, le bruit se répandit que M. Aristide Briand méditait un grand projet auquel il attachait une importance exceptionnelle : il allait proposer aux pays de notre continent la constitution d'État-Unis d'Europe. Ceux des journalistes qui passent pour être plus ou moins les confidents du ministre des Affaires étrangères faisaient de fréquentes allusions à son initiative prochaine, dont il fut même question incidemment à la Chambre des députés. Visiblement on préparait l'opinion, dont on s'efforçait de piquer la curiosité et d'exciter l'enthousiasme. Il ne semble pas d'ailleurs que le grand public ait pris un intérêt extrême à cette campagne : depuis une dizaine d'années il a trop entendu parler d'organisation internationale et il a vu trop de beaux programmes demeurer à l'état théorique pour n'être pas un peu blasé.

Jusqu'au milieu de septembre, on ne sut d'ailleurs rien de précis au sujet des idées de M. Briand, celui-ci désirant en réserver la primeur aux délégués des vingt-six États européens à l'assemblée de la Société des Nations. Le 9 septembre, M. Briand leur offrit à l'hôtel des Bergues un déjeuner succulent, dont les plats n'avaient heureusement aucun fumet de cuisine internationale. A l'issue de ce repas paneuropéen, l'amphitryon, vraiment digne de ce nom puisque c'était bien celui chez lequel on dîne, exposa non son projet, car il se

garda d'en formuler un, mais son idée, qu'il présenta d'une façon suffisamment vague pour qu'elle ne pût susciter aucune opposition. C'était habile. Si l'orateur avait esquissé un programme et indiqué sous quelle forme se dessinait à ses yeux la fédération rêvée, des critiques ou tout au moins des réserves n'auraient pas manqué de se produire tout de suite, certains assistants ne voulant pas avoir l'air d'approuver implicitement par leur silence le plan soumis à leur examen. Au contraire, comme il ne s'agissait que d'une suggestion encore un peu nébuleuse et comme les pays intéressés n'auraient à donner leur avis, à tête reposée, que quand le gouvernement français aurait précisé sa pensée, personne ne pouvait décemment manifester la moindre opposition. Qui oserait dire qu'il n'est pas favorable à une meilleure organisation européenne?

« L'Europe d'après-guerre est morcelée et divisée, déclara en substance M. Briand. Elle est compartimentée par de multiples barrières économiques. Elle a de la peine à s'entendre sur quoi que ce soit. Cherchons à la fédérer. Mais, pour l'instant, je me défends de donner aucune indication sur le moyen d'y arriver. Qu'en pensez-vous? » Le ministre ajouta textuellement qu'il ne faisait que lancer « une idée générale sous une forme à préciser », en vue de créer un « lien de solidarité » et de donner une « espérance d'unité morale ». Quiconque n'aurait pas acquiescé se serait exposé au risque d'être dénoncé comme un affreux sceptique et, qui plus est, comme un mauvais Européen. Il y avait d'ailleurs là, après tout, une suggestion qui méritait d'être examinée. Il aurait été malséant et même déraisonnable de ne pas accueillir sans mot dire une simple proposition d'étude. L'accord se fit donc sans peine : le gouvernement français rédigerait un memorandum dans lequel il indiquerait les bases sur lesquelles, selon lui, devrait se fonder la Fédération européenne; les vingt-six pays auxquels ce texte serait adressé répondraient, en formulant à leur tour leur avis, assez tôt pour que M. Briand, tenant compte des observations faites, pût élaborer un rapport qui serait discuté par une conférence européennee réunie à Genève, en septembre 1930, durant la session de la XIe assemblée de la Société des Nations.

Pendant quelques mois il ne fut plus guère question de

l'affaire. Les préoccupations étaient ailleurs. Diverses crises intérieures et de grandes assises internationales (seconde conférence de la Haye, conférence navale de Londres) accaparaient l'attention. Le memorandum français « sur l'organisation d'un régime d'Union européenne » ne vit le jour que beaucoup plus tard que cela n'avait été prévu; achevé le 1er mai 1930, il fut envoyé aux gouvernements intéressés le 17 mai. C'est un document assez long et qui, loin d'être le simple questionnaire auquel on s'attendait, constitue un véritable projet d'Union européenne. Il doit être analysé avec soin.

Une sorte de préambule présente quelques considérations d'ensemble et s'attache à apaiser à l'avance certaines inquiétudes. Il y est allégué que deux nécessités, l'une politique et l'autre économique, justifient l'initiative prise. D'une part, « la nécessité d'établir un régime permanent de solidarité conventionnelle par l'organisation rationnelle de l'Europe résulte des conditions mêmes de la sécurité et du bien-être des peuples que leur situation géographique appelle à partager, dans cette partie du monde, une solidarité de fait ». D'autre part, la dispersion des forces « ne limite pas moins gravement, en Europe, les possibilités d'élargissement du marché économique, les tentatives d'intensification et d'amélioration de la production industrielle, et par là même toutes garanties contre les crises de travail, sources d'instabilité politique aussi bien que sociale ». Ces constatations faites, les auteurs du memorandum se défendent de vouloir en quoi que ce soit diminuer l'autorité de la Société des Nations. « Il ne s'agit nullement, disent-ils, de constituer un groupement européen en dehors de la Société des Nations, mais au contraire d'harmoniser les intérêts européens sous le contrôle et dans l'esprit de la Société des Nations, en intégrant dans son système universel un système limité, d'autant plus effectif... Le lien fédéral entre États européens jouerait un rôle très utile en préparant l'atmosphère favorable aux règlements pacifiques de la Société ou en facilitant dans la pratique l'exécution de ses décisions. » Un passage est destiné à rassurer ceux qui craindraient que l'organisation européenne envisagée ne pût « s'opposer à aucun groupement

ethnique, sur d'autres continents ou en Europe même, en dehors de la Société des Nations ». Enfin, il est solennellement affirmé « qu'en aucun cas et à aucun degré le lien fédéral ne saurait affecter aucun des droits souverains des États membres. C'est sur le plan de la souveraineté absolue et de l'entière indépendance politique que doit être réalisée l'entente entre nations européennes ». Après cette introduction le memorandum entre dans le vif du sujet.

Un pacte général, dit-il, devrait être tout d'abord conclu, par lequel « les gouvernements signataires s'engageraient à prendre régulièrement contact dans des réunions périodiques ou extraordinaires, pour examiner en commun toutes questions susceptibles d'intéresser au premier chef la communauté des peuples européens ». Puis, dans un second chapitre, le mémorandum s'efforce de démontrer la nécessité d'un mécanisme propre à assurer à l'Union européenne les organes indispensables à l'accomplissement de sa tâche. Ces organes de la Fédération seraient calqués à peu près exactement sur ceux de la Société des Nations. Le principal serait une Conférence de tous les gouvernements européens membres de la Société des Nations. (C'est tout à fait, sous une forme réduite, l'assemblée de la Ligue.) L'organe exécutif serait un comité politique permanent composé seulement d'un certain nombre de membres de l'Union européenne et dont la présidence serait exercée par roulement (l'analogie avec le Conseil de la Société des Nations est également frappante). Un secrétariat devrait être créé. Il pourrait être au début confié au gouvernement chargé de la présidence du Comité; le jour où cela semblerait nécessaire, il deviendrait permanent et serait installé à Genève. La prochaine réunion des États européens aurait à prendre des décisions pour le fonctionnement des trois rouages prévus.

La tâche de l'Union européenne serait-elle avant tout politique ou principalement économique? Elle serait double. Mais le memorandum tient à affirmer de la façon la plus nette que le problème économique doit être subordonné au problème politique. Cette question ayant une grande importance et devant être par la suite l'objet de toutes espèces de discussions, il convient ici de citer textuellement le passage essentiel :

Toute possibilité de progrès dans la voie de l'union économique étant rigoureusement déterminée par la question de sécurité et cette question elle-même étant intimement liée à celle du progrès réalisable dans la voie de l'union politique, c'est sur le plan politique que devrait être porté tout d'abord l'effort constructeur tendant à donner à l'Europe sa structure organique. C'est sur ce plan encore que devrait ensuite s'élaborer, dans ses grandes lignes, la politique économique de l'Europe, aussi bien que la politique douanière de chaque État européen en particulier.

Un ordre inverse ne serait pas seulement vain, il apparaîtrait aux nations les plus faibles comme susceptible de les exposer, sans garanties ni compensation, aux risques de domination politique pouvant résulter d'une domination industrielle des États les plus fortement organisés.

Il est donc logique et normal que les sacrifices économiques à faire à la collectivité ne puissent trouver leur justification que dans le développement d'une situation politique autorisant la confiance entre peuples et la pacification réelle des esprits...

Les rédacteurs du memorandum affirment ensuite une fois de plus qu'il est nécessaire de sauvegarder l'indépendance de tous les pays. « La Fédération, disent-ils, doit être fondée sur l'idée d'union et non sur celle d'unité, c'est-à-dire être assez simple pour respecter l'indépendance et la souveraineté nationale de chacun des États, tout en leur assurant à tous le bénéfice de la solidarité collective pour le règlement des questions politiques intéressant le sort de la communauté ou celui d'un de ses membres. » Quant à la conception désirable de l'organisation économique européenne, elle est définie ainsi : « un rapprochement des économies européennes réalisé sous la responsabilité des gouvernements solidaires. » Une sorte de pacte de solidarité économique pourrait fixer la fin idéale de la politique douanière. Cela fait, l'étude des modalités et des moyens de réalisation devrait être soumise tout entière à l'examen d'un comité d'experts.

Le mémorandum énumère un certain nombre de questions d'application qui seraient discutées soit par la prochaine conférence européenne, soit par le futur comité permanent : réalisation du programme établi par la dernière conférence économique de la Société des Nations, contrôle des cartels industriels, coordination entre les grands travaux publics des divers États européens, amélioration des communications

et du transit, problèmes du crédit et de la monnaie, solution de certaines questions de travail particulières à l'Europe, méthodes d'hygiène, coopération intellectuelle, rapports interparlementaires.

L'analyse que nous venons de faire nous paraît suffisante; elle était dans tous les cas indispensable, puisque toutes les discussions vont rouler sur les suggestions contenues dans le memorandum français. On peut résumer de la façon suivante, les principales idées exprimées par M. Briand :

1° L'union européenne, qui respecterait la souveraineté absolue et l'entière indépendance de ses membres, fonctionnerait dans l'esprit, dans le cadre et sous le contrôle de la Société des Nations.

2° Elle ne devrait comprendre que des États membres de la Ligue (ce qui exclut l'U. R. S. S. et la Turquie).

3° Elle aurait, autant que possible, une organisation calquée sur celle de la Société des Nations : conférence de tous les États membres (assemblée), comité politique permanent composé seulement des représentants de quelques pays européens (conseil), secrétariat.

4° Le problème économique serait subordonné au problème politique.

Pendant tout le cours du mois de juillet les réponses des gouvernements européens se sont succédé. La vingt-sixième et dernière, celle de la Suisse, a été remise le 4 août. Toutes sont rédigées avec soin et discutent avec beaucoup d'application et parfois d'une façon très remarquable les suggestions de M. Briand. D'un examen d'ensemble de ces textes il résulte que sur les quatre principales idées ci-dessus formulées les avis sont extrêmement divers et même contradictoires. Dans un fort intéressant article de l'*Illustration*, M. Poincaré s'est efforcé de grouper ces opinions. Il nous suffit de suivre les indications très exactes données à ce sujet par l'éminent homme d'État. S'il n'y a pas divergences de vues en ce qui concerne le principe numéro 1, trop général pour être l'objet d'une controverse, il n'en va pas de même pour les trois autres.

L'Italie, l'Allemagne, le Luxembourg, la Lettonie, l'Espagne, la Lithuanie, la Suisse se prononcent résolument pour l'inclusion de la Russie et de la Turquie. La Grèce et la Hongrie

sont favorables à celle de la seconde seulement. Les autres États sont contre toute participation de pays qui ne sont pas membres de la Société des Nations, ou du moins y paraissent hostiles. Le Danemark suggère un moyen terme : on consulterait dans certains cas les Soviets et la Turquie, ainsi que la Société des Nations le fait déjà.

La plupart des puissances sont opposées à l'organisation que M. Briand a esquissée. Les unes, comme l'Angleterre et l'Italie, ne veulent pas des triples institutions copiées sur celles de la Société des Nations. D'autres, sans se déclarer d'une façon absolue, font des réserves (Espagne, Portugal, Lettonie, Finlande, Lithuanie). Il en est qui, comme la Pologne, accepteraient une conférence, mais n'ont aucun goût pour un comité politique permanent ou qui, comme la Tchécoslovaquie, donnent simplement des conseils de prudence. L'Autriche estime que l'Union européenne devrait faire usage des rouages existants de la Société des Nations. La Roumanie est pour une conférence et pour un secrétariat, tandis que ce dernier ne plaît pas au Danemark.

Plusieurs gouvernements attachent plus d'importance au problème économique qu'au problème politique (Autriche, Roumanie, Norvège, Belgique, Suisse). D'autres ont à ce sujet des idées vagues ou ne se prononcent pas. Les puissances qui, pour une raison ou pour une autre, pensent surtout à une révision des traités de paix, interprètent le principe de la prédominance de la politique, posé par M. Briand, dans un sens tout différent de celui qui lui est donné par ce dernier. Nous aurons à insister sur ce point, car il est particulièrement important. C'est à ce propos qu'on discerne le mieux un des dangers que peut présenter l'initiative du Quai d'Orsay.

Ce qui ressort, en somme, de cette consultation de vingt-six États, c'est que ceux-ci sont extrêmement divisés au sujet de la forme et de l'activité de la future Union européenne. Bien entendu, tous les gouvernements commencent par couvrir de fleurs M. Briand; ils louent la noblesse de l'idée qui l'a inspiré et déclarent qu'ils sont prêts à s'y associer. Mais il faudrait être un peu naïf pour attribuer une grande valeur à des formules de courtoisie diplomatique qui sont de rigueur même pour ceux qui repoussent en fait les propositions qui

leur sont soumises. Trop de fleurs! Des réalités vaudraient mieux. Tant qu'il ne s'agit que de préconiser, en termes généraux et vagues, le rapprochement des pays européens, il est facile d'être unanime, mais cet accord ne signifie rien. Ce sont les moyens d'application qui importent et à cet égard on ne s'entend plus du tout.

Il n'y a pas lieu de se montrer surpris de la diversité des opinions qui se sont manifestées. Le problème est en effet très complexe et on serait même tenté de croire que M. Briand ne s'en est pas assez rendu compte. L'idée qu'il pourrait y avoir intérêt à faciliter les échanges de vues entre pays européens est séduisante et ne semble pas en elle-même soulever de critiques. Mais dans notre continent morcelé et à bien des égards plus divisé qu'il ne l'a jamais été, l'union ne saurait être réalisée d'une façon artificielle. M. Briand, dont la formation intellectuelle s'est faite dans les milieux collectivistes, paraît être encore imbu de l'idée socialiste qu'il suffit de modifier les institutions pour réformer les mœurs. Constituons, s'est-il dit, une communauté européenne, possédant un embryon de Parlement (la Conférence) et de gouvernement (le Comité exécutif), plus une sorte d'administration centrale (le secrétariat permanent), et, par la force des choses, de véritables États-Unis d'Europe se formeront. Il raisonne comme les hommes politiques d'une certaine école, qui ont retourné les termes d'un principe posé par les naturalistes évolutionnistes : l'organe, déclarent-ils, crée la fonction.

Nous craignons que ce ne soit là une vue par trop simpliste; c'est, pour tout dire, mettre la charrue devant les bœufs. En créant prématurément un organisme qui ne correspondrait ni à l'état actuel des idées ni à celui des faits, il n'est pas dit qu'on diminue les occasions de conflit; il est même possible qu'au contraire on les multiplie. Après le grand tourbillon de la guerre, l'Europe a surtout besoin de tranquillité et, partant, de consolidation. Ceux qui se figurent qu'en plaçant les gouvernements en contact étroit et permanent on rendra plus facile leur réconciliation et leur accord cèdent à une illusion qu'a fait naître, à la fin du XIXe siècle et au commencement du XXe, l'extraordinaire progrès des moyens de communication. Les peuples, pensait-on, développeront de ce

fait leurs rapports et, apprenant ainsi à mieux se connaître, se montreront moins hostiles les uns envers les autres. Cela rappelle un peu la formule qu'on lit au-dessus des balances mises, moyennant quelques sous, à la disposition du public : « Qui se pèse bien se connaît; qui bien se connaît bien se porte », phrase qui se traduit ainsi dans le domaine international : « Qui se rapproche de ses voisins, bien les connaît; qui connaît bien ses voisins, bien les aime ». La vérité est que les contacts qui, grâce au développement et à l'accélération des transports, se sont produits entre les nations sont demeurés superficiels et n'ont pas le moins du monde été une cause d'apaisement; au contraire, les nationalismes se sont accentués et les oppositions sont devenues plus fortes. Entre les masses populaires, qui d'ailleurs ne s'interpénétreront probablement jamais, il n'y a pas eu, loin de là, meilleure compréhension; quant aux élites, elles étaient sans aucun doute dans de meilleures dispositions les unes envers les autres aux siècles précédents. On prend trop souvent l'apparence pour la réalité : c'est, par exemple, une erreur de voir dans une certaine uniformité extérieure, toute matérielle, le signe d'une unité morale et politique plus grande. On ne dirait peut-être rien de paradoxal en affirmant que, quand il s'agit des nations, le rapprochement physique peut être une cause d'éloignement moral et qu'une certaine forme de pacifisme rudimentaire travaille sans le vouloir bien plutôt en faveur de la guerre que de la paix.

Ces observations nous paraissent s'appliquer parfaitement au projet d'union européenne tel qu'il a été conçu par le Quai d'Orsay, et qui, destiné dans la pensée de son auteur à avoir un effet de stabilisation, agit dans un sens assez différent. A la condition qu'on ne contrecarre pas son action, le temps travaille, malgré les apparences, à la consolidation de l'ordre de choses existant. Ce ne sera plus le cas si l'on fournit à tous les mécontents un moyen régulier de mettre constamment en question le statut européen. Ces mécontents avaient de la peine à trouver l'occasion diplomatique de soulever toutes sortes de problèmes très propres à troubler la paix; grâce aux institutions dont ce memorandum propose la création, ces occasions existeraient en permanence. Qu'ils soient résolus à en tirer parti, c'est certain.

Ils n'ont pas dissimulé leur espoir et leur intention. L'Allemagne a été particulièrement nette à cet égard. Il importe donc de citer textuellement quelques passages caractéristiques de sa réponse au memorandum Briand :

Les pays d'Europe, y est-il dit, loin de se trouver dans un état d'équilibre calme, vivent sous le fardeau de tensions et de divergences de toutes sortes. L'organisation générale du continent au point de vue politique et économique, telle qu'elle existe actuellement, entrave un développement qui serait conforme aux conditions de vie naturelle des peuples...

Le gouvernement allemand a donc salué avec satisfaction l'initiation du gouvernement français d'avoir soumis à la discussion, dans son memorandum, le problème européen dans ses détails et d'avoir communiqué sa propre conception du problème... Aucun pays ne peut sentir plus que l'Allemagne les défauts de la structure de l'Europe... Il (le gouvernement allemand) croit que le but final devrait être d'envisager, dans l'esprit de conciliation, une réforme hardie de conditions reconnues intenables...

Comme si les Allemands voulaient montrer tout de suite qu'il ne s'agit pas là de simples paroles, la campagne contre les traités a pris depuis quelques temps une grande extension, sous la haute direction du gouvernement. Le 10 août, lors d'une première manifestation pour l'anniversaire de la Constitution de Weimar, M. Treviranus, ministre des Régions occupées (qui ne sont plus occupées), a réclamé la rétrocession d'Eupen et de Malmédy, de Dantzig et de son couloir, de la Haute-Silésie. Le lendemain, à la cérémonie officielle, en présence de tous les corps constitués, M. Wirth, ministre de l'Intérieur, suivant l'exemple donné précédemment par le président Hindenburg, a demandé la suppression des clauses militaires interdisant à l'Allemagne de construire des fortifications et d'entretenir des garnisons en Rhénanie. De tous côtés les mêmes propos sont tenus par des représentants de tous les partis. On est loin de l'accord de Locarno et de son fameux esprit.

Parmi les États mécontents figure un des pays vainqueurs, l'Italie. A la veille même du jour où il allait répondre au mémorandum de M. Briand, M. Mussolini s'est exprimé de la même façon que l'Allemagne : lui aussi veut tout d'abord un bouleversement des conditions actuelles de l'Europe.

« Avant que nous arrivions à une fusion générale des buts, disait-il dans un article écrit par l'*United Press* et reproduit par les journaux du monde entier, il doit y avoir une révision sérieuse et sincère des traités existants. Les nations sorties victorieuses de la guerre ne sont pas satisfaites de ce que la victoire leur a accordé, et, avant que la tranquillité soit restaurée, une retouche des traités qui sont à la base des relations européennes doit avoir lieu. » La même idée est reprise, sous une forme plus diplomatique, dans la note officielle italienne remise deux jours après la publication de l'article cité. Le gouvernement fasciste, y est-il dit, estime que la Fédération européenne, telle qu'elle se présente dans le projet Briand, doit viser surtout « à faire disparaître les dernières démarcations entre peuples vainqueurs et peuples vaincus et à favoriser l'établissement de conditions d'égalité absolue entre tous les États ». De même, l'Italie se prononce, en ce qui concerne la sécurité et le désarmement, pour un système qui est celui que préconise l'Allemagne et qui aurait pour effet de donner de nouveaux moyens d'action et peut-être une position prépondérante aux États vaincus ou mécontents.

Il nous a paru nécessaire d'insister tout d'abord sur cet aspect de la question, qui, à notre avis, est particulièrement important. L'Europe a avant tout besoin de tranquillité; on doit écarter tout ce qui pourrait entraver un processus de consolidation et de stabilisation qu'il faut, au contraire, favoriser le plus possible. Si, sous la forme qui a été proposée, le projet d'Union européenne paraissait de nature à encourager et à faciliter les campagnes entreprises en vue de bouleversements territoriaux ou politiques, il y aurait là un motif suffisant, sinon pour le condamner, du moins pour en demander la modification. Nous essayerons plus loin de voir s'il est possible de le rendre inoffensif. Auparavant il convient de l'envisager à d'autres points de vue.

En septembre 1929, M. Briand a lancé une idée; en mai 1930, il a indiqué les moyens d'application. L'idée elle-même est défendable sous réserve des considérations que nous avons développées au sujet de ce qu'on peut attendre du rapprochement des peuples, pourvu aussi qu'on ne lui attache pas une

importance exagérée et qu'on ne lui sacrifie pas des nécessités morales et matérielles primordiales. Il est incontestable que certaines questions intéressent exclusivement ou plus particulièrement l'Europe; par conséquent, on peut rechercher des méthodes qui permettraient aux divers pays qui la composent de les étudier en commun et éventuellement de leur donner une solution, dans le cadre et sous l'égide de la S. D. N. Le moment était-il très bien choisi pour prendre cette initiative? Nous n'en sommes pas absolument persuadés et, dans tous les cas, on peut légitimement différer d'opinion à ce sujet. Toutefois on ne saurait faire à ce propos d'objection de principe. C'est d'ailleurs pourquoi tous les gouvernements, même ceux qui n'éprouvent à l'égard de l'idée de M. Briand aucun enthousiasme, se sont gardés de la repousser; ils l'ont très courtoisement accueillie et ont loué les sentiments dont elle s'inspire. Mais la situation a changé quand il s'est agi des moyens d'exécution. On pensait que M. Briand se contenterait d'adresser aux gouvernements une sorte de questionnaire accompagné d'un commentaire ne sortant pas des considérations générales, mais, au mois de mai, on s'est trouvé en présence d'un véritable projet de constitution et l'on s'est aperçu que son auteur avait réellement en vue, sinon des États-Unis européens, du moins une S. D. N. en réduction. Ici se pose la question des rapports de cette Ligue restreinte avec la grande Ligue.

Ainsi qu'on l'a vu plus haut en lisant le résumé que nous avons fait du mémorandum communiqué le 17 mai aux puissances, M. Briand propose de créer une Union fédérale européenne qui aurait une organisation comprenant une sorte de gouvernement, une espèce de Parlement et une administration permanente. Il ne lui a pas fallu beaucoup d'imagination pour élaborer cette constitution, puisqu'il n'a fait que copier exactement celle de la Société des Nations. En marge du Conseil, de l'Assemblée et du secrétariat général de la Ligue, on verrait se former, pour l'Europe seule, un Comité exécutif, une Conférence et un secrétariat; les noms seuls diffèrent légèrement. Pour justifier cette proposition, le mémorandum allègue qu'on aurait là une de ces ententes régionales que le pacte de la Société des Nations a formellement recomman-

dées. L'article 21, qui est visé ici et qui, en réalité, a été introduit dans le Covenant afin de satisfaire les Américains, qui éprouvaient une certaine inquiétude pour la doctrine de Monroe, dit simplement que « les engagements internationaux, tels que les traités d'arbitrage, et les ententes régionales, comme la doctrine de Monroe (on remarquera la singulière assimilation d'une doctrine unilatérale à une entente), qui assurent le maintien de la paix, ne seront considérées comme incompatible avec aucune des dispositions du présent pacte ». Les auteurs du traité de paix ne pensaient certainement pas à la création d'État-Unis d'Europe. Depuis lors, on a vu se former de véritables ententes régionales, dont le type le plus connu est la Petite Entente. Personne n'a fait d'objection à des unions de ce genre, qui présentent de réels avantages, mais on n'a certainement pas le droit de leur comparer une Fédération européenne, qui aurait un caractère tout différent et qui pèserait d'un tout autre poids dans la Société des Nations. Il s'agirait d'un État dans l'État ou, plus exactement, d'une Ligue dans la Ligue.

Il nous semble que la note britannique a très bien souligné les inconvénients et même les dangers qui pourraient résulter de cet état de choses. Aussi croyons-nous utile de reproduire le passage suivant de la réponse anglaise :

Si le gouvernement britannique a bien compris les propositions contenues dans le memorandum, le gouvernement français suggère la création d'une nouvelle conférence européenne, d'un comité exécutif européen et peut-être aussi d'un nouveau secrétariat européen. Ces organes ne tiendraient en aucune façon leurs pouvoirs du pacte de la S. D. N. ou de la partie XIII du traité de Versailles. Ils ne seraient pas régis par les règles et les garanties que ces instruments édictent. Ils ne seraient pas rattachés organiquement à la S. D. N., et il n'y aurait corrélation entre leurs travaux et ceux des organes de la S. D.N. que lorsqu'ils l'auraient résolu en vertu d'une décision précise et spontanée dans un cas donné. Attendu que les organes de la S. D. N. ont déjà commencé à travailler en fait sur l'ensemble du programme d'action pratique que présente le mémorandum, il est difficile de voir comment ces nouvelles institutions européennes pourraient fonctionner sans engendrer la confusion, et peut-être aussi créer une rivalité qui, si éloignées qu'elles soient des intentions ou des désirs des gouvernements européens, ne sauraient guère manquer de diminuer l'efficacité et l'autorité des organes de la S. D. N.

La Grande-Bretagne n'est pas le seul pays qui ait appelé l'attention sur le caractère trop ambitieux du projet esquissé dans le memorandum du 17 mai; on peut dire que la plupart des gouvernements ont fait des réserves à ce sujet. Certains d'entre eux, surtout ceux qu'unissent à la France des liens particuliers, les ont exprimées par courtoisie d'une façon très enveloppée, ce qui a permis aux gens myopes ou peu disposés à reconnaître l'existence d'obstacles de ne pas les apercevoir ou d'affecter de ne pas les discerner; pour qui sait lire, elles n'en existent pas moins. Tous ceux qui se préoccupent de l'avenir de la S. D. N. ont manifesté de l'inquiétude. Il ne faut pas oublier non plus, comme l'a très justement signalé M. Poincaré, que les statuts et l'organisation de la Ligue donnent des garanties contre les initiatives des pays dont le plus grand désir est d'obtenir une révision des traités et que ces garanties n'existeraient pas dans la S. D. N. restreinte dont le memorandum propose la création.

Il y a une autre raison, non moins importante à nos yeux, qui conseille de réfléchir avant de caresser le rêve d'une Union fédérative proprement dite. L'Angleterre a fait comprendre, de la façon la plus explicite, qu'elle ne consentirait pas à faire partie d'un groupement de ce genre. On ne pourrait donc pas constituer une Union européenne, mais seulement une Union toute continentale. Ce serait, selon nous, commettre une faute impardonnable que de fournir à la Grande-Bretagne un prétexte pour s'éloigner encore davantage de nous. Or, il n'y a pas de doute à avoir à cet égard : notre voisine d'outre-Manche n'entrerait jamais dans l'Union fédérale projetée. Le principal motif de son abstention s'explique par la constitution même de l'empire britannique et par l'opposition des Dominions. L'Angleterre se gardera de faire quoi que ce soit qui pourrait tendre à disloquer la grande communauté des nations britanniques, même à mécontenter l'une ou l'autre de celles-ci. C'est ici le lieu de faire, en passant, une remarque qui s'impose. Avant de nous attacher à la création d'États-Unis d'Europe, dont le besoin ne se fait pas bien vivement sentir et dont la réalisation, à supposer qu'elle soit possible, présenterait probablement plus d'inconvénients que d'avantages, ne vaudrait-il pas mieux, conformément aux

suggestions faites par le comte de Fels, nous efforcer de constituer ces États-Unis français, dont l'organisation donnerait plus d'autorité à la France dans le monde? Il est singulier que très souvent nos dirigeants s'attellent à des tâches éloignées d'une exécution difficile, au lieu d'entreprendre d'abord celles qui sont toutes proches, et dont l'accomplissement dépend de nous seuls. C'est par cette observation qu'on pourrait conclure, car elle est caractéristique. Cependant il importe de résumer en quelques mots notre pensée et d'indiquer quelle est l'attitude que les circonstances paraissent conseiller à notre gouvernement.

Nous ne sommes pas convaincus, avons-nous dit, que l'initiative prise l'an dernier à Genève par M. Briand ait été très opportune; un travail constructif, plus lent, plus discret, mais plus efficace, aurait peut-être mieux valu qu'une manifestation théâtrale qui fait un peu trop penser à certains gestes symboliques dont notre politique, tant extérieure qu'intérieure, n'a pas eu à se féliciter. Ne chicanons toutefois pas à ce propos. M. Briand pourrait alléguer qu'il n'était pas sans utilité de jeter la sonde afin de nous renseigner sur l'état de la mer européenne (mais était-ce bien seulement un coup de sonde qu'il a voulu donner?) Par contre, ce qui nous paraît hors de doute, c'est qu'il a commis une erreur en élaborant le plan proposé par le mémorandum du 17 mai.

Sans revenir sur les réflexions d'ordre divers qui ont été faites plus haut, on peut dire que la constitution d'une Union fédérale ainsi conçue procurerait à l'Europe en général et à la France en particulier le maximum d'inconvénients pour le minimum d'avantages. Cette S. D. N. restreinte éclipserait la grande S. D. N., ou, tout au moins, entrerait un jour ou l'autre en conflit avec elle. Dépourvue de toutes les garanties de la Ligue primitive, elle fournirait aux pêcheurs en eau trouble le terrain le plus favorable pour leurs entreprises. Si, comme nous le pensons, une tranquillité durable ne peut être obtenue que par la stabilisation et la consolidation de l'Europe actuelle, les rédacteurs du memorandum français n'ont pas apporté une pierre à l'édifice de la paix; sans le vouloir, ils en ont bien plutôt sapé les fondations. Une Fédération du genre de celle qu'ils ont proposée ne pourrait

donner de résultats satisfaisants que dans une Europe déjà moralement unie; dans une Europe divisée, comme l'est celle d'aujourd'hui, elle ne saurait qu'être une cause de divisions et de heurts. Par-dessus le marché — on aurait dû le prévoir —, on ne parviendrait à créer qu'un groupement continental, puisque jamais la Grande-Bretagne ne participera à une organisation construite sur ces bases. Pour exprimer toute notre pensée, disons, sans rien dissimuler, que nous redouterions de voir passer de la théorie à la pratique le programme formulé par le mémorandum Briand. La S. D. N. peut rendre de grands services; elle est dans tous les cas défendue par le pacte qui la régit contre certaines surprises et contre certaines manœuvres. Le bien qu'on pourrait attendre de l'Union européenne ou plutôt continentale dont il est question est hypothétique et borné; faute des garanties que comporte le Covenant de la Ligue, le mal qu'elle serait capable de faire est certain et illimité.

Les réponses adressées au memorandum français ont heureusement montré que la plupart des gouvernements ne sont pas partisans du projet Briand. Une honorable occasion de retraite est ainsi offerte à notre gouvernement, un peu aventureusement engagé dans une voie pleine de chausse-trapes. Aux termes de la décision prise au déjeuner paneuropéen de septembre 1929, M. Briand doit présenter un rapport d'ensemble à la réunion qui aura lieu pendant la prochaine session de l'assemblée de la S. D. N.. S'il est bien inspiré, mettant de côté tout amour-propre d'auteur, il saisira l'une ou l'autre des perches qui lui ont été tendues. Plusieurs des réponses qu'il a reçues lui ont indiqué des moyens pour tout arranger sans froissement pour personne. L'Angleterre, qui entend du reste que le problème soit soumis à l'assemblée de la S. D. N., propose qu'on constitue éventuellement des comités européens de l'assemblée, du conseil et de l'organisation technique de la Ligue. La Suède suggère qu'on se contente de convoquer les représentants des États européens, au cours des réunions ordinaires de la S. D. N., en vue de délibérations communes, quand cela paraîtrait utile. L'idée suédoise nous semble particulièrement raisonnable et pratique. Elle donne satisfaction à ceux qui désirent que les pays européens

aient l'occasion de discuter les questions qui les touchent spécialement; elle ne laisse subsister, d'autre part, aucun des inconvénients et des dangers du plan dressé à la légère par le quai d'Orsay.

Le mémorandum français ne saurait être considéré comme un texte définitif qui lie le gouvernement dont il émane. Il devait simplement présenter, à titre indicatif et comme base de discussion, des suggestions toutes provisoires. Si l'on a demandé aux gouvernements européens d'y répondre, c'est évidemment dans la pensée que leurs observations seraient soigneusement étudiées et, le cas échéant, prises en considération; dans le cas où, à l'avance, on aurait été résolu à n'en tenir aucun compte, la vaste consultation entreprise n'aurait été qu'une mauvaise plaisanterie, fort discourtoise pour les vingt-six gouvernements qui en seraient l'objet. Or, cette consultation, qui a prouvé qu'il ne fallait songer ni à des États-Unis d'Europe, ni à une S. D. N. en miniature, a fourni de précieuses indications dont on doit tirer parti. En se ralliant à la suggestion suédoise — reprise par d'autres notes, par celle de la Suisse par exemple — et en proposant des réunions européennes périodiques, sans insister pour la création d'une assemblée, d'un conseil et d'un secrétariat, le gouvernement français ferait preuve d'intelligence et de sagesse. Tout ce qu'il pourrait y avoir de bon et de présentement utilisable dans l'idée de M. Briand serait retenu. En outre, si, par la suite, le besoin d'une organisation européenne permanente se faisait sentir, les réunions prévues sauraient faire à loisir le nécessaire. Au contraire, s'il s'obstinait à conserver la totalité ou l'essentiel de son projet, M. Briand s'exposerait à un échec, dont on ne voit pas du tout l'avantage, tout en facilitant à certains gouvernements la poursuite de leur campagne contre les traités, grâce aux vaines mais périlleuses discussions qui ne manqueraient pas de s'engager et de se prolonger. Le véritable homme d'État est celui qui sait adapter ses conceptions aux réalités du moment. Ce n'est certes pas faire injure à M. Briand que de lui souhaiter d'être cet homme-là.

PIERRE BERNUS

SUR LES PENTES
DE LA CHAÎNE ANNAMITIQUE

I

Sous le cap Padaran, les trois bâtiments de la mission hydrographique d'Indochine sont au mouillage. C'est aujourd'hui dimanche, jour de repos, et il est une heure après midi, l'heure terrible qui suit le repas.

On suffoque sous le ciel grisâtre dans une atmosphère immobile saturée d'humidité; aucun souffle de mousson ne vient rider la mer figée par la chaleur : les embarcations, le long du bord, n'ont pas un frémissement sur l'eau opaque et verte.

Tous les Européens dorment péniblement dans des positions de lutte : les figures, les poitrines nues ruissellent. Seuls les matelots annamites et les boys, accroupis en groupes dans les coins, se racontent on ne sait quoi à voix basse. Dans le silence accablé qui règne à bord, le ronflement des ventilateurs de chambres s'élève avec des alternatives de ralentissement et de reprises brusques. Sur les trois bateaux pèse la fatigue d'une semaine de sondages.

... Trois heures : sur le *Dumont d'Urville* la sieste s'achève. L'un après l'autre les ventilateurs s'arrêtent et de toutes les chambres sortent des êtres débraillés, les cheveux en désordre, les yeux clignotants; chacun s'assied au carré devant une limonade que l'on boit, la bouche amère.

En vain chercherait-on un peu d'air sur le pont; les tentes et les superstructures dégagent une chaleur atroce.

A trois milles de nous, le sommet hérissé de brousse du cap Padaran plonge dans la mer par une falaise rouge. En ce point la côte change brusquement d'aspect : vers le sud, au delà des dunes de la pointe Lagan, s'étendent, à perte de vue, les plages de sable et les marais qui vont rejoindre, cent milles plus bas, le delta de la rivière de Saïgon; vers le nord la chaîne annamitique élève jusqu'au Tourane ses pics où brillent pendant la nuit les feux de brousse allumés par les tribus Moïs.

Au tournant du cap la côte s'infléchit, formant une baie très ouverte. Entre les montagnes et la plage, sur une largeur d'environ 3 kilomètres, s'étend une plaine sablonneuse qu'une lagune occupe en partie; elle communique avec la mer par un étroit chenal où nos vedettes à vapeur peuvent s'engager à marée haute.

Malgré le village de pêcheurs annamites bâti sur les bords de la lagune, malgré la route mandarine et la voie ferrée de Saïgon à Nhatrang, qui, à cet endroit longent la côte, ce paysage ne fait à l'homme aucune concession : on y chercherait en vain les attributs ordinaires, maisons, routes, cultures. Ici, rien que la nature immobile, maîtresse chez elle; l'homme ne l'a pas encore forcée à se gêner.

Depuis vingt-sept jours, suffocant sous les calmes plats, secoués et inondés par les coups de mousson, nous évoluons dans ce cadre, pour rectifier la carte marine de la baie.

Tout à coup la voix de l'ingénieur hydrographe, directeur des travaux, m'interpelle :

— Voulez-vous venir à la salle de dessin? je désirerais vous parler.

On risque l'asphyxie entre les cloisons métalliques de la cage dénommée salle de dessin; nous voici penchés, ruisselants, sur une vaste projection, quadrillée en carreaux de dix centimètres de côté, et encore vierge de sondes : ça et là, sur le désert blanc du papier, des petits ronds à l'encre de Chine entourent un point soigneusement piqué. Points principaux d'abord, dont la position a été déterminée à 1 mètre près au prix de pages et de pages de logarithmes, points secondaires

ensuite, moins précis, enfin taches faites à la chaux sur les rochers et dont la suite dessine vaguement le contour de la côte; sur les noms de ces dernières s'exerce l'esprit facétieux des matelots qui les posent : tache Mise, tache Ville..., etc. Cela dure depuis qu'il y a des missions hydrographiques et on s'en amuse toujours autant.

D'autres proclament les affections littéraires des officiers chefs d'équipes. Proust donnait beaucoup il y a quelques annnées; aujourd'hui j'aperçois, au tournant d'un cap, Heurte et puis Bise, humble monument à la gloire de M. Jean Cocteau; tout autour de la baie c'est une procession des héros d'Ubu-Roi.

Une tradition de l'hydrographie ne dit-elle pas qu'en baie d'Halong la passe Henriette, la pointe Rita, etc..., immortalisent le souvenir des dames galantes de Cherbourg, il y a cinquante ans?

La conclusion du discours de l'ingénieur me tire de ces méditations : « Vous le voyez, nous avons absolument besoin d'une station de théodolite faite au sommet de Padaran. De là-haut, vous observerez... »

Déjà le crayon court sur le papier; liste des points à viser, nombre de tours d'horizon, tout y est.

— L'ascension ne sera probablement pas très facile, d'autant qu'il ne doit guère y avoir de sentiers dans ce massif; les cartes du Service géographique sont très sommaires. Il vous faudra prendre des coolies : enfin vous vous débrouillerez...

» Comme le temps nous presse, on vous déposera à terre demain matin à 6 heures, car le bâtiment doit appareiller à 6 h. 30. Vous n'avez donc de temps à perdre pour vos préparatifs. Soyez revenu dans cinq jours à la plage.

Sur ce, je redescends au carré où l'annonce de la nouvelle provoque une tempête :

— Amuse-toi bien, tâche de boire frais là-haut, etc...

Les bons conseils pleuvent : Méfie-toi des plaies annamites — Tu feras bien d'emporter des conserves de fruits — Prends du permanganate pour l'eau — N'oublie pas le sérum antivenimeux — Emporte de la quinine », etc., etc...

Et puis, comme il est quatre heures, chacun file prendre un bain, et je reste seul avec mes méditations. Le plus pressé est

d'établir une liste des objets indispensables; puis je fais venir le second maître B..., habitué à ce genre d'expédition et qui m'accompagnera.

— Vous rassemblerez tout le matériel à côté de la coupée : on l'embarquera dans la baleinière.

Et maintenant, le plus difficile est à faire; aller recruter à terre la troupe de coolies qui, dans cette expédition, transportera les vivres et les instruments.

Le fidèle Thaï, mon ordonnance, servira d'interprète; il arrive dans une tenue éblouissante, tout fier de partir en vedette seul avec le Quân-Lôn[1].

Le soleil baisse déjà et on a l'impression qu'il fait moins chaud. Voici la barre de sable et de corail à 300 mètres de la côte. On ne peut la franchir que par un passage étroit et sinueux; nous touchons un banc de sable à droite; on déborde à la gaffe un bloc de corail sur la gauche; enfin nous atteignons l'entrée de la lagune et le village de Ninh-Chua à la limite de la plage et de la brousse. La vedette s'échoue doucement sur le sable, et, trente secondes après le débarquement, nous avons autour de nous vingt Annamites uniformément vêtus de toile marron, le crâne serré dans un torchon roulé dont les deux cornes pendent de chaque côté de la tête, tous empestant la vieille sueur.

Thaï me fraie un passage et, avec une grande dignité, nous nous dirigeons vers la maison commune, à côté de la pagode.

Aussitôt franchie la palissade de bambous qui entoure le village, les cai-nha s'entassent collées les unes aux autres, ne laissant entre elles que des rues minuscules. Les habitants sont accroupis devant les portes, sous des auvents où la terre est soigneusement balayée. Devant plusieurs cases, un minuscule éventaire avec du poisson, quelques légumes, des poches en feuilles vertes renfermant le mélange de chaux et de noix d'arec qui constitue le bétel.

Les enfants nus, couverts de mouches, se roulent dans la poussière. Partout des ordures et les longues traînées rouges des chiques de bétel.

1. Mandarin des quatre premiers degrés, et par extension tout personnage important.

L'ensemble dégage une odeur affreuse : mélange de poisson pourri, de sueur, de crasse et d'excréments.

La race annamite est ici misérable; presque tous sont chétifs, bien peu ont les yeux sains; ce ne sont que paupières sanguinolentes, globes couverts d'une taie blanchâtre. Devant une case, un vieux est accroupi : à la place des yeux il y a deux trous remplis de pus verdâtre qui coule en larmes sur la face rongée d'épouvantables ulcères.

Mon passage est un événement : aux tournants du sentier qui serpente les cai-nha apparaissent des têtes de congaïs vite évanouies. Les chiens jaunes me considèrent de loin, avec méfiance, sans aboyer et s'enfuient soudain à toute allure, la queue entre les jambes.

La maison commune est un hangar soutenu par des piliers de bois peints en rouge sombre : à l'entrée une large table, haute d'à peine cinquante centimètres, sur laquelle on étend en mon honneur une natte. Dans le fond on aperçoit vaguement l'autel des ancêtres, avec ses veilleuses, ses bâtonnets d'encens et, accrochées un peu partout, pendent des bandes de papier rouge qui portent de belles sentences en caractères noirs.

La pagode élève à côté son toit cornu, au faîte duquel se contorsionnent des dragons et monstres divers roulant des yeux en boules de loto.

Les notables sont déjà là, personnages pleins de dignité en robe noire brodée, par-dessus le pantalon blanc, coiffés du turban noir, le nez chevauché de grosses lunettes, et tous le parapluie à la main.

Ils saluent en cassant le buste, mains jointes entre les genoux. Ensuite les doigts aux ongles longs et noirs tourmentent les barbiches dont les poils rares sont pareils aux antennes de certains poissons. Des gamins partent en courant chercher le ly-tuong, qui est une sorte de délégué du conseil des notables et s'occupe de l'administration du village. Il arrive, vêtu de la même robe noire que les autres, un chignon épais et luisant sur le cou.

Après le plongeon de politesse, tout le monde fait cercle. Alors, sans gestes, sans regarder personne, je commence un discours dont Thaï traduit à mesure chaque phrase.

« Moyen trouver trente coolies pour demain matin : partir cinq jours, monter la grande montagne; coolies porter riz et poisson, moi content payer un coolie 40 cents[1] par jour. »

La traduction dure parce que l'usage est de répéter deux ou trois fois le même mot, si bien que les Annamites ont toujours l'air de bégayer.

Le ly-tuong écoute, la figure immobile, fermée, poussant de temps en temps un « eu » approbatif. Ensuite il répond à voix presque basse, en désignant des directions de tous les côtés.

Thaï se tourne vers moi et traduit après un large salut militaire : « Ly-tuong lui dire, beaucoup les hommes partis la pêche; pas moyen donner trente coolies; moyen vingt seulement. »

On n'obtient jamais du premier coup le nombre demandé : aussi je répète sans autre explication « Moyen trente », tout en exhibant l'autorisation du Résident de la province, qui donne à la mission hydrographique le droit de recruter des coolies dans les villages. D'un côté est le texte français, de l'autre la traduction en caractères et en quoc-ngu[2], le tout orné de larges cachets rouges. Ils produisent toujours leur effet sur les indigènes, ces cachets, depuis le temps où les courriers de l'empereur passaient à travers les villages en brandissant le sceau impérial et avaient droit de réquisition absolue.

Pendant les palabres, on apporte une théière et un bol aux bords redoutablement crasseux. N'évoquons pas les spectacles de tout à l'heure, et acceptons une tasse de ce thé vert très pâle, si léger et si parfumé; on l'offre avec les deux mains, bras tendus, l'échine basse; prendre ou offrir un objet d'une seule main, serait, selon les rites de la politesse annamite, une inqualifiable grossièreté.

Enfin Thaï annonce « Moyen » et le rendez-vous est fixé au lendemain matin à 5 h. 30, sur la plage, à un kilomètre du village. Puis je pars, au milieu des saluts, après des recommandations d'exactitude probablement bien vaines.

La soirée à bord passe à se creuser la tête pour oublier le

1. Un peu plus de cinq francs.

2. Quoc-ngu : inventé par des missionnaires portugais, il s'efforce de rendre par écrit les sons de la langue annamite au moyen de l'alphabet d'Occident.

moins de choses qu'il se pourra. Comme personnel, en plus du second maître B..., deux matelots français participent à l'expédition, ainsi qu'un Annamite, pour servir d'interprète.

Pour l'eau, nous emporterons deux barils de trente litres, comptant sur la chance pour nous ravitailler en cours de route.

II

Réveil à 4 h. 30. Un monceau de matériel s'entasse dans la baleinière. Après les ultimes vérifications, je me perche en haut du tas, fusil en travers du dos, casque sur l'oreille :

— Vedette, prenez la remorque. En avant doucement... En route vers la terre.

Il est 6 heures.

Douceur de ces aubes tropicales pleines d'un indéfinissable parfum de fleurs écrasées. Qui les a connues ne pourra jamais plus les évoquer sans qu'une nostalgie à la fois amère et douce, un souvenir un peu poignant lui fassent battre le cœur plus vite. Fugitive détente de toute la nature avant la lourde étape pour gagner le soir.

Les sommets sont déjà dans le soleil, mais les versants et les vallées sont encore bleus. Dans le calme de l'aube on entend les coqs sauvages se répondre de montagne à montagne.

A 500 mètres de la plage les embarcations s'échouent sur la barre. La mer est basse : impossible d'aller plus loin. On pourrait évidemment essayer le transport du matériel à dos d'homme, mais entre la barre et la terre il y a sans doute des profondeurs de trois ou quatre mètres. D'ailleurs le personnel des embarcations est insuffisant et la plage est déserte malgré les recommandations d'hier soir.

Premier contretemps : il faut faire demi-tour, revenir au village, y rassembler les porteurs. Nous sommes en train de retarder l'appareillage du *Dumont d'Urville*, et, sur la passerelle où des jumelles nous observent, on doit me bénir avec ce choix heureux d'expressions, qui est sans doute le dernier des privilèges du Grand Corps.

Vers 6 h. 30 nous accostons à Ninh-Chua. On débarque le

matériel en tas sur la plage, les embarcations regagnent le bord en toute hâte et je cours à la maison commune.

Tout est désert : cependant le ly-tuong finit par arriver, son beau chignon défait. Abrégeant des explications auxquelles on ne peut rien comprendre, je le somme sans politesse de faire rallier le personnel prévu.

Voici trois, quatre ... dix coolies. Ils ont coiffé un bizarre chapeau en feuilles de latanier qui a la forme d'une barque; ils le mettent en bataille, ce qui leur confère une vague apparence de carabiniers italiens. Chacun porte au bout d'un bâton deux ou trois poissons secs, ouverts et aplatis comme des morues, qui empestent le voisinage, plus un petit sac de riz et une marmite en grès.

Tout ce monde s'accroupit, commence à se gratter consciencieusement les orteils et les jambes, ramasse mes bouts de cigarette en échangeant des impressions.

Au bout d'un quart d'heure il en arrive deux ou trois autres, précédés de leurs épouses qui portent les provisions, se disputent et vocifèrent à qui mieux mieux.

Il faut exercer une surveillance constante pour empêcher les premiers arrivés de disparaître sous les prétextes les plus divers.

Enfin, vers 7 h. 30, la troupe se compose de vingt-sept coolies. Et dire que la fraîcheur aurait tellement facilité la première étape de quatre heures! Il va falloir maintenant marcher en pleine chaleur. Tandis que je peste, un notable commence un discours malencontreux; il n'y a pas de chemin dans la montagne où d'ailleurs personne n'est jamais allé, et puis la forêt est dangereuse; le tigre a mangé deux cochons tout près du village il y a deux jours...

Sous cette éloquence se dissimule la peur des génies qui hantent à n'en pas douter la montagne; il faudra se défier des désertions. Les exemples ne manquent pas d'une troupe de coolies abandonnant pendant la nuit quelques Européens infortunés qui restent dans la forêt en tête à tête avec plusieurs centaines de kilogrammes de matériel.

Dernière formalité : on désigne un Caï ou chef des coolies : il les commandera, sera soi-disant responsable de leur conduite et touchera 10 sous de plus que les autres.

Au moment de charger le matériel, c'est une autre chanson. Les premiers arrivés bondissent sur les poids légers et filent sans demander leur reste, si bien que restent sur place la caisse du théodolite, les barils d'eau, bref tous les poids lourds. Confusion, disputes, clameurs irritées. Un des coolies, remarquable par son empressement à s'éloigner, refuse de prendre une charge normale jusqu'à ce qu'une vigoureuse bourrade l'en persuade et cet exemple rend tout le monde docile.

Mais voici un retardataire, grand diable hirsute, sale et malodorant comme pas un. Il paraît furieux et adresse des discours véhéments au ly-tuong qui réplique par d'abondantes insultes « Déo mé », et autres expressions intraduisibles. Soudain le ly-tuong bondit sur son administré, lui tire les cheveux, lui envoie deux ou trois coups de poing dans la figure; l'autre aussitôt calmé s'accroupit et prend sa part de chargement.

Il est 8 heures, et la chaleur commence à monter sérieusement du sable, lorsque la colonne s'ébranle. Le second maître surveille le transport du théodolite et un matelot européen marche le dernier avec des instructions fort nettes pour surveiller et réprimer les tentatives de désertion.

Il y a environ 3 kilomètres à faire à travers le sable pour atteindre le pied de la montagne. Des quantités de lièvres se lèvent devant nous, de ces petits lièvres d'Indochine qui ne dépassent pas un kilog et demi. J'ai la chance d'en tuer deux, pour la plus grande joie des Annamites. Nous longeons les bords vaseux de la lagune, hérissés de palétuviers; des hérons gris, des crabiers, des fausses aigrettes s'envolent. Plus loin quatre ou cinq oiseaux aux ailes recourbées se lèvent, tournent en cercle au-dessus de nous et vont se poser un peu plus loin en poussant des criaillements insupportables.

Comment laisser échapper une si belle occasion de doublé? Les coolies poussent des « Tcha » admiratifs et courent ramasser les victimes, sortes de vanneaux qui ont les yeux entourés d'un curieux bourrelet de chair rouge vif, prolongé dans la direction du bec par une languette.

La forêt commence tout de suite sur la pente, claire d'abord parce qu'on a fait brûler les herbes. Un vague sentier serpente à travers les buissons : il finit par se confondre avec le

lit d'un torrent à sec plein de cailloux; et puis, plus rien.

Sous les arbres immobiles, la température est étouffante. La forêt se referme derrière nous, et, à mesure que la chaleur augmente, le silence devient plus profond. Nous avons perdu de vue la baie, mais j'ai repéré à peu près la direction du rocher, but de notre première étape.

La pente est très rude : les coolies ont beaucoup de peine à hisser des poids de trente kilogs en prenant appui sur des pierres qui cèdent. Il faut souffler toutes les dix minutes. Depuis longtemps les vêtements sont trempés de sueur, à les tordre. La soif augmente et le bruit de l'eau qui clapote dans les barils la rend plus pénible.

Les coolies protestent; ils sont fatigués; ils ont soif. On leur donne un quart d'eau à chacun; cela fait tout de même sept ou huit litres.

A 10 h. 30, nous sommes en pleine brousse sans aucun point de repère, quand tout à coup la pente cesse; nous avons atteint une crête. Il faut la suivre vers la droite pour aboutir au gros rocher visible de la mer que nous voulons atteindre.

La végétation s'épaissit beaucoup, les hommes accrochent leur chargement aux lianes, s'empêtrent dans les racines; nous avançons très lentement.

La sueur ruisselle sous le casque, pique les yeux, on n'a pas le temps de les essuyer qu'un nouveau flot vous envahit. Fusil, cartouches, vivres commencent à peser aux épaules un poids formidable.

Le sol redescend puis remonte; le temps paraît long et il me semble que nous devrions être arrivés. On se repère fort mal à travers les arbres; enfin je finis par apercevoir mon rocher au haut d'un mamelon très escarpé. Nous luttons avec la broussaille devenue impénétrable qui monte jusqu'à la poitrine, déchire les vêtements et la peau. Mon pantalon kaki s'orne d'un énorme accroc à chaque jambe : deux coups de couteau achèvent le travail et me voilà avec un « short » d'une brièveté excessive.

Il est midi quand nous arrivons au bout de nos peines et le rocher projette une ombre courte. Heureusement il y a un espace à peu près dégagé entre lui et le mur de brousse épineuse qui l'entoure. Je m'y installe avec les Européens, les coolies

un peu plus loin, pour éviter l'odeur violente qu'ils exhalent.

On boit : l'eau est chaude et a un goût de bois moisi, mais peu importe. On boit trop; le châtiment ne se fait pas attendre, car, le repas à peine terminé, nous sommes pris de nausées violentes, effet de la chaleur et de la fatigue combinées avec une trop grande quantité d'eau absorbée. Le programme comporterait une station au théodolite dans la soirée et demain matin le départ avant l'aube vers le véritable but de l'expédition, ce sommet de Padaran, perdu quelque part derrière nous parmi les autres pics. Mais, l'après-midi, comme toujours, une brume de chaleur masque les signaux éloignés : seuls quelques points de la baie sont visibles. Le temps sera sans doute clair demain matin, mais il faudra perdre un jour ici. Au fait, ce sera une occasion pour expédier une corvée de coolies faire le plein des barils d'eau.

Crépuscule; le soleil tombe à l'ouest derrière les montagnes et, d'un seul coup, avec un ensemble extraordinaire, la forêt se réveille. Des myriades d'insectes bruissent; certains produisent le crissement aigu de la scie s'attaquant au métal. Le gecko commence son ronflement de gorge, suivi de ses « Tok-ké » mélancoliques; on ne peut s'empêcher de compter le nombre de cris : impair c'est de la chance, pair, mauvais présage, disent les Annamites.

Des mares qui sont là-bas, dans la plaine de sable traversée ce matin, monte le mugissement des grenouilles-buffles. Sur les pentes, des cris, des aboiements difficiles à identifier : est-ce le chevreuil, est-ce le tigre en chasse?

Avant la fin du jour, nous nous hâtons d'installer nos hamacs de toile entre des piquets; ensuite battue générale autour du campement pour nous débarrasser des animaux indésirables; dans les fentes du rocher nous découvrons trois ou quatre longues scolopendres, mesurant bien une vingtaine de centimètres, mi partie rose jaunâtre et vert sombre; sales bêtes dont la morsure très douloureuse provoque une enflure longue à disparaître.

La nuit est tombée très vite, et, à la lueur du feu, nous dînons de la chasse de ce matin et de quelques conserves. Des insectes innombrables s'abattent sur la figure, se glissent dans le cou, tombent dans la nourriture. Heureusement il

ne semble pas y avoir trop de fourmis ni de moustiques.

Aussitôt après le repas, chacun s'étend dans son hamac, le fusil chargé à portée de la main.

Le sommeil ne vient pas malgré la fatigue; il y a trop de bruits, trop de cris dans la forêt...

L'énorme brasier de branches et d'herbes allumé par les coolies teint de rouge le sommet des arbres; accroupis en cercle autour du feu, nos hommes parlent, intarissablement...

A cause de l'humidité de l'air, les étoiles ont un éclat trouble; elles dépassent lentement la crête de brousse à ma gauche, montent au-dessus de ma tête, mesurant la longueur de mon insomnie...

On étouffe, serré dans la toile du hamac; il faut pourtant garder une couverture, sinon gare aux douleurs de ventre demain.

... Au-dessous de nous, quelque part sur la pente, retentissent des cris rauques... S'il prenait fantaisie à un tigre, cette nuit... Mon fusil ne me serait pas d'un grand secours...

... Brusquement j'ai sombré dans le sommeil.

III

« Signal Nui-Dêo : Vernier 1 : 303° 18′ 07″; Vernier 2 : 123° 18′ 10″; Vernier 3, etc... »

Le soleil n'est pas encore levé : c'est l'heure unique où le casque est inutile, l'heure unique où le paysage ose revêtir des couleurs tendres.

On dirait que l'aube a surpris la forêt en plein travail; profitant des quelques instants de grâce avant l'arrivée du maître, tout ce qui vit dans la brousse, s'agite, crie, achève en hâte sa mystérieuse besogne de la nuit, car dès que le soleil va monter au-dessus de la mer, tout se taira, respectueusement.

Autour du théodolite calé entre les cailloux, je tourne, faisant de l'équilibre sur les arêtes de rocher, tremblant à tout instant qu'une dégringolade vienne annuler le travail déjà fait. On peut encore espérer deux heures de bonne visibilité et il faut se hâter.

« Écrivez : fermeture : 359° 59′ 58″... Deuxième tour d'horizon, lunette à gauche... »

A partir de 8 heures le soleil devient agressif. Comme il faut ôter son casque pour lire la graduation du théodolite, je fais confectionner, à l'aide d'un morceau de toile, un parasol que deux coolies tiennent au-dessus de ma tête avec la même dignité que s'il s'agissait de l'Empereur du Sud Pacifié[1]. Il y a bien dans toutes les missions un parasol réglementaire, instrument majestueux, tendu d'étoffe verte, mais d'un poids et d'un encombrement tels qu'on préfère en général le laisser à bord.

La station est achevée à 10 heures. Vingt visées à peu près par tour d'horizon, quatre lectures pour chacune, et six tours d'horizon, en tout 480 lectures, après lesquelles on n'est plus très dispos. Les yeux sont endoloris à force d'accommoder dans la lunette pour distinguer les signaux éloignés; un torticolis naissant empêche de tourner la tête, la migraine serre les tempes, et les coups de soleil tirent douloureusement la peau des bras et des jambes.

... Et puis les heures chaudes passent. Étendu à terre, le casque sur les yeux, on attend, immobile, parcouru par le fourmillement exaspérant des gouttes de sueur toujours renouvelées.

L'esprit a bien de la peine à suivre une idée, oscille entre la veille et le rêve.

... Nous sommes en décembre.... Décembre : Comment associer à ce mot les habituelles représentations de froid, de pluie... Est-il possible qu'en France il soit maintenant 5 heures du matin, qu'à Paris un vent aigre balaie les quais, qu'en rade de Toulon ou de Brest l'officier de quart arpente le pont en grelottant?

A bord des bateaux qui sont, à cette heure même, au large des côtes de Bretagne, c'est le quart sous les averses poussées par un furieux vent de suroît; l'eau glacée pénètre par le cou sous les vêtements et s'infiltre lentement, le long du dos, glaciale...

... Je bondis : derrière ma tête un baril d'eau, qui suinte, a formé sous moi une petite mare de boue... et presque

1. Royaume du Sud Pacifié : nom que les Chinois donnent à l'Annam.

endormi, je me suis cru, un instant, revenu sur quelque passerelle de torpilleur inondée de pluie et d'embruns...

... Tout gît assommé sous le soleil et du sol une buée de vapeur étouffante monte, verticalement.

Maintenant le soir est venu, mais sans apporter de fraîcheur. Le soleil a disparu derrière une grande panne de nuages noirs, sillonnée d'éclairs silencieux; une obscurité hostile monte en rampant des vallées. Au-dessus de nous, des nuages lourds roulent sur les sommets et de temps à autre, à la lueur d'un éclair, on aperçoit la forêt d'une immobilité sinistre. Les heures passent dans l'attente de quelque chose d'indéfini et de menaçant.

Brusquement vers 2 heures du matin, sur un violent coup de tonnerre, l'orage éclate; des torrents de pluie s'abattent sur nous et en un instant nous sommes trempés jusqu'aux os; le temps de sauter de nos hamacs pour les replier, et chacun d'eux contient déjà quelques litres d'eau.

A tâtons, dans l'obscurité opaque hachée d'éclairs, nous nous efforçons d'abriter instruments et vivres et nous attendons accroupis au pied du rocher qui forme un vague abri malgré les filets d'eau boueuse dont il nous arrose. Bien que la pluie soit chaude, on finit par se sentir transi, à recevoir sans bouger ces cataractes.

Au bout d'une heure, la pluie cesse aussi brutalement qu'elle a commencé et l'orage s'éloigne vers l'est sur la mer. Mais on ne peut s'étendre dans les hamacs trempés ou sur la boue du sol; ce sera une nuit blanche.

Et avant l'aube, à travers la forêt encore obscure, nous partons en file indienne pour essayer d'atteindre dans la journée le sommet de Padaran.

IV

Nous descendons sans difficultés le versant nord; la forêt y est assez claire et coupée à mi-pente d'une vaste clairière où les termites ont accumulé leurs constructions.

Au fond d'un ravin, sur la terre détrempée, il y a des traces de tigre toutes fraîches.

Le jour est complètement levé quand nous débouchons dans une vallée, couloir encaissé entre deux chaînes et large d'à peine 500 mètres; c'est une prairie assez rase, coupée de bouquets d'arbres. De chaque côté, la forêt dense qui dévale les pentes s'arrête brusquement quand le sol devient horizontal.

De loin en loin on aperçoit quelque énorme rocher suspendu sur le versant, dont la masse crève la voûte des arbres et apparaît comme le dos gris d'un éléphant monstrueux. Sur le sol, les traces de cerf se croisent en tous sens; on dirait un champ de foire piétiné par le bétail.

Nous suivons la vallée pendant trois ou quatre kilomètres. Elle va se resserrant de plus en plus jusqu'à ce que les deux chaînes se rejoignent. Désormais il faudra attaquer la pente de la montagne; nulle part il n'y a la moindre trace de sentier, la moindre éclaircie de la forêt; c'est partout le même lacis de branches, de lianes, de brousse épineuse, le même mur hostile.

Un ruisseau coule là et forme un abreuvoir dont les bords sont défoncés par des pieds d'animaux de toute espèce.

Elle n'a pas un aspect très engageant, cette eau; des feuilles, des herbes y pourrissent, on voit des insectes inconnus s'y agiter; elle exhale l'odeur fade de la forêt.

Des conseils me reviennent alors à la mémoire. « Il faut faire grande attention à l'eau dans la brousse; elle contient souvent des amibes. » Kyste du foie, dyssenterie amibienne... pas très encourageant tout cela. Bah! un peu de permanganate fera l'affaire et puis on n'a pas le choix.

Nous faisons halte pendant une demi-heure pour permettre aux Annamites de cuire leur riz. Ils sont mécontents : le caï m'explique qu'on s'éloigne trop du village, que la montagne est dangereuse; et puis il n'y a pas de sentier, jamais les coolies ne pourront transporter le matériel à travers une brousse aussi épaisse..., etc.

Je sens que nous sommes au moment difficile de l'expédition. Les coolies voudraient bien s'arrêter ici; ils ne se soucient guère d'affronter les génies de la montagne. Aussi je recommande au matelot qui ferme la marche une vigilance toute particulière.

Il faudrait pourtant s'orienter. Qu'est devenu mon sommet?

Où s'est-il caché parmi ces cimes toutes pareilles? A l'estime il doit se trouver dans la direction perpendiculaire à celle que nous avons suivie, et sur notre droite. La seule solution est de piquer droit devant soi en pleine montagne et on ne sait pas les surprises que réservent ces croupes entassées les unes derrière les autres.

Il est 8 heures, quand nous entrons dans l'ombre verte de la forêt, et tout de suite de grosses difficultés surgissent. On grimpe à pic à travers les rochers éboulés qui obligent à des escalades constantes; il faut se glisser à travers des failles, suivre des corniches, contourner des murailles verticales. Sur tout cela une brousse de bambous et de palmiers nains épineux s'unit aux lianes qui descendent des arbres, déchire les mains et les jambes. Il faut frayer le chemin au coupe-coupe, avant de passer, plié en deux, ou même en se traînant sur les genoux. Les coolies s'épuisent à hisser leur chargement de rocher en rocher, et nous avançons à une allure désespérante, 3 ou 400 mètres à l'heure.

Partout les blocs entassés forment des cavernes profondes de 5 ou 6 mètres : autant de repaires pour un tigre, une panthère ou un boa. J'avance, le fusil dans une main, le coupe-coupe dans l'autre, craignant quelque mauvais tête à tête au détour d'un rocher. Il est vrai qu'embarrassé dans les bambous et les lianes on n'aurait guère la possibilité d'épauler à temps...

Dès qu'on fait halte, l'immobilité de la forêt vous accable. Et ce silence derrière lequel on sent tant de présences hostiles vous épier.

Les coolies poussent des hurlements, autant pour s'exciter au travail que pour effrayer les fauves des alentours.

Et pas un point de repère, si ce n'est la direction du soleil. Tant bien que mal, je puis me rendre compte du chemin parcouru en regardant par des éclaircies de la broussaille la hauteur des sommets de l'autre côté de la vallée.

Vers 10 heures voici enfin une crête, mais une brève reconnaissance me prouve que, malheureusement, le terrain redescend et qu'une autre vallée se creuse devant vous, celle-là complètement envahie par la forêt.

Au delà un sommet semble dominer tous les autres, cou-

ronné d'un bloc rocheux semblable à une ruine : souhaitons que ce soit le bon.

La descente se passe à peu près bien; au bas on s'arrête encore pour boire, mais il faut se fâcher pour modérer les coolies. Si nous ne trouvons pas d'eau sur ces sommets, il faudra revenir en chercher à l'abreuvoir de ce matin, expédition interminable.

Sur la nouvelle pente il y a moins de rochers, mais une profusion de lianes, qui accrochent les pieds ou le canon du fusil, font tomber le casque, et gênent beaucoup la marche.

Et puis, il y a les sangsues, en quantités incroyables. Elles tombent des arbres dans le cou, ou se suspendent aux jambes par douzaines. Minces comme un fil, elle pénètrent dans les chaussures par les trous des lacets, ou glissent le long du dos et s'accrochent en grappes à hauteur de la ceinture. On ne sent rien, et au bout d'un moment, on les découvre, immondes, gorgées de sang, devenues grosses comme le petit doigt.

En les arrachant, on produit une hémorragie, car elles ont solidement planté leurs trois suçoirs dans la chair. Il faut les brûler avec une cigarette. Elles se détachent alors et tombent, puis se vident, rendant, en une grosse flaque noire, le sang qu'elles vous avaient emprunté.

Maintenant il est midi : nous sommes sur un plateau et je n'ai plus aucune idée de la direction à suivre.

Depuis 4 heures du matin nous marchons presque sans arrêt dans des conditions très dures et nous sommes épuisés. Il faut s'arrêter n'importe où, sous les arbres. Tous s'effondrent, n'ayant plus le courage de bouger; on respire péniblement dans la chaleur étouffante; on n'a pas faim, mais une soif affreuse qu'il faut étancher modérément.

Avec des gestes las, nous déblayons un petit espace pour nous étendre... Tout à coup j'entends derrière moi un cri d'épouvante. C'est un des matelots qui l'a poussé. Il coupait des branches quand il a vu, contre la jambe de son camarade qui travaillait devant lui, un petit serpent dressé, prêt à mordre. Il n'a pas perdu la tête; d'une bourrade dans le dos il a envoyé l'autre rouler à terre, pour le faire tomber loin du serpent; une seconde de plus, il était trop tard.

On assomme l'animal : c'est un serpent de soixante cen-

timètre de long, rouge brun, à tête triangulaire : dans la mâchoire les crochets à venin sont bien visibles et les Annamites en le voyant font des gestes de peur.

Le matelot qui a failli être mordu est blême; jusqu'au retour à bord il ne pourra plus dormir, et, à quelques jours de là, fera une magnifique jaunisse.

Vers 2 heures on repart, malgré les courbatures, la tête lourde, les paupières douloureuses. Le terrain est plat, mais les rocs éboulés et l'épaisseur de la brousse ne nous permettent pas d'avancer plus vite que le matin.

Dans le creux d'un rocher nous trouvons une vingtaine de litres d'eau, résultat de l'orage de cette nuit. C'est autant d'économisé sur la provision, mais la situation reste assez inquiétante. Comment tiendrons-nous là-haut avec quarante litres à peine?

Je m'efforce, en grimpant de temps en temps sur un rocher, de découvrir le paysage par-dessus la voûte des branches. Après trois ou quatre essais sans résultat, je découvre mon château fort en ruines sur une butte dominant d'une centaine de mètres le plateau sur lequel nous avançons. A vol d'oiseau il n'y a peut-être pas 1 500 mètres. Pourvu qu'une dernière vallée ne vienne pas se creuser entre le but et nous!

La fatigue pèse moins lourd, le temps paraît moins long depuis que nous avons la certitude de fournir le dernier effort. Et, décidément, les génies de la montagne ne sont point hostiles; car voici qu'un ravin terriblement étroit et profond se creuse sur notre droite, mais se comble au point où nous passons. Nous en sommes quittes pour une descente insignifiante qui nous mène au pied du dernier contrefort.

Ici les entassements de rochers deviennent fantastiques et la forêt les a si bien recouverts qu'il faut arriver dessus pour les voir; à chaque instant on risque de se briser une jambe en posant le pied sur une couche de feuilles et de racines qui dissimule un trou ou une faille profonde de plusieurs mètres.

Que ces dernières heures sont longues! On n'a plus de souffle et à tout moment il faut s'arrêter, la face écarlate, les veines du cou gonflées, pour reprendre haleine. A force de manier le coupe-coupe, nos mains sont pleines de grosses ampoules; bras et jambes sont rayés de profondes écorchures enflam-

mées par la sueur et les coups de soleil et qui commencent à suppurer.

Tout à coup le dôme de verdure s'éclaircit, et voici qu'un souffle de brise à peine perceptible nous arrive, d'une merveilleuse douceur. Le sommet est là; nous sommes au pied de ces fameux rochers vers lesquels nous marchons depuis l'aube. Il est 5 heures du soir.

Mais une dernière surprise nous attend : ce bloc, semblable à une citadelle, élève de tous côtés des murailles verticales, absolument lisses, jusqu'à une hauteur de 5 ou 6 mètres. Il n'est coupé que de fentes profondes, trop étroites pour qu'on puisse s'y engager.

Et cependant il faut bien le gravir, si l'on veut avoir une vue dégagée, par-dessus la forêt.

Enfin un coolie découvre un arbre dont une grosse branche avance jusqu'à toucher le bloc. De là on pose le pied sur des aspérités et, au prix d'un rétablissement, on accède à la partie supérieure, gigantesque dalle d'une dizaine de mètres de côté, que surmontent deux hautes aiguilles pareilles aux racines d'une dent.

Horreur! l'arbre est rempli de fourmis rouges, longues d'un bon centimètre, qui attaquent avec rage. Malgré leurs tenailles je tiens bon et, prenant pied sur le rocher, je cours au point le plus haut.

Là le spectacle me paie des fatigues de la journée.

Par-dessus la forêt, la vue s'étend sur tout le massif; de tous côtés les montagnes s'enchevêtrent, revêtues du même manteau de forêt sombre, séparées par de longues traînées noires, qui sont les ravins. Deux chaînes partent du sommet où nous nous trouvons, et après des affaissements, des arrêts brusques, des sursauts prodigieux, tombent dans la mer, encadrant entre leurs escarpements un grand morceau d'eau étincelante; les bancs sous-marins de corail forment des taches vert très pâle au large de la baie de Ca-Na qui s'arrondit sur la droite. Plus loin la pointe Lagan étire une ligne de dunes jaunes que la mousson déplace, et derrière, à peine visibles sous le soleil, on distingue des sommets coniques, des mornes que je devrai viser.

La brise légère sèche les vêtements trempés de sueur et

c'est une détente merveilleuse de respirer profondément, face au vent, après la fournaise immobile du sous-bois.

Clameurs de joie des coolies; ils viennent de trouver dans le rocher une excavation que la pluie diluvienne de cette nuit a remplie; il y a au moins cent litres d'eau.

Décidément l'orage qui nous a fait passer une si mauvaise nuit est un véritable bienfaiteur.

Maintenant la mer vire du bleu au mauve, puis s'estompe dans une brume de chaleur. Le soleil couchant incendie les nuages épars dans le ciel; quelques instants encore le jour s'accroche aux sommets; puis les vallées s'effacent et il n'y a plus au-dessous de moi que la vie mystérieuse de la forêt nocturne.

V

A l'aube les observations commencent : la visibilité est très bonne. Vers le milieu de la séance, je me détourne un instant pour observer avec des jumelles un signal peu distinct. En revenant près du théodolite, j'aperçois mon coolie porte-parasol en train de faire pivoter de bas en haut et de haut en bas la lunette de l'instrument. Il semble prendre à cet exercice un plaisir considérable; mais cette audace passe les bornes et lui attire une correction qui provoque chez les autres coolies une allégresse désordonnée.

Ils sont accroupis en cercle autour de moi, à distance respectueuse, et conversent les coudes aux genoux, mains jointes par-dessus la tête, en lançant devant eux de longs jets de salive rouge. La pipe à eau passe de bouche en bouche; chacun tire une forte bouffée de ce tabac annamite, si âcre que les Européens ne le supportent guère; les bouts de cigarettes que l'on jette sont soigneusement ramassés et quand la provision est suffisante ils roulent une cigarette dans une feuille verte ou dans un morceau de vieux journal ramassé Dieu sait où.

L'après-midi, la brume cache encore les points éloignés; d'ailleurs on risque le « coup de bambou » à rester sur les rochers surchauffés.

Notre seule occupation est de changer avant la nuit la place de notre campement, car les fourmis, attirées sans doute par les

débris des repas, sont arrivées par myriades. Il y en a de toutes les espèces et de toutes les tailles, et rien n'est à l'abri de leurs colonnes. Nos vivres ont pris un goût de fourmi des moins agréables, nous ne pouvons plus nous asseoir sans être dévorés; nous nous résignons à coucher à même le rocher pour nous éloigner le plus possible des arbres, ce qui nous vaut d'être rompus de courbature au réveil.

Le matin suivant, les dernières observations sont achevées vers dix heures et après un repas hâtif, je décide de redescendre immédiatement pour me trouver avant la nuit dans la vallée fréquentée par les cerfs, que nous avons rencontrée il y a deux jours.

Au moment du départ les coolies, au lieu de reprendre la direction déjà suivie, s'élancent à travers la brousse sans attendre d'indication, comme s'ils connaissaient parfaitement la route; ou bien ces gredins étaient déjà venus au sommet et n'ont pas voulu le dire, nous laissant aborder la montagne par le côté le plus pénible, ou bien, hypothèse moins probable, ils ont repéré le meilleur chemin pendant notre séjour.

De toutes façons nous descendons à grande allure; les coolies poussent des clameurs, s'interpellent, se jettent des facéties de haut goût à en juger par les rires qui distendent les bouches noires. Dans les descentes à pic, on saute de rocher en rocher, on se laisse glisser sur les pentes de terre. Les vêtements ne sont plus que loques, les écorchures saignent, le matériel heurte à grand fracas les troncs d'arbres et les pierres; on a bien de la peine à préserver la caisse du théodolite de chocs trop brutaux.

Tout cela n'a pas d'importance; nous sommes contents parce que l'expédition a réussi, les coolies parce qu'ils rentrent chez eux.

Toujours plus vite : je cours en tête derrière le caï qui, le coupe-coupe à la main, dégage la voie et marque des entailles sur les arbres pour que la queue de la colonne ne perde pas le passage frayé. On va un train d'enfer et c'est amusant, cette dégringolade en pleine brousse.

Tout à coup le caï qui courait à trois mètres devant moi a fait un bond en arrière : il tremble et répète d'une voix haletante : « Conn-tsann, conn-tsann », en désignant un arbre

dont le tronc très incliné vers le sol forme une sorte d'arche à dix mètres de nous.

« Conn-tsann », un serpent mais où? D'abord je ne distingue rien, puis vers le bas de l'arbre une sorte de tas grisâtre. Et soudain je l'aperçois en entier : qu'il paraît long! Son corps fait le tour de l'arbre, forme un nœud visqueux, s'étale encore sur le tronc et la queue pend jusqu'à terre.

Le bruit a dû le déranger pendant sa sieste; sa tête se dresse à vingt centimètres au-dessus du tronc; on voit sa langue noire et fourchue rentrer et sortir avec une incroyable vélocité et il émet un sifflement bas et doux qui ne paraît pas indiquer une excellente humeur.

Les coolies massés derrière moi répètent « Conn-tsann, conn-tsann », d'une voix terrifiée. Je tire : à cette faible distance la charge emporte tout et il glisse sur l'herbe, tête en bouillie. Il mesure près de quatre mètres.

C'est un boa inoffensif, mais l'idée que quelques pas plus loin nous allions passer exactement sous lui, fait courir un frisson désagréable. Seul, je ne l'aurais sûrement pas distingué de la moisissure et de la mousse qui couvrent le tronc, mais les Annamites ont une aptitude extraordinaire à apercevoir les animaux dans la brousse et il suffit de chasser pour avoir maintes occasions de le constater.

La descente reprend, mais cet incident nous a induits à une certaine circonspection. Cependant au bout d'une heure la forêt s'éclaire tout d'un coup devant nous et nous débouchons en plein soleil dans la vallée; la distance parcourue depuis le sommet n'est certainement pas la moitié de celle qu'il a fallu gravir, il y a trois jours, au prix de tant de difficultés.

Nous n'irons pas plus loin ce soir, d'autant qu'il est près de 5 heures. On installe le campement pas trop loin du ruisseau et, comme nos provisions s'épuisent, je vais abattre une douzaine de tourterelles et de pigeons verts. Les Annamites ont fait une autre chasse; depuis notre départ ils ont capturé plusieurs gros lézards bleus et rouges; avec leur cruauté habituelle, ils leur ont brisé les reins pour qu'ils ne puissent s'enfuir et les transportent ainsi vivants, depuis trois jours. Ce sera leur régal de ce soir avec la chair du serpent que j'ai dépouillé, bien qu'elle exhale une odeur infecte.

La peau, bourrée de feuilles, sèche au soleil, je voudrais la conserver à cause des curieux motifs noirs formés par les écailles, mais le lendemain, les fourmis l'auront en partie rongée et elle répandra des exhalaisons de pourriture telles que je devrai l'abandonner.

A la nuit, nous allumons un immense feu et nous mangeons nos tourterelles rôties, accompagnées d'eau au permanganate et de boulettes de riz, car après l'orage de l'autre nuit le pain trempé s'est moisi et il a fallu le jeter.

Assis devant le brasier il me semble revoir les illustrations de ces livres du capitaine Mayne-Reid qui enchantaient mes dix ans, *Les veillées de chasses* ou *Les vacances des jeunes Boërs* ? Avec nos vêtements qui s'en vont en loques, nos figures mal rasées, tirées par la fatigue, brûlées par le soleil, nos bras et nos jambes pleins de terre et de sang séché, nous avons assez méchante mine.

Mais je regrette que ce soit notre dernière nuit à la belle étoile, et que s'achève demain cette vie primitive et passionnante.

Nous nous couchons, mais l'idée que les cerfs vont descendre dans la vallée m'empêche longtemps de dormir. Finalement je sombre dans une vague somnolence.

Au bout d'un temps inappréciable, je me réveille : nous devons être vers le milieu de la nuit. La lune est presque couchée derrière les montagnes, mais il fait assez clair. Le feu des coolies brûle à peine : tout le monde dort.

Et de nouveau, une envie folle me prend d'essayer de tuer un cerf.

Ils doivent descendre à l'abreuvoir à cette heure-ci : il me semble percevoir des bruits de branches? Évidemment cette lisière noire au bord de la prairie, ces bouquets d'arbres qui font des taches sombres sur l'herbe grisâtre, tout cela est inquiétant. Un moment d'hésitation et puis tant pis!

Je pars courbé au-dessus de l'herbe qui me monte aux genoux, évitant le bruit.

Dans mon fusil, il y a une charge de grosses chevrotines, à droite, une balle à gauche...

Je marche à peu près à la limite de la prairie et de la futaie qui se dresse à ma gauche; les yeux s'habituent peu à peu à

l'obscurité et il me semble que j'y verrais suffisamment pour pouvoir tirer de près.

... Il y a un quart d'heure environ que je suis parti, faisant halte tous les dix pas pour guetter les bruits; le campement évanoui dans l'obscurité doit bien être à 500 mètres.

A deux ou trois reprises déjà, j'ai entendu du bruit sous les arbres au delà de la lisière sans pouvoir rien distinguer. Des oiseaux de nuit, des chauves-souris effleurent la figure : on sent qu'une vie mystérieuse grouille sous les herbes : insectes innombrables, serpents qui rampent, lézards qui se lèvent sous les pieds.

... Tout de même il ne faudrait pas trop s'éloigner : l'obscurité devient de plus en plus dense, et les bouquets d'arbres de plus en plus nombreux : encore quelques pas et je vais revenir.

Brusquement, un bruit de branches cassées, pas très loin : je m'immobilise au ras de l'herbe, le souffle court, derrière une touffe de buisson qui me cache à peu près... Le bruit se rapproche... feuilles froissées, brindilles qui cèdent : ce doit être un cerf... là-haut sur la pente de la montagne des aboiements retentissent : on dirait bien le « hôp-hôoop » du tigre?

Le bruit est très près maintenant : il me semble même que j'entends souffler la bête, mais je ne distingue rien. Dieu que je suis mal, accroupi dans l'herbe, ou des insectes me dévorent les jambes!

Plus rien! il doit avoir flairé quelque chose. Alors, passe, ridant à peine les herbes, un très léger souffle de brise, qui m'apporte un relent indéfinissable, odeur de bête sauvage et de bétail. En même temps il empêche l'animal de m'éventer.

De nouveau les branches craquent à quelques mètres. comme s'il avait fait un bond; il va fuir sans doute...

... J'ai cru voir remuer sur le fond des arbres une masse plus sombre...

Deux flammes pâles, deux détonations que les échos de la montagne se renvoient, puis un fracas de branches refoulées, un bruit de galop durant un instant très bref et c'est tout.

Je regagne le campement réveillé en sursaut par les détonations; il ne reste plus qu'à se rendormir en attendant le jour pour pénétrer sous les arbres.

A l'aube nous allons à l'endroit de mon embuscade et nous fouillons les alentours... Tiens du sang sur les feuilles...

Un peu plus loin une flaque large où s'empressent les mouches. L'animal ne peut pas être allé très loin.

En effet à cent mètres de là nous trouvons ma victime, une biche, une femelle de conn-naï, ces grands cerfs qu'on appelle aussi cerfs-cheval, aux poils épais et rudes comme des soies de sanglier. La charge de chevrotines l'a atteinte au cou, produisant à courte distance une blessure affreuse, tranchant la carotide. Il a fallu la prodigieuse vitalité de ces animaux pour qu'elle ne reste pas sur place.

Le corps encore tiède est couvert de myriades de parasites, sortes de poux des bois, et de sangsues.

Reste maintenant le côté répugnant de cette chasse : il faut éventrer la bête et vider les entrailles. Quelques coolies se chargent de l'opération sans paraître aucunement dérangés par l'horrible odeur.

Ensuite on attache la bête par les pattes à un gros bambou et nous partons vers la mer.

Nous suivons sensiblement le fond de la vallée, et après deux heures de marche facile à travers la forêt, voici la plage. Tout le monde bondit à l'eau avec ensemble sans même prendre la peine de se déshabiller.

L'eau de mer irrite les écorchures et les morsures de sangsues; aux endroits des coups de soleil, la peau est soulevée de grosses ampoules qui crèvent, laissant l'épiderme à vif; sur tout le corps la maudite bourbouille, provoquée par l'excès de transpiration, rend la peau granuleuse et fait sentir d'insupportables piqûres d'aiguilles. Mais tout cela n'est rien à côté de la joie de se rouler dans l'eau; depuis cinq jours nous ne nous sommes même pas lavé les mains.

Comme les embarcations du *Dumont d'Urville* vont accoster, je sors de l'eau pour régler, tout ruisselant, la paie des coolies. Le caï reçoit la somme totale, selon les conventions; il en fera la répartition, non sans prélever sans doute une honorable dîme.

... Et maintenant c'est fini; sur le pont, notre aspect misérable a fait rire tout le monde; j'ai rendu compte de ma mission, j'ai connu la satisfaction intense de la douche et du rasoir.

Enfin, au carré, devant un whisky soda, ce fut le récit des impressions.

Mais au beau milieu du discours, un timonier s'est encadré dans la porte :

— Je viens prévenir l'officier de garde que les embarcations rallient le bord.

— L'officier de garde?... C'est justement ton tour aujourd'hui, mon vieux...

— Bien, je monte : prévenez la machine que les treuils devront être parés à marcher dans dix minutes.

...La vie de bord a repris...

Un souvenir pour les heures d'ennui, des plaies annamites aux jambes qui guériront dans un mois, s'il plaît à Dieu, ou dans deux, ou plus tard encore, voilà tout ce qui reste de l'aventure, et aussi sur la grande projection de sonde du cap Padaran un rond à l'encre de Chine entourant un point soigneusement piqué.

RENÉ BAX

DEUX ROMANS SUR L'AUTRICHE

Deux auteurs autrichiens, M. Franz Werfel et M. Hermann Bahr, ont publié récemment deux romans d'un intérêt très actuel en ce que l'élément politique et l'élément social y jouent un rôle capital. Le roman de M. Werfel est intitulé *Barbara ou la Piété*[1] et se déroule dans l'Autriche d'avant la guerre, de la guerre et de la Révolution. Celui de M. Hermann Bahr a pour titre l'*Autriche éternelle*[2] et décrit, en les poétisant ou en essayant de les poétiser, les aspirations « d'une élite de jeunes gens » à la revanche. Ni l'un ni l'autre de ces romanciers autrichiens ne sont totalement inconnus du public français. On sait que M. Franz Werfel, né en 1890 à Prague, a publié des romans et des poèmes et qu'il a fait jouer avec succès divers ouvrages dramatiques sur les principales scènes d'Autriche et d'Allemagne. M. Franz Werfel passe pour le représentant le mieux qualifié de l'école « expressionniste », mais qu'est-ce que l'expressionnisme et par quoi se distinguent les écrivains qui, à la veille de 1914, lancèrent cette formule et l'imposèrent à la critique et aux lecteurs? Il est difficile de donner à cette question une réponse entièrement satisfaisante. Du moins les historiens de la littérature allemande, qui ont essayé de définir l'expressionnisme, n'y ont-ils qu'imparfaitement réussi. Il semble résulter de leurs explications plutôt

1. *Barbara oder die Frömmigkeit*, Éditions Paul Zsolnay, Vienne et Berlin, 1929.
2. *Oesterreich in Ewigkeit*, Éditions F. Borgmeyer, Hildesheim, 1930.

confuse que le mouvement expressionniste, semblable en ceci à toutes les nouveautés littéraires, fut l'œuvre d'une génération d'écrivains retournés et dressés contre leurs prédécesseurs : les grands romanciers, les grands poètes et les grands dramaturges de 1890 à 1910. L'expressionnisme prétendit rendre leurs droits à l'instinct, à la sensibilité et à la fantaisie, trop négligés, trop refoulés, paraît-il, par les littérateurs allemands de la « période wilhelminienne ». Les expressionnistes se réclamaient de Walt Whitman, de Verhaeren et de ce Dostoievsky, dont l'influence posthume sur les « jeunes » en pays germaniques l'emporte encore sur l'influence qu'il exerce en France. En somme, l'expressionnisme fut principalement une arme dont se servirent quelques débutants, ambitieux et bien doués, pour régler leur compte à ceux qui les avaient précédés dans la carrière et qui s'y obstinaient en dépit des lois biologiques. En ce qui concerne, d'ailleurs, M. Franz Werfel, cet auteur a bien pu sacrifier à l'expressionnisme dans ses premiers poèmes lyriques et dans certains d'entre ses drames (*Spiegelmensch*, *Bockgesang*), il s'est assez vite débarrassé des entraves que mettait au libre épanouissement de sa personnalité et de son talent une esthétique d'occasion, à laquelle il ne devait pas tenir outre mesure. Et rien ne donne plus l'impression d'une personnalité sainement acquise, d'une originalité dégagée de tout préjugé d'école, rien ne respire plus la liberté, la nature et cette poésie qui jaillit directement de la vie humaine que *Barbara*, sa dernière œuvre. M. Franz Werfel a composé, paraît-il, en quelques mois cet énorme ouvrage, largement autobiographique. Il y a mis surtout beaucoup de lui-même, mais il y raconte aussi son temps et sa patrie avec une abondance de détails et une ferveur qui font de *Barbara* une œuvre d'exceptionnelle valeur.

Je n'en dirai pas autant du petit roman que M. Hermann Bahr intitule l'*Autriche éternelle* et qui ne mérite de figurer à côté du livre de M. Werfel que parce que la politique y tient aussi une grande place. M. Hermann Bahr n'est plus un jeune homme, M. Hermann Bahr est un vétéran de la littérature autrichienne. Né à Linz en 1863, il compte à son actif une centaine de volumes de tout genre. Il a remporté dans le

roman, au théâtre, dans la critique des succès honorables, sinon éclatants, mais son récit *revanchard* n'ajoutera rien à sa gloire. Hermann Bahr passait jusqu'à présent pour un esprit éclectique, hostile aux dogmes quels qu'ils fussent, finement cosmopolite. A quelle décevante impulsion vient-il d'obéir en publiant une nouvelle qui n'est qu'un pamphlet et qui se termine par d'étranges appels à la violence? Médiocre au point de vue littéraire, le petit roman de M. Hermann Bahr mérite toutefois d'être signalé en raison de la notoriété dont s'enorgueillit l'auteur et pour cette note, inattendue et nouvelle dans son œuvre, qu'il fait résonner. Faut-il voir dans cette aventure un cas typique et M. Hermann Bahr va-t-il faire école? Nous avons peine à le croire. La sérénité et l'équilibre, attestés par le roman de M. Franz Werfel, correspondent bien plutôt au tempérament littéraire des Autrichiens et à leur tradition intellectuelle que l'excitation chauvine dont déborde l'historiette imaginée par M. Hermann Bahr.

***

Tâchons, d'abord, de donner une idée des richesses contenues dans le roman de M. Franz Werfel. Le principal personnage de *Barbara* est un jeune homme, Ferdinand R., étroitement mêlé, dans sa destinée fertile en tribulations, aux dures épreuves de sa patrie. Fils d'un officier autrichien, il ne recueille de la bouche de l'auteur de ses jours que des enseignements antimilitaristes et même antipatriotiques : « N'entre pas dans l'armée, déclare le père de Ferdinand à son fils; ailleurs, en Allemagne et en France, les officiers se recrutent dans l'élite de la nation; mais, nous autres Autrichiens, nous n'avons pas de nation. Et nous ne sommes que les orphelins de l'État. » Ferdinand a une mère qu'il aime bien, mais cette mère aime surtout son beau-frère, un brillant officier de dragons. Surprise dans les bras de son amant par son mari, elle n'hésite pas à déclarer qu'elle préfère son séducteur à son foyer. Elle s'enfuit avec lui en Argentine. Le père de Ferdinand, resté seul avec son fils, mène une existence lugubre, végète et meurt, jeune encore, d'apoplexie.

C'est alors que Ferdinand trouve dans une vieille domestique. Barbara, sa vraie mère et ces soins maternels dont son enfance avait été privée. La figure de Barbara a été dessinée avec amour par M. Werfel et j'estime que ce portrait est un des plus touchants, un des plus nobles, un des plus achevés dont s'honore la littérature contemporaine. Barbara élève avec une bonté passionnée le fils de ses derniers maîtres. Sa tendresse à toute épreuve qui participe à la fois de l'affection d'une mère et du dévouement des servantes d'autrefois, éclaire et réchauffe l'orphelin, mais sans aplanir sa route. Que va-t-il advenir de Ferdinand, fils d'officier pauvre, resté seul sur terre et sans autre protection que celle d'une vieille femme, elle-même sans défense? On le place pour commencer dans une école de cadets. Il sera donc officier, comme son père, et malgré les mises en garde de celui-ci; mais « la grossièreté et la lâcheté » de ses camarades et de ses chefs inspirent à Ferdinand, pour ce milieu militaire, où il n'est entré qu'à contre-cœur, une haine implacable. Traité d'avorton par un sergent, il frappe l'insulteur. Chassé de l'école des cadets, il entre au séminaire, mais pour découvrir rapidement qu'il n'a pas la foi. Un protecteur offre alors de payer ses études de médecine et Ferdinand accepte avec joie; mais la ruine inopinée de son bienfaiteur le rejette peu après sur le pavé. Il a commencé à peine ses études. Comment les terminer? Que va-t-il entreprendre? La guerre l'arrache à son angoisse morale et physique. Et c'est avec enthousiasme qu'il s'enrôle sous ce drapeau jaune et noir qui, jusqu'alors, parlait si peu à son cœur. La guerre va tirer d'embarras Ferdinand, l'arracher à une situation désespérée. En quoi sa destinée, au dire de M. Werfel, fut typique : « Pour beaucoup d'individus, observe-t-il, la guerre signifiait à la fois le pain assuré, un logis pour la nuit, la nourriture pour tous les proches et cela pendant des années. » Ferdinand n'avait éprouvé que de l'horreur pour le service militaire en temps de paix. En revanche, les premiers mois de la grande mêlée le trouvent prêt à faire son devoir, plus que son devoir. Son tempérament de révolté se réveille toutefois aux premières injustices dont il est, malgré lui, le spectateur. Contraint, comme lieutenant, de commander le feu de peloton qui doit envoyer de vie à trépas trois malheu-

reux soldats, innocents du crime de trahison dont on les accuse, il leur donne la clé des champs et rosse son capitaine aussi consciencieusement qu'il avait rossé son sergent lors de son stage parmi les cadets. Envoyé par ses supérieurs en première ligne, dans un poste où la mort est certaine, il en réchappe, mais, au lieu de regagner son régiment, s'enfuit à Vienne où il va prendre une part active aux préparatifs révolutionnaires dont cette ville est le théâtre.

Et c'est la partie la plus curieuse, la plus neuve, la plus pittoresque aussi de la vaste fresque brossée par M. Franz Werfel. Dans la « salle des colonnes » d'un café de la capitale se rencontrent, pour pérorer et pour conspirer, les bohèmes les plus extravagants de la littérature, des beaux-arts et de la politique. Voici Basil, fondateur d'une revue à la fois communiste et catholique : *la Révolte en Dieu;* et voici Ronald Weiss, un journaliste juif, prodigieusement intelligent et prodigieusement sceptique, qui s'est fait révolutionnaire « pour rien, pour le plaisir », et qui, malgré lui, se verra contraint, quand l'État s'écroulera sous la défaite, de prendre la tête d'un bouleversement qui lui inspire plus de crainte encore qu'il n'en espère de satisfaction. Et voici Gebhart, prophète du nudisme, initiateur de la révolution sexuelle qui, parallèlement à la révolution sociale, arrachera l'humanité aux mensonges dont elle se meurt. Acclamé, adoré par une clique de disciples des deux sexes, Gebhart et les siens préludent au triomphe de l'humanité régénérée de demain par des orgies sans nom. Tout amour est licite, d'après ces novateurs, s'il répond à la « vérité intérieure » de l'individu qui s'y livre. On sait que les doctrines mises à la mode par M. Sigmund Freud, et souvent mal comprises, avaient recruté dans l'Autriche d'avant-guerre d'enthousiastes adeptes. Et l'on a souvent signalé l'influence d'un freudisme, plus ou moins authentique, sur le talent de M. Werfel lui-même. Rien de plus freudien ou freudianisant que la description de ce cénacle de bohèmes viennois où se préparait, en 1917 et 1918, la révolution autrichienne. Mais à quels hasards tiennent donc, juste ciel, les destinées des peuples! Et qu'ils étaient suspects, les titres de ces novateurs à l'œuvre de rénovation qu'ils avaient entreprise! Qu'on ne s'avise point de prétendre, au surplus, que M. Werfel n'a pas

peint ses héros d'après nature! Ils sont criants de vérité, ils sont la réalité même dans leur idéalisme et dans leur bassesse, dans leur foi et dans leur charlatanisme, dans leurs extases finissant en débauches, dans leurs contradictions et leurs reniements. Le musicien tchèque Wavra figurait, tant que dura la guerre, parmi les plus ardents champions de la révolution, mais la débâcle austro-hongroise n'a pas plutôt donné naissance à l'État tchéco-slovaque qu'il jette sur le sol les proclamations révolutionnaires dont il avait assumé la distribution et qu'il improvise, sur ce tapis de papiers épars, une folle sarabande. Précautionneux et fantaisiste, Wavra élevait avec diligence, pour le dévorer dans une suprême agape, le coq Phébus. Il l'avait apprivoisé et engraissé avec une égale sollicitude. M. Werfel montre Wavra dansant de joie, à moitié fou, avec Phébus sur sa tête : « Phébus reposait immobile, comme un oiseau héraldique, sur la blonde tête du musicien, attentif à ne point se laisser désarçonner par les prodigieux balancements de son trône. De temps en temps seulement, il rétablissait son équilibre par un léger battement des ailes. Ses yeux noirs, pareils à une paire de boutons, étincelaient, pleins de ruse et de méchanceté. Il ne manquait qu'un couronnement à ce spectacle : on eût aimé voir Phébus déchirer cette nuit lourde par un chant matinal; mais Phébus s'abstint de chanter. »

Bien qu'il décrive sans indulgence les « dessous » de la Révolution austro-hongroise, M. Franz Werfel n'en est pas moins favorable à ce changement. Sa sympathie pour le nouvel ordre de choses éclate dans les sentiments qu'il prête à son héros et dans le tableau qu'il trace de sa carrière ultérieure. Ferdinand se fait une place honorable et, somme toute, confortable dans la société démocratique née de la guerre. Certes, le pouvoir a passé en d'autres mains, mais les « nouveaux riches, à l'en croire, valent mieux que les anciens ». Au demeurant, le peuple n'a pas tardé à oublier les affres des années tragiques. Il s'était révolté, en 1918, aux cris d'*A bas le militarisme!* et même d'*A bas l'armée!* mais on voit aujourd'hui de nouveau, dans les rues de Vienne, des enfants en bas âge « jouer aux soldats ».

***

M. Werfel ne dit pas que cette renaissance du militarisme le remplit de joie. M. Werfel est avant tout un romancier, un poète qui s'efforce de rendre la vie dans cette diversité et cette complexité qui font sa beauté. Juger les hommes et prendre parti dans leurs querelles, exalter certains principes aux dépens des autres, tout cela n'est pas son fait. M. Hermann Bahr, dans son récit intitulé l'*Autriche éternelle*, se montre moins discret et moins réservé. Ce livre est un livre de combat. Destiné à montrer la supériorité de l'Autriche monarchiste sur l'Autriche républicaine, il préconise énergiquement une politique de coup d'État et n'est autre chose, après tout, qu'un traité de propagande en faveur du fascisme austro-allemand, de son initiateur Adolf Hitler et du parti national-socialiste.

Le personnage principal du roman de M. Hermann Bahr est la princesse Uldus, une figure, d'ailleurs, assez banale et plus stéréotypée que vraiment typique. La princesse Uldus descend d'une ancienne famille de Bohême, adoptée et enrichie par les Habsbourg au lendemain de la fameuse bataille de la Montagne Blanche. La princesse Uldus, qui ne manque pas de finesse dans l'esprit ni de verdeur dans le propos, a toujours été fort appréciée par François-Joseph. Ambassadrice d'Autriche-Hongrie à Paris, sous le Second Empire, elle se bénéficiait de l'amitié de l'impératrice Eugénie et son crédit singulier rejaillissait sur sa patrie autrichienne. Devenue nonagénaire et citoyenne d'une république rouge, elle est restée alerte et spirituelle, mais aussi furieusement monarchiste. Les défaites de 1918 et les malheurs qui en furent la conséquence n'ont réussi qu'à l'attacher davantage à l'ancien régime, qu'elle ne désespère pas de voir renaître. En attendant ce beau jour, elle s'attriste au spectacle de Vienne livrée à une administration socialiste (elle dit bolcheviste). Sous le coup du dépit, elle va s'installer en province. Son homme d'affaires lui a déclaré : « L'Autriche ne sera sauvée que par une Vendée. » La princesse Uldus ne serait pas fâchée de contribuer à créer cette Vendée. C'est le cœur plein d'espoir qu'elle s'installe aux portes d'Adensham, au

château de la Solitude, restauré et aménagé selon ses goûts. La châtelaine de la Solitude ne tarde pas, comme de juste, à jouer dans la contrée un rôle prédominant. Elle ne renoncera pour rien au monde à ses préjugés de grande dame autrichienne, mais la mission politique qu'elle s'est assignée lui arrache certaines concessions à l'esprit nouveau et elle se résigne. On la voit se compromettre, pour la bonne cause, avec d'étranges individus. Elle fait, par exemple, de longues promenades à pied dans la campagne avec un écrivain juif, M. Grün, qui s'efforce de lui démontrer la beauté du pacifisme et à qui elle répond du tac au tac par l'éloge de la guerre : « Plus de guerre, dites-vous, monsieur Grün, mais ce serait la domination des lâches, des sots, des infirmes du corps et de l'esprit sur le monde entier ». M. Grün ayant cité Rousseau, la princesse Uldus se récrie : « Mais Rousseau, monsieur Grün, n'était qu'un barbouilleur, un de ces barbouilleurs d'où est venu tout le mal! » Rousseau défendait la volonté du peuple, mais le peuple n'a jamais su ce qu'il voulait : « Bismarck, déclare la princesse, a mis en selle la nation allemande et a fait ensuite sa grandeur contre les préférences de la majorité des Allemands! » M. Grün s'avisant de célébrer devant la princesse la justice, la princesse ne riposte pas avec moins d'énergie : « La justice? mais qui donc peut se vanter de savoir exactement ce qui est juste et ce qui ne l'est pas? La justice, monsieur Grün, mais elle reste à jamais une prérogative du bon Dieu! Quand j'entends parler des juristes, je ne puis m'empêcher de croire que ce que nous appelons le droit n'a rien à voir avec la justice, mais découle simplement du besoin de vengeance inhérent au cœur humain. »

Comme on voit, la princesse Uldus s'exprime exactement en 1930 comme ses ancêtres au lendemain du désastre de la Montagne Blanche. Et peut-être cette princesse nonagénaire a-t-elle le droit de parler ainsi. Ce qui paraît plus surprenant (et moins heureux), c'est l'approbation et l'encouragement que prodigue à son héroïne et à ses paradoxes M. Hermann Bahr, écrivain bourgeois et dont on célébrait, hier encore, l'esprit « européen ».

Son hostilité au nouveau régime autrichien ne se trahit pas seulement par sa complaisance à donner au citoyen Grün une

physionomie ridicule, M. Hermann Bahr laisse délicatement entendre que les meilleurs chefs de l'Autriche républicaine ne sont républicains que de nom. M. Hermann Bahr a cru devoir faire jouer un rôle dans son roman à Mgr Seipel, à vrai dire sans le nommer, mais il serait surprenant que Mgr Seipel se sentît flatté de figurer dans cette fiction sous les traits d'un monarchiste sournois, disant exactement à la princesse Uldus, en tête à tête, le contraire de ce qu'il déclare au Parlement et à la nation. La princesse Uldus encourage, comme de juste, ce « monarchiste camouflé » à trahir la république pour la monarchie, mais elle compte moins sur les hommes d'État actuellement au pouvoir, à Vienne, pour restaurer le trône que sur les jeunes gens du type de Höd Hiedl, le chef des fascistes d'Adensham. Höd Hiedl, voilà un gars! Si ses pareils étaient plus nombreux en Autriche, la honte du traité de Saint-Germain serait vite effacée et la princesse Uldus triompherait. Höd Hiedl déteste la démocratie et n'a que de la haine pour la république, née de la défaite. Il a entrepris, conformément aux doctrines appliquées en Italie par M. Mussolini et prêchées en Bavière par M. Hitler, de régénérer ses compatriotes et particulièrement la jeunesse. Il compte sur le sport pour façonner « la nouvelle noblesse » qui sauvera l'Autriche : « Il en fut ainsi de tout temps, déclare-t-il à la princesse Uldus enthousiasmée. Toutes les civilisations ont été préparées à la puissance par une lutte sauvage. Et ce que nous appelons l'esprit n'est que le plus beau des fruits produits par la force. La Grèce a dû lutter avec Troie avant de donner naissance à Homère et à ce Pindare que le sport, seul, permet de comprendre. L'art grec a pour base les joutes du stade et c'est dans ces joutes que prit racine la conception grecque de la noblesse. Est noble celui dont le sang aspire au danger et qui aime à se mesurer avec lui. » Höd Hiedl tombe d'accord avec la princesse pour juger sévèrement les derniers Habsbourg. Cette dynastie n'avait fait, d'ailleurs, que déchoir depuis l'abominable mariage de Marie-Thérèse « avec le misérable Lorrain ». Peut-être François-Ferdinand, qui avait des idées saines, aurait-il remonté la pente, mais les ennemis de l'Empire (ils savaient ce qu'ils faisaient) l'ont assassiné à Serajevo. L'Autriche, au dire du fasciste Höd Hiedl, ne peut

donc plus compter que sur un chef sorti de la « noblesse sportive pour restaurer ses affaires ». Au surplus, le jour du salut et de la gloire luira, Höd Hiedl et la princesse Uldus, la jeune génération et la vieille aristocratie, communient dans cette foi. Une des dernières scènes du roman montre Höd Hiedl emmenant en avion la princesse Uldus à Munich, où doit se célébrer une cérémonie fasciste. Du haut des airs, Höd Hiedl répand sur les régions traversées des proclamations favorables à l'*Anschluss* : « Bavarois et Autrichiens, vous appartenez à la même race. Votre devoir est de vous unir et de vous fondre pour regagner en commun la situation à laquelle vous avez droit dans une Europe mal à propos et passagèrement balkanisée. »

Le roman de M. Hermann Bahr, j'y insiste, est fort médiocre en tant que roman et l'idéologie politique qu'il exprime ne vaut guère mieux. Ses personnages vivent d'une vie exclusivement factice. Tirant toute leur substance de leurs idées, il s'en faut qu'ils donnent cette impression de vérité et de nature qui se dégage des personnages si solidement campés par M. Werfel dans *Barbara*. *Barbara*, je le répète en terminant, est un beau roman, un vrai roman, un grand roman. L'*Autriche éternelle* n'est qu'un écrit d'occasion, un pamphlet sans attache avec la vie réelle du pays dont il prétend servir la cause. *Barbara* constitue au contraire un témoignage dont la valeur documentaire, ou je me trompe fort, s'accroîtra encore avec le temps.

MAURICE MURET

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Biographie du cardinal de Retz, par **Louis Batiffol** *(Les grands Écrivains de la France — Hachette).* — **Extraits des mémoires du cardinal de Retz,** précédés d'une notice de **Christian Melchior-Bonnet** *(Tallandier).*

On vient de rééditer dans la collection *Les Grands Écrivains de la France,* le remarquable ouvrage de M. Louis Batiffol sur Retz; mais, comme il doit, cette fois, servir de préface à l'édition critique des *Mémoires* eux-mêmes, le texte en a été fortement remanié. Tandis que les épisodes sur lesquels Retz lui-même s'est étendu étaient abrégés, une abondante série de notes venait se placer au bas de toutes les pages, pour indiquer les livres, plaquettes et manuscrits, où M. Batiffol a puisé sa documentation. Il apparaît ainsi qu'il n'est pas une phrase qui ne soit soutenue par une abondante bibliographie. Ces nombreuses références ne gênent en rien le mouvement du livre; celui-ci leur doit même d'être enrichi de citations qui accroissent encore son intérêt en le faisant plonger par des racines multiples dans la vie de l'époque. Qu'il est rassurant d'ailleurs de n'avoir point à se demander si telle scène, tel trait ont une valeur historique réelle, et s'ils n'ont pas été inspirés à l'auteur par sa seule imagination, en quête d'hypothèses ou d'éléments plus ou moins... décoratifs! En vérité l'ouvrage de M. Batiffol, peut, du point de vue technique, passer pour un modèle du genre, et, si l'on comprend que les difficultés de l'édition ne permettent pas de présenter sous cette forme toutes les biographies, on voudrait avoir des raisons de croire qu'elles sont à l'ordinaire aussi scrupuleusement préparées.

Il n'est guère d'existences qui nous paraissent plus attachantes que celle de Retz, mais ses aspects variés, s'ils amusent, surprennent aussi et déconcertent. La généalogie pourrait bien en fournir une des clés. L'homme était, comme on sait, d'origine florentine. Son arrière grand-père était venu s'établir à Lyon : il y avait fait du

négoce, puis fondé une banque qui avait bientôt périclité, ruinant quelques honnêtes familles. Il ne semble pas que la fortune du banquier lui-même en ait si fort souffert. L'industrie de sa femme fit plus encore pour sa fortune. Cette Gondi, qui était née d'une famille française, avait un art prodigieux pour l'élève des petits chiens. Elle en vendit quelques-uns à Catherine de Médicis, quand celle-ci passa par Lyon, puis, bien simplement, suivit la reine pour que rien ne fût négligé des soins qu'il fallait donner aux animaux. De ceux-ci elle passa à s'occuper des enfants de France... et toute cette sollicitude lui valut une grande faveur... Il faut songer parfois à ces petits chiens quand on parle de la vie de Retz. Lui aussi fut habile à saisir l'occasion..., à suivre les petits chiens. Il n'y eut même que trop de tendances. A s'engager dans toutes les routes qui s'offraient, à systématiser l'opportunisme, il gagna de changer cent fois de sens et de lasser un peu tout le monde par ses virevoltes. Ce jeu de lignes brisées, détours et menues trahisons l'amusait si fort qu'il en arrivait à n'aimer plus que l'intrigue pour elle-même, en virtuose. Le président Hénault (cité par Sainte-Beuve) a dit de lui « Il passa sa vie à cabaler, mais n'eut jamais de véritable objet » et un critique plus moderne le traite de « Catilina doublé de Guzman d'Alfarache ».

Mais revenons aux ascendants : le fils de l'adroite marchande de chiens eut, tour à tour, la faveur de quatre rois. Ce fut le célèbre Albert de Gondi, maréchal, ambassadeur et premier duc de Retz, la baronnie de Retz qu'il tenait de sa femme ayant été érigée, pour lui, en duché. Un frère d'Albert, Pierre, fut cardinal et évêque de Paris. Un neveu de celui-ci, Henri, fils d'Albert lui succéda. L'évêché de Paris semblait être entré dans le patrimoine de la famille; il devint d'ailleurs archevêché au temps de Jean-François, second fils du maréchal, et oncle de Paul, qui fut notre coadjuteur. Paul de Gondi naquit en 1613, à Montmirail, un des châteaux que possédait sa famille. Il eut là, tout enfant — mais trop petit enfant pour en recevoir nulle influence — Vincent de Paul pour précepteur. Quand il fut adolescent, tous les traits de son esprit et de son caractère apparurent au jour sans tarder : son intelligence, — il remporta des succès éclatants dans ses études —, sa combativité, — il se battit souvent en duel —, sa passion pour les aventures galantes. Aucun de ces goûts ne devaient le quitter. Les femmes furent nombreuses dans sa vie, au premier rang desquelles il faut mettre, sinon pour le prix qu'il y attacha, du moins pour la longueur de la liaison, Mademoiselle de Chevreuse et madame de Pomereu. Anne d'Autriche disait justement de lui qu'il n'était pas « à l'épreuve d'un cotillon ». Il est vrai qu'il ne faisait pas montre d'hypocrisie

sur ce chapitre. Il ne sut jamais garder le secret d'une aventure, et, dans ses Mémoires, il n'a pas ménagé les détails. Enfin, dans cette première jeunesse fertile en aventures, il manifesta... doctrinalement... sa prédilection italienne pour les intrigues, en écrivant sa fameuse *conjuration de Fiesque* qui fit dire à Richelieu « Voilà un dangereux esprit! » Tout cela ne semblait pas désigner le jeune homme pour être un très bon clerc et il affirme en effet dans ses Mémoires, qu'on le fit d'église malgré lui. C'est une de ces nombreuses inexactitudes dont M. Batiffol fait justice, avec une abondance de preuves qui interdit toute discussion. S'il est vrai que Gondi fut chanoine à quatorze ans, il est vrai aussi qu'il ne reçut les ordres qu'à trente, quand il obtint d'être nommé coadjuteur de son oncle. Rien ne le contraignait alors et s'il se résolut à prendre des engagements, — qui, pendant longtemps ne devaient, d'ailleurs, nullement l'embarrasser — c'est que, Julien Sorel avant la lettre, il espérait bien gagner la gloire par cette voie.

Les mémoires de Retz s'arrêtent en 1655. Ce qu'il nous conte c'est donc la partie de sa vie où la politique tient la plus grande place. Au temps de la Fronde, on le voit sans cesse changer de camp. Il est tantôt à la reine, tantôt contre elle. Ses fluctuations à l'égard du prince de Condé ne sont pas moins nombreuses. Habiletés et trahisons qui finissent par sembler le fait d'un esprit brouillon, et nous incitent quelquefois à donner raison au président Hénault. Mais l'ouvrage de M. Batiffol, quand il nous fait assister aux négociations menées par Retz à la fin de sa vie, pour le compte de Louis XIV (affaire de la Garde Corse, 1662, protestation du pape contre certaines censures portées par la Sorbonne, 1665) nous révèle chez le coadjuteur une précision, une subtilité d'esprit vraiment incomparables. Quant à l'énergie on sait qu'il n'en manqua jamais. Après cela, que faut-il penser de l'homme? Quelle était sa valeur réelle? Au fond, comme beaucoup que la vie entraîna, il reste assez mystérieux. Certains critiques se sont demandé quel succès il eût rencontré si, au lieu de conspirateur, il avait été ministre; il eût fait un grand homme d'État, n'en doutons pas, mais très capable, nouveau maire du palais, de vouloir supprimer l'autorité qui fût demeurée au-dessus de lui.

Son caractère venait constamment dévier le mouvement de son intelligence : d'où l'allure discordante de sa vie. D'un côté il avait le sens de la justice et une puissance de conception qui le mettait fort en avance sur son siècle. En politique, par exemple, il a a fort bien vu la nécessité de limiter le pouvoir royal par des institutions et des lois. Il a, là-dessus, dans ses Mémoires, des pages inoubliables. Mais cet esprit « constitutionnaliste » n'était pas seul à le mener. La

passion de la popularité et le goût du pouvoir étaient vifs en lui. Aussi se tournait-il tantôt du côté du peuple, pour recueillir des acclamations, tantôt du côté de la Cour, s'il voulait obtenir des avantages matériels. Le goût de l'action « pure » et celui de la combinaison venaient encore amplifier ces oscillations. En somme il ressemblait, pour l'extérieur de sa conduite, au prince de Condé, de qui Sainte-Beuve dit qu'il hésitait entre la gloire de « restaurateur du public » et celle de « conservateur de l'autorité royale ». D'aucuns ont d'ailleurs pensé que Retz ne songeait pas seulement à limiter le pouvoir du roi, mais voulait le supprimer. Mazarin l'accusait de « vouloir la République », le duc de Rohan affirmait qu'il poursuivait « le bouleversement de la monarchie ». Il a déclaré lui-même à Le Tellier que, une fois supprimées sept ou huit personnes qui tenaient sincèrement à la monarchie, on n'aurait pas de mal à faire accepter au peuple la *révolution*.

Ce bouleversement, s'il l'a jugé possible, on n'a aucune raison de croire qu'il ait songé sérieusement à le provoquer. Il lui eût mieux convenu, et c'était plus simple, de remplacer Mazarin. Pour y parvenir, il noua vingt complots. Il ne repoussa pas franchement l'idée d'assassinat. Mais le plus commode lui paraissait encore de soulever le peuple de Paris. En vérité, il y réussit moins bien qu'il n'eût voulu. M. Batiffol montre que Retz, quoiqu'il en ait dit, fut surpris par la journée des Barricades : il eut, il est vrai, le mérite de savoir l'utiliser. Le grand triomphe de sa vie, c'est d'avoir réussi par ses manœuvres à unir la Vieille Fronde et la Nouvelle. De là ces étonnantes journées de février 1651, où l'on vit la famille royale prisonnière de la population parisienne. Quelle curieuse répétition générale, à cent cinquante ans de distance, de la Grande Révolution! Les Orléans n'y manquent même pas. D'ailleurs, en sa liberté passagère, Paris, tel que nous le voyons vivre au travers des Mémoires de Retz, semble avoir fait un saut hors du temps. Nous le sentons tout près de nous ce Paris de la Fronde, violent, nerveux, et impulsif. L'esprit y jaillit à tous les coins de rues et les écrivains le glissent dans des mazarinades ou des libelles, qui font prévoir les futurs assauts des journalistes... Et n'est-ce pas déjà du meilleur « boulevard » ce fameux mot, « la première aux Corinthiens », inventé dès le premier jour pour désigner la défaite que les troupes royales avaient infligée au régiment du coadjuteur, lequel était évêque *in partibus* de Corinthe?

Toutes ces velléités de liberté et d'individualisme, le grand intermède de monarchie absolue instauré par Louis XIV ne les étouffera pas et nous les verrons rejaillir à la fin du siècle suivant. Ce qui se sera perdu dans l'intervalle, ce qui sera resté dans le crible tendu

par le gouvernement autocratique du roi, c'est le goût de l'intrigue romanesque et ténébreuse, de style italien, où Gondi précisément excellait. Comment sa vie n'a-t-elle pas encore tenté un scénariste « de cape et d'épée », avec ces complots, ces conciliabules nocturnes, ces enlèvements (Gondi voulut faire enlever Mazarin, Condé tenta de faire capturer Gondi), ces duels, ces innombrables aventures amoureuses, et cet ahurissant épisode qui fut la transformation de la cathédrale de Paris en forteresse. Des personnages de toutes époques semblent s'être donné rendez-vous pour jouer ces scènes mélodramatiques, depuis le vieux spadassin italien jusqu'au boucher émeutier et révolutionnaire que l'on retrouvera ensuite, dans les circonstances que l'on sait.

Cet esprit des siècles à venir, ces mœurs du quattrocento italien, tout ce qu'incarnait Gondi était précisément ce que Louis XIV abhorrait et on le vit bien dans les années qui suivirent. L'aversion du roi pour le cardinal, absolument disproportionnée aux dangers que pouvait lui faire courir un accommodement avec le personnage, on serait tenté de la rapprocher de la haine de Napoléon à l'égard de madame de Staël. Haines d'autocrates qui vont non pas à un individu, mais à un idéal qu'ils pressentent plutôt qu'ils ne le connaissent.

Cette passionnante partie de ses Mémoires où Retz conte son arrestation, ses « prisons » à Vincennes, son évasion de Nantes, sa fuite à travers la Bretagne, son embarquement à Belle-Ile, son passage en Espagne, enfin son arrivée à Rome est à peu près tout entière reproduite dans l'excellent volume d'extraits que vient de publier M. Christian Melchior-Bonnet (collection « Historia »). L'aventure est, d'un bout à l'autre, palpitante; mais quelques traits, sur un plan qui n'est pas romanesque, retiennent particulièrement notre attention : l'attachement des prêtres parisiens à Retz, et le dévouement de ses vassaux (derniers efforts du clergé et de la noblesse pour sauvegarder leur indépendance de caste); l'indifférence au contraire du peuple lui-même, qui trouvait au fond que Retz se servait trop de sa place pour traiter ses propres affaires et ne souhaitait plus, du reste, après ces années de trouble, que de retrouver la tranquillité dans la discipline (les révolutions mènent aux dictatures); la cristallisation chez Retz d'un patriotisme, qui ne semblait nullement le caractériser auparavant. Pour sentir que les frontières comptent, il n'est rien de tel que de les franchir. S'il est en Espagne ou à Rome, Retz commence à considérer l'intérêt de son pays.

Si l'on pouvait, adoptant une vue wildienne, juger les vies sous un angle purement esthétique, quels éloges ne devrait-on

pas donner aux trois derniers grands chapitres de la vie de Retz! A Rome, avant et pendant le conclave, il est plus italien que tous les Italiens. Masquant jusqu'au bout son dessein et demandant, quatre-vingts jours durant, Sacchetti pour obtenir Chigi, au succès de qui il préparait secrètement les voies, il réussit à enlever l'élection de son candidat, lequel devint Alexandre VII. Ayant, par un miracle d'adresse, fait un pape, il s'aperçut un peu tard qu'il n'y gagnait, personnellement, pas grand chose. Louis XIV poussait sans cesse Lionne pour obtenir qu'on arrêtât Gondi. Celui-ci inquiet prit le parti de fuir... Après le jeu de la diplomatie, l'amusement des jonchets romains, voici un grand coup d'aile en pleine bohême. Il dure six ans. Le cardinal ira de ville en ville, poursuivi par les espions de Mazarin qui perdent souvent sa trace. Il apparaît à Besançon, à Bruxelles, à Ulm, en Hollande, en Angleterre. Il a les aventures les plus basses, elles le divertissent; il peut sous le déguisement approcher des femmes ou des aventurières, dont l'intimité lui eût été, en d'autres circonstances, moins commode. Dommage que les Mémoires ne disent rien de cette période! Il y a quelque chose de saisissant dans cette passion de jouir, que rien ne bride plus. De temps en temps, il est vrai, Gondi se souvient de son état, adresse des lettres à son clergé, et, si l'on arrête son grand vicaire, menace de mettre le diocèse de Paris en interdit.

En 1661, enfin, après avoir vainement tenté de gagner Condé à sa cause, Retz se décida à traiter. Cette longue lutte d'un seul contre un monarque et toute sa machine gouvernementale prend fin. Retz renonce à l'archevêché de Paris en échange de l'abbaye de Saint-Denis. Il se retire à Commercy et, soudain, surprend tout le monde par sa foi. Voilà le dernier coup de théâtre : Retz vit avec des moines, dans l'austérité, et offre même un jour, voulant renoncer à toutes les grandeurs du monde, sa démission de cardinal, que d'ailleurs le pape refuse d'agréer. Quel merveilleux renversement et comme on comprend que *ce lion devenu vieux* ait tenté l'excellent romancier qu'est M. Jean Schlumberger! Au fait, la transformation est-elle si édifiante qu'elle paraît? Les contemporains eux-mêmes en discutèrent avec ardeur et l'on ne peut répondre aujourd'hui qu'en s'inspirant du jugement d'ensemble que l'on porte sur le caractère de Retz. C'est un délicat problème de psychologie. Il est possible que, espérant par là regagner la faveur du souverain, Retz ait tenté de prouver qu'il avait tué en lui l'esprit d'aventures. On a souvent remarqué que Retz a écrit ses Mémoires, qui n'ont rien d'édifiant, pendant ses années de pieuse retraite. Aucun voile n'est jeté sur ce qu'il avait appelé à Rome les *delicta suæ juventutis*. S'il narre ses aventures politiques, le ton, loin d'être apaisé, paraît âpre

et violent; et l'ouvrage si précieux de M. Batiffol nous montre qu'il ne chercha nullement, entrainé par cette humilité qu'il professait extérieurement, à rabaisser le personnage qu'il avait joué. Bien au contraire. Il s'est prêté dans la conjuration du comte de Soissons un rôle qui paraît un peu bien surprenant. Le récit qu'il fait de la journée des Barricades, nous savons déjà qu'il est on ne peut plus suspect. Ailleurs, il énumère à deux reprises des offres mirobolantes que lui aurait faites la cour pour le gagner. On a des raisons de croire qu'il fait passer pour des propositions reçues les demandes que lui-même avait faites. Par contre, il ne dit rien des manœuvres qu'il entreprit pour obtenir le chapeau, ni du sens réel des manifestations des Parisiens contre lui en 1651, ni des sermons si peu chrétiens... qu'il prononça dans les églises contre Mazarin. En toutes circonstances il est prêt à se donner le premier rôle, et gagnés par sa feinte franchise, son apparent laisser-aller et surtout son art merveilleux, nous nous laissons aussi aisément persuader que Mazarin lui-même. Celui-ci n'avait, tout d'abord, accordé aucune importance à l'action de Gondi dans la journée des Barricades, mais touché par les bruits que le coadjuteur avait fait répandre à ce sujet, il en arriva par la suite à attribuer toute la responsabilité de l'émeute à son ennemi.

Cette inapaisable ardeur qui favorisait si bien, chez Retz, l'inclination au mensonge peut donner de l'embarras à l'historien qui veut restituer les événements dans leur vérité, maison ne peut nier l'action qu'elle exerce sur le lecteur, ni le charme qu'il y trouve. Subjugué par cet écrivain de haute race, si proche parfois de Saint-Simon, on l'absout de toutes ses fautes et l'on finit par le chérir comme un des plus attirants de ces héros de roman, si nombreux dans l'histoire. Ne semble-t-il pas tout à la fois tenir à la Renaissance italienne et à la Révolution française? Il a quelque chose du personnage de la Comédie italienne et des philosophes du XVIIIe siècle. On cherche sa place quelque part entre Machiavel et Barras, Montesquieu et Scapin.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.